

M

Le magazine du Monde

Ils militent
pour une cause
mais boudent
la politique

S'ENGAGER SANS VOTER

M. Le magazine du Monde n° 543. Supplément au Monde n° 23981/2000 C 81975
SAMEDI 12 FÉVRIER 2022. Ne peut être vendu séparément.
Disponible en France métropolitaine, en Belgique et au Luxembourg.



20 ANS

DE RECHERCHE SUR
LES CELLULES MÈRES

91%¹

FORMULE D'ORIGINE NATURELLE
AU LONGOZA REVITALISANT



CAPTURE TOTALE SUPER POTENT SÉRUM

CAPTUREZ VOTRE PLUS BELLE PEAU EN 1 SEMAINE²
AVEC LE MEILLEUR³ SÉRUM ANTI-ÂGE GLOBAL.
LA PEAU EST RAFFERMIE, REPULPÉE & ÉCLATANTE.

¹Pour le sérum uniquement. Valeur calculée sur la base de la norme ISO 16128-1 et 16128-2. Pourcentage d'eau inclus. Les 9% restants participent à la performance, sensorialité et stabilité de la formule.
²Auto-évaluation. 31 à 33 femmes caucasiennes de 40 à 60 ans. ³Chez Dior.

DIOR

Maison
Francis Kurkdjian
Paris



À la rose

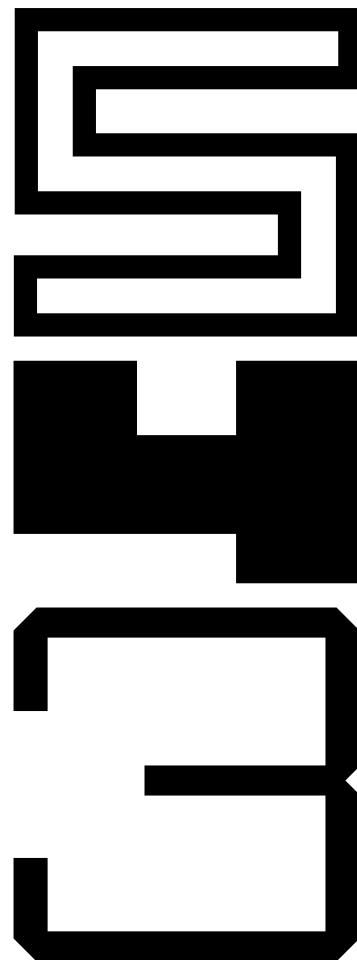
CARTE BLANCHE À

Danh VO.

JUSQU'AU PRINTEMPS, "M" INVITE L'ARTISTE DANOIS À PRÉSENTER DES IMAGES DES FLEURS QU'IL CULTIVE DANS LE JARDIN DE SON ATELIER PRÈS DE BERLIN. DEMANDANT À SON PROPRE PÈRE DE CALLIGRAPHIER LE NOM LATIN DES PLANTES, IL INVENTE UN HERBIER À LA FOIS CONCEPTUEL ET PERSONNEL.



Leonotis leonurus



Au programme

“COMME S’IL AVAIT FAIT SON TEMPS.” C’est ainsi que Marine, étudiante, parle du vote à quelques semaines de l’élection présidentielle, la mère de toutes les élections de la V^e République. En tout cas, elle ne compte pas accomplir ce geste qu’elle juge démodé, obsolète, inutile. Elle fait partie de cette immense majorité de jeunes citoyens abstentionnistes dont plusieurs enquêtes – la plus récente de l’Institut Montaigne – sondent le désintérêt durable pour les élections.

Dans ce numéro de *M Le magazine du Monde*, le journaliste Robin Richardot est allé à la rencontre de jeunes qui, comme Marine, ne votent pas mais sont pourtant très engagés. Ils manifestent, signent des pétitions, portent le fer sur les réseaux sociaux, rejoignent des mouvements citoyens ou militent au sein d’associations. Ils se passionnent et se battent pour des sujets aussi divers que le climat, les questions liées à la communauté LGBTQ+, la souffrance animale, les violences policières, l’aide aux migrants, l’insertion professionnelle... Autant de causes qui concernent les jeunes au quotidien ou pèsent sur leur avenir mais dont ils ont le sentiment que les partis traditionnels et leurs

représentants ne se préoccupent pas assez. Voire pas du tout. Voter leur semble ne servir à rien quand une maraude dans la rue pour aider les sans-abri, une permanence téléphonique à destination de ceux qui souffrent ou une marche avec des slogans criés à travers les villes ont des répercussions immédiates. Ils en font une expérience directe, personnelle et concrète. Et le fait d’avoir trouvé des engagements dont ils sont les acteurs disqualifie à leurs yeux l’idée même de glisser un bulletin dans l’urne. Ils refusent aussi de voter pour des gens dans lesquels ils ne se reconnaissent pas, dans le seul objectif par exemple de lutter contre l’extrême droite. De même, ils ont trop entendu les regrets et la déception de leurs parents qui retournent aux urnes sans y croire... C’est donc un paradoxe qu’explore Robin Richardot : celui de faire réellement de la politique parce que l’on agit dans la cité et de mépriser le personnel et le jeu politique. L’ensemble est tout aussi paradoxal : c’est terriblement inquiétant pour la démocratie mais pas totalement désespérant. (M)

Marie-Pierre LANNELONGUE

LA CHINE AVANT LE COMMUNISME

神韻晚會 2022 SHEN YUN



14 JANVIER-13 MAI 2022 | PALAIS DES CONGRÈS DE PARIS

0892 050 050 (0,35 € TTC/min), agendaparis.fr

4 FÉVR.-6 JUIN Montpellier | 6-9 FÉVR. Aix-en-Provence | 15-20 FÉVR. Nantes
8-10 AVR. Nice | 13-17 AVR. Roubaix | 19-24 AVR. Tours



ShenYun.com/FR 0 805 386 386

APPEL GRATUIT



ticketmaster®

Le sommaire



LA SEMAINE

- 14 *Entre-soi*
Les toqués du chef Ottolenghi.
- 15 À Mayotte, le bidonville qui crève l'écran.
- 18 La bataille d'un ancien médecin espagnol pour réduire la fracture numérique.
- 20 En Côte d'Ivoire, des mosquées fragilisées par un islam radical.
- 21 *L'histoire se répète*
Actions médiatiques.
- 22 La croisade immobilière de Monasphère.
- 24 Beaubourg et Pinault redessinent le partenariat public-privé.
- 28 *C'est peut-être un détail pour vous...*
Aux Jeux olympiques d'hiver, à Pékin.
- 30 *La première fois que "Le Monde" a écrit*
Rihanna.

LE MAGAZINE

- 31 *Loin des urnes, près de l'action.*
Les 18-24 ans se sont massivement abstenus lors des dernières élections, ce qui ne les empêche pas de se sentir particulièrement engagés dans la vie de la cité. De Dunkerque à Nice en passant par Vaulx-en-Velin, ils témoignent.
- 38 *Un ancien d'Algérie face à soixante ans de non-dits.*
Traumatisé à son retour de la guerre, le psychanalyste Jacques Inrep a réussi à mettre des mots sur ses maux. Contrairement à la plupart des vétérans, toujours piégés dans le silence.
- 42 *Le club des auteurs disparus.*
En France, le PEN Club connaît une faible mobilisation de ses adhérents, alors que dans les pays-anglo-saxons l'association internationale pour la liberté d'expression des écrivains rayonne en organisant événements prestigieux et prix littéraires.
- 46 PORTFOLIO
L'ombre chinoise. En 2019, l'Italien Davide Monteleone a photographié au Cambodge les traces des « nouvelles routes de la soie » voulues par le président chinois Xi Jinping et leurs conséquences sur le quotidien de la population.



LE GOÛT

57 *Le parfum mélange les genres.*

61 *Librement inspiré*
Fil à l'anglaise.

62 *Fétiche*
Retour aux sources.

63 *Tête chercheuse*
Marie-Sarah Adenis,
la science du design.

64 *Variations*
Il suffira d'un signe.

66 *Un peu de tenues*
Déesse du stade.

76 *Des nouvelles de...*
Laurence Mahéo,
entrepreneuse multiscarte.

78 *Figure de style*
Système solaire.

80 *Une chambre en ville*
À Megève, le bling blanc.

82 *Traitement de saveur*
Vue sur le porc.

83 *À portée de main*
Le moulin à légumes.

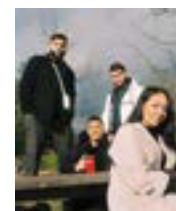
84 *Carte sur table*
Capitaine au long cours.

85 *Making of*
Des synthés en harmonie
avec "OVNI(s)".

87 *C'est le bouquet*
Jungle domestique.

89 *Jeux*

90 *Dans l'album de...*
Raymond Depardon.



La couverture a été réalisée par Emma Burllet pour *M Le magazine du Monde*.

COORDONNÉES DE LA SÉRIE « DÉESES DU STADE », P. 66.
Adidas : adidas.fr – Alexander McQueen : alexandermcqueen.com – Balenciaga : balenciaga.com – Bottega Veneta : bottegaveneta.com – CDLM : instagram.com/cdlm.us – Céline : celine.com – Falke : falke.com – Goom Heo : instagram.com/goomheo – Loewe : loewe.com – Louis Vuitton : louisvuitton.com – Marni : marni.com – Nike : nike.com – Vintage Western : vintagewesternwear.com – Yves Saint Laurent : ysl.com

DIRECTRICE ADJOINTE DE LA RÉDACTION_
Marie-Pierre LANNELONGUE

DIRECTEUR DE LA CRÉATION_
Jean-Baptiste TALBOURDET-NAPOLEONE

M Le magazine du Monde

RÉDACTION EN CHEF ADJOINTE_
Grégoire BISEAU, Clément GHYS, Dominique PERRIN.
DIRECTRICE DE LA MODE_
Suzanne KOLLER

- RÉDACTION** Samuel BLUMENFELD, Yann BOUCHEZ, Zineb DRYEF, Benoît HOPQUIN.
Avec Stéphanie MARTEAU et Lucas MINISINI.
Sabine MAIDA (cheffe adjointe Lifestyle et beauté), Caroline ROUSSEAU
(cheffe adjointe Mode) et Fiona KHALIFA (coordinatrice Mode). Avec Laëtitia LEPORCQ.
Chroniqueurs_Marc BEAUGÉ, Guillemette FAURE.
Assistantes_Aurora SALCEDO, Marie-France WILLAUME.
- DÉPARTEMENT VISUEL** Photo_Lucy CONTICELLO et Laurence LAGRANGE (direction),
Hélène BÉNARD-CHIZARI, Ronan DESHAIES (Instagram), Françoise DUTECH,
Federica ROSSI. Avec Moulaye DIARRA et Soizic LANDAIS.
Graphisme_Audrey RAVELLI (chef de studio), Camille DURAND et Marielle VANDAMME.
Avec Caroline SIEURIN. Photographure_Fadi FAYED, Philippe LAURE.
- ÉDITION** Céline MORDANT (cheffe d'édition), Stéphanie GRIN, Julien GUINTARD et Paula RAVAUX
(chefs d'édition adjoints). Boris BASTIDE, Béatrice BOISSERIE, Nadir CHOUGAR,
Joël MÉTREAU, Agnès RASTOUIL. Révision_Jean-Luc FAVREAU (chef de section),
Adélaïde DUCREUX-PICON. Avec Arnaud DUBOIS.

PRÉSIDENT DU DIRECTOIRE, DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : Louis DREYFUS
DIRECTEUR DU "MONDE", DIRECTEUR DÉLÉGUÉ DE LA PUBLICATION,
MEMBRE DU DIRECTOIRE : Jérôme FENOGLIO
DIRECTRICE DE LA RÉDACTION : Caroline MONNOT
DIRECTION ADJOINTE DE LA RÉDACTION : Grégoire ALLIX, Maryline BAUMARD,
Hélène BEKMEZIAN, Philippe BROUSSARD, Nicolas CHAPUIS, Emmanuelle CHEVALLEREAU,
Emmanuel DAVIDENKOFF (Evénements), Alexis DELCAMBRE, Harold THIBAULT
DIRECTRICE ÉDITORIALE : Sylvie KAUFFMANN
DIRECTRICE DÉLÉGUÉE AU DÉVELOPPEMENT DES SERVICES ABONNÉS : Françoise TOVO
DIRECTEUR DÉLÉGUÉ AUX RELATIONS AVEC LES LECTEURS : Gilles VAN KOTE
DIRECTEUR DU NUMÉRIQUE : Julien LAROCHE-JOUBERT
DIRECTRICE DES RESSOURCES HUMAINES : Émilie CONTE
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA RÉDACTION : Sébastien CARGANICO

Rédaction en chef : Laurent BORREDON, Laetitia CLAVREUL, Michel GUERRIN, Christian MASSOL, Franck NOUCHI (Débats et Idées) / Documentation : Muriel GODEAU (cheffe de service)
et Vincent NOUVET / Infographie : Le Monde / Directeur de la diffusion et de la production : Xavier LOTH / Directrice de fabrication : Nathalie COMMUNEAU, Pascal DELAUTRE (chef de fabrication),
Alex MONNET (fabricant) / Directrice des ventes : Sabine GUDE / Responsable commerciale international : Saveria COLOSIMO MORIN / Responsable de la logistique : Philippe BASMAISON / Modification de service,
réassorts pour marchands de journaux : 0 805 05 01 47 / Responsable informatique éditoriale : Emmanuel GRIVEAU / Informatique éditoriale : Toufic BOURDACHE, Samy CHÉRIFI, Christian CLERC, Igor FLAMAIN,
Aurélien PELLOUX, Pascal RIGUEL / Directrice des abonnements : Lou GRASSER / Abonnements : abojournalpapier@lemonde.fr ; de France 03 28 25 71 71 ; de l'étranger +33 3 28 25 71 71 / PROMOTION
ET COMMUNICATION : Brigitte BILLIARD, Marianne BREDARD, Marlène GODET et Élisabeth TRETIAK / Directeur des produits dérivés : Hervé LAVERGNE / M PUBLICITÉ_Directrice générale adjointe,
marketing et communication : Élisabeth CIALDELLA, Tél. : 01-57-28-39-68 (elisabeth.cialdella@mpublicite.fr) / Directrice déléguée, directrice de marque M Le magazine du Monde : Valérie LAFONT,
Tél. : 01-57-28-39-21 (valerie.lafont@mpublicite.fr) / Directeur délégué, activités programmatiques, AD Tech et monétisation : Sébastien NOEL, Tél. : 01-57-28-37-00 (sebastien.noel@mpublicite.fr) /
Directeur délégué, pôle agences : François de REN, Tél. : 01-57-28-30-21 (francois.deren@mpublicite.fr) / Directeur délégué, pôle opérations spéciales : Steeve DABLIN, Tél. : 01-57-28-38-84
(steeve.dablin@mpublicite.fr) / 67-69 avenue Pierre Mendès-France, 75013 Paris / Tél. : 01-57-28-20-00/25-61 / Courriel des lecteurs : mediateur@lemonde.fr / Courriel des abonnements :
abojournalpapier@lemonde.fr / M Le magazine du Monde est édité par la Société éditrice du Monde (SA). Imprimé en France : Maury imprimeur SA, 45330 Malesherbes.
Ce numéro comporte un encart ADPL jeté dans les exemplaires destinés aux abonnés.



Origine du papier : Italie. Taux de fibres recyclées : 0%. Ce magazine est imprimé chez Maury certifié PEFC. Eutrophisation : PTot = 0.018kg/tonne de papier.

Dépôt légal à parution. ISSN 0395-2037 Commission paritaire 0712C81975. Agrément CPPAP : 2000 C 81975. Distribution France Messagerie. Routage France routage.



16-31-1282 | Certifié PEFC | Ce produit est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées. | pefc-france.org

1 – ROBIN RICHARDOT, journaliste indépendant, s'est intéressé à cette jeunesse engagée mais abstentionniste. Bien qu'ils militent pour des causes importantes, dans des associations, lors de manifestations ou en signant des pétitions en ligne, de plus en plus de jeunes ne défendent plus leur opinion par le vote. « *Beaucoup d'entre eux ont même du mal à dire que ce qu'ils font est politique, comme s'il s'agissait du mot à ne surtout pas prononcer. Cela témoigne de la défiance de ces jeunes vis-à-vis des élus. Pour exprimer leur ras-le-bol, la plupart se tournent vers l'abstention.* » P. 31

2 – EMMA BURLET, photographe et vidéaste installée à Pantin, travaille aussi bien pour des campagnes de mode que des commandes de presse : *Libération*, *Elle*, *Marie-Claire*, ou *M Le magazine du Monde*, pour qui elle signe une série de portraits de jeunes abstentionnistes : « *L'engagement des jeunes que j'ai rencontrés m'a donné beaucoup d'espoir. Leurs profils sont très variés et, pourtant, tous ont le même dévouement envers leurs causes, la même énergie et l'envie de faire avancer les choses par eux-mêmes.* » P. 31

3 – BENOÎT HOPQUIN, grand reporter à *M*, dresse le portrait de Jacques Inrep, un appelé parmi les 1,7 million qui ont été envoyés de l'autre côté de la Méditerranée pendant la guerre d'Algérie. « *À travers lui, je voulais raconter le silence traumatisant auquel ont été condamnés les anciens combattants français, revenus dans un pays qui ne voulait pas, et ne veut toujours pas, s'intéresser à leur histoire.* » P. 38

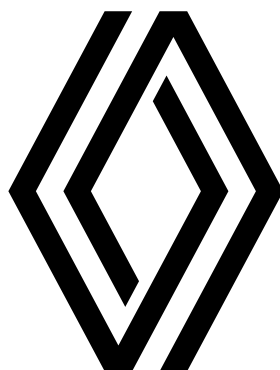
4 – BAPTISTE DE VILLE D'AVRAY est photographe indépendant. Après avoir vécu à Rabat et à Lisbonne, il a désormais posé ses valises à Marseille. Toujours en quête de villes lumineuses, il mène ses projets et collaborations depuis 2006 à travers une vision cinématographique contemplative du paysage et du portrait. Pour ce numéro, il a photographié l'ancien combattant en Algérie Jacques Inrep. « *Nous nous sommes découvert une passion commune, la photographie, et ce vrai temps d'échange s'est terminé par un troc de livres photos et de films argentiques.* » P. 38

5 – CLÉMENTINE GOLDSZAL, journaliste et critique littéraire, est partie à la rencontre des membres du PEN Club français. « *Parce que je m'intéresse à la littérature anglo-saxonne, j'étais familière du rayonnement du PEN, cette association centenaire de défense des droits des écrivains. Aux États-Unis ou en Angleterre, elle peut compter sur le soutien de Margaret Atwood, Paul Auster, Colson Whitehead ou Salman Rushdie. Je me suis demandé pourquoi elle était si discrète en France, où la littérature tient une si grande place. J'ai découvert une association un peu endormie, qui a du mal à rallier à sa cause des auteurs influents bien qu'elle remue ciel et terre pour se faire entendre.* » P. 42

6 – SIMON LANDREIN, illustrateur et animateur français, illustre cette semaine la difficile percée en France du PEN Club, une association à l'honneur chez les Anglo-Saxons. Après avoir étudié le cinéma d'animation à l'école Supinfocom, il s'installe à Londres et travaille pour des studios d'animation tels que Nexus, The Mill, puis Passion Pictures. En parallèle, il se fait remarquer pour son travail d'illustration. Son style minimaliste et irrévérent apparaît depuis quelques années dans des magazines comme le *New Yorker*, le *New York Times*, *Le Monde*, *Télérama* ou *Étapes*. P. 42

Elles et ils ont participé à ce numéro.



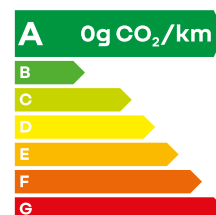


SERIE LIMITEE
URBAN NIGHT
**RENAULT
TWINGO E-TECH**
100 % électrique

89€ à partir de
/mois⁽¹⁾

LLD sur 37 mois. 1^{er} loyer de 0€
5 353€ de bonus écologique déduits⁽²⁾
2 500€ de prime à la conversion déduits⁽³⁾
3 ans de garantie, assistance 24/24
et entretien inclus pour 1€/mois⁽⁴⁾

configurer





existe aussi en motorisation essence

modèle présenté : Renault twingo e-tech 100 % électrique urban night avec option peinture métallisée à **160€/mois⁽⁵⁾**, 1^{er} loyer de 8 500€ ramené à 0€ après déduction du **bonus écologique de 6 000€⁽²⁾** et de **2 500€⁽³⁾** de prime à la conversion. pack zen Renault inclus pour 1€/mois⁽⁴⁾. (1) exemple pour Renault twingo e-tech 100 % électrique life, hors options. (1)(5) locations longue durée, hors assurances facultatives, pour 37 mois et 22 500 km maximum. sous réserve d'acceptation par diac, sa au capital de 415100 500 € - siège social : 14 avenue du pavé neuf 93168 noisy-le-grand cedex - siren 702 002 221 rcs bobigny. en fin de contrat, restitution du véhicule chez votre concessionnaire avec paiement des frais de remise à l'état standard et des kilomètres supplémentaires. (2) informations sur <https://www.economie.gouv.fr/plan-de-relance/profils/particuliers/bonus-ecologique>. (3) **déduction faite de la prime à la conversion de 2 500€ sous condition de mise au rebut d'un véhicule particulier ou camionnette diesel mis en circulation avant 2011 ou essence mis en circulation avant 2006 (selon décret n° 2021-977 du 23 juillet 2021) et d'éligibilité, voir détails sur www.primealaconversion.gouv.fr**. (4) pack zen Renault optionnel comprenant l'entretien, l'extension de garantie constructeur et l'assistance sur 37 mois/22 500 km (au 1^{er} des 2 termes atteint) inclus dans le loyer pour 1€/mois. voir détail du pack zen en points de vente et sur renault.fr. offres non cumulables réservées aux particuliers et valables dans le réseau Renault participant pour toute commande d'une Renault twingo e-tech 100% électrique neuve **du 01/02/2022 au 28/02/2022** et dans la limite des stocks disponibles. **gamme Renault twingo e-tech 100 % électrique : consommation mixte (procédure wltp) (wh/km) : 160. émissions co₂ (procédure wltp) : 0 à l'usage, hors pièces d'usure, sous condition d'homologation définitive.**

renault.fr

pour les trajets courts, privilégiez la marche ou le vélo #SeDéplacerMoinsPolluer

ENTRE-SOI

LES TOQUÉS DU CHEF OTTOLENGHI.

SES LIVRES DE RECETTES SONT LES NOUVELLES COQUELUCHES DES CUISINIERS AMATEURS, UN SÉSAME POUR INITIÉS REDONNANT UN PEU DE MAGIE AU CHOU-FLEUR OU AU CÉLERI.

Texte Guillemette FAURE

UN AMI EXPATRIÉ EN CHINE A EU LE PLAISIR DE REVENIR EN FRANCE pour la première fois depuis près de trois ans. Alors qu'il s'attendait à enchaîner blanquette de veau, couscous et choucroute en allant visiter familles et amis, il a eu la surprise de découvrir des plats chez ses hôtes qui arrivaient accompagnés non pas d'une explication sur ce qu'ils contenaient mais d'un nom : « *Ottolenghi* ». Il n'est pas très étonnant de se faire servir des recettes d'Ottolenghi chez ses amis puisque, avant Noël, ses livres se sont vendus à 400 000 exemplaires en France. Plus surprenant, l'emballage de ceux qui en suivent les recettes.

Clamer le nom d'Ottolenghi et soudain une salade de chou blanc ou des boulettes de viande peuvent avoir l'air appétissantes. Voilà les plats servis accompagnés de quelques phrases tirées de l'introduction du premier livre Ottolenghi arrivé dans le foyer, sur la difficulté de se procurer ail noir et sumac quand on démarre; voire, pour les plus avertis, sur la rencontre du chef israélien installé à Londres avec un chef palestinien pour son livre *Jérusalem* (Hachette Pratique, 2013), ce qui permet de glisser un message de réconciliation dès l'apéritif. Chaque phrase apportant un autre plaisir, celui de prononcer ce nom qu'on a mis tant de temps à mémoriser.

À QUOI ON LES RECONNAÎT

Quand ils apportent un chou-fleur rôti sur la table, ils précisent « *recette Ottolenghi* » comme si ça lui amenait de la noblesse. Ils reconnaissent la

soupe de courge butternut au safran et graines de courges torréfiées quand ils vont chez les amis. Ils ont beaucoup de pois chiches et de lentilles dans leurs placards. Ils se sont débarrassés de beaucoup de livres de cuisine à part les siens. Ils ont aussi *On va déguster l'Italie*, de François-Régis Gaudry (Marabout, 2020).

COMMENT ILS PARLENT

« *J'en ai offert un à mon fils et à ma fille, et ils m'en ont offert un.* » « *J'en suis à 18 recettes alors que je n'ai eu le dernier livre qu'à Noël.* » « *Le gâteau au chocolat qui se cuit en deux fois, on ne le fait qu'une fois.* » « *Au bout de 18 recettes, j'ai compris qu'avec de l'ail et du citron tu fais de l'Ottolenghi comme Monsieur Jourdain de la prose.* » « *J'ai mis deux ans à trouver le zaatar.* » « *Quand tu fais une recette Ottolenghi, tu montres que tu peux sortir tous les jours de ta zone de confort.* » « *En deux ans, mon fils est passé des nouilles chinoises déshydratées à Simplissime, puis à Ottolenghi.* » « *C'est pas de la world fusion, il sait d'où il vient.* » « *J'ai fait un poulet Ottolenghi et des patates douces Ottolenghi. Mes invités ont eu l'impression de partir en voyage.* » « *Il rend les légumes sexy.* » « *Bon pour les enfants, le céleri rôti, ça reste quand même du céleri rôti.* »

LEURS GRANDES VÉRITÉS

Il y a quelques épices qu'on ne trouve pas tout de suite, mais on s'en ressert tout le temps ensuite. C'est jamais lourd et jamais gras. C'est goûteux. La mise en

pages et les pictos sur le temps et le nombre d'ingrédients sont intelligents. Ça a permis de voyager à une période où on ne pouvait plus bouger. La cuisine d'assemblage, il y a moins de chance de la rater. C'est le raffinement dans la simplicité, sans que ce soit italien. Il a ouvert en France un intérêt gustatif pour de nouvelles saveurs. Avec de la grenade, tout est meilleur.

LEURS QUESTIONS EXISTENTIELLES

Est-ce qu'il faut désapprouver ses recettes à la tomate et à l'aubergine en janvier sur son compte Instagram alors que, pour un chef international, c'est probablement la saison de la tomate quelque part? La harissa à la rose, ça se trouve où à Rouen? Que faire de tout cet ail noir et ce piment d'Urfa en flocons qui n'ont pas été utilisés dans la recette? Et surtout où les ranger?

LEUR GRAAL

Dire qu'on suit Ottolenghi depuis la publication de *Jérusalem* et prétendre que c'est celui qu'on utilise le plus. Prononcez *Simple*, du nom de son livre publié en 2018, « *simpeule* » à l'anglaise. Avoir les assiettes Ottolenghi. Parler de son restaurant de Londres en disant « *sa cantine* ».

LA FAUTE DE GOÛT

Trouver des fleurs de courgettes au menu de son restaurant à Londres en janvier, à une époque où tout le monde s'efforce à cuisiner des navets et de la courge. Ou aller chercher la recette d'Ottolenghi adaptée par Marmiton.org. (M)

Lors de la projection en plein air du film, le 4 février, à Kawéni, à Mayotte.



À MAYOTTE, LE BIDONVILLE QUI CRÈVE L'ÉCRAN.

Les habitants du bidonville de Kawéni ont assisté, vendredi 4 février, à la projection du film “Tropique de la violence”, de Manuel Schapira. Adapté du roman de Nathacha Appanah, ce portrait brutal de leur quotidien dans le plus pauvre département de France est le premier long-métrage tourné sur l'archipel. Avec un casting en grande partie mahorais.

Manuel Schapira

Texte Patrick ROGER

VENDREDI 4 FÉVRIER, 18 H 30. Le jour décline sur les collines de Kawéni. Le crissement des disques et le tempo des coups de marteau des chaudronniers, ces « ateliers » à ciel ouvert où sont fondus des métaux de récupération pour fabriquer les ustensiles de la vie quotidienne, se sont tus. Les roussettes déploient leurs ailes dans le ciel du plus grand bidonville de France, où vivent plus de 15 000 personnes, la plupart d'origine comorienne et dépourvues de papiers, assignées à résidence dans ces baraquements de tôle – les bangas – qui s'entassent le long des pentes jonchées de débris. Nous sommes à Mayotte, « département le plus pauvre et le plus jeune de France », comme le rappelle en préambule le film *Tropique de la violence*, adapté du roman de Nathacha Appanah, paru en 2016 aux éditions Gallimard. Le livre, à la fois cruel et onirique, s'ancre dans cet univers disloqué et ultraviolet, à travers le destin d'une bande d'adolescents livrés à eux-mêmes, vivant de rapines et de forfaits, s'autodétruisant à l'alcool et à la « chimique », une drogue qui fait des ravages au sein de cet archipel de l'océan Indien acquis par la France en 1841 et devenu département en 2011. Une fiction si proche de la réalité. ○○○



Fazal Bacar-Moilim (à gauche), l'un des personnages principaux, avec sa bande dans le film. Tous vivent dans des bidonvilles de Mayotte.

L'écrivaine Delphine de Vigan, avec qui il avait déjà travaillé, a recommandé l'ouvrage à Manuel Schapira, réalisateur de nombreux courts-métrages. Il ignore alors tout de Mayotte. « *Je lis le livre et j'ai du mal à croire que ça se passe en France* », raconte-t-il. Son premier séjour à Mayotte est un choc : « *Cet endroit est tristement dingue. Je me demandais comment il était possible que l'on soit si peu au courant de cette situation.* » Y réaliser un film, alors qu'il n'y existe aucune infrastructure ni aucune aide, que tout est hors de prix et que l'insécurité règne s'avérera une aventure folle. Mais, pour Manuel Schapira, il était inenvisageable de tourner ailleurs qu'à Mayotte. C'est au cœur même du bidonville de Kawéni, surnommé « Gaza », proche de Mamoudzou, le chef-lieu du département, et dans plusieurs autres sites de l'archipel, que la plupart des scènes ont été filmées. Avec des acteurs qui, pour la quasi-totalité d'entre eux, ont été repérés et castés sur place. Des personnes vivant dans le dénuement et dont les parcours de vie n'étaient, pour certaines, pas si éloignés du rôle qu'elles devaient incarner. C'était aussi la première fois qu'un long-métrage de cinéma était réalisé là-bas. Il était tout aussi évident pour Manuel Schapira, comme pour sa productrice, Carole Lambert, et son distributeur, Mathieu Robinet, que c'était à Mayotte, pour le public mahorais, que l'œuvre devait être d'abord projetée. Une grande projection en plein air devait permettre aux habitants de Kawéni, qui avaient souvent assuré la sécurité lors du tournage et apparaissaient dans certains plans, d'assister à cette avant-première. Mais des problèmes logistiques et administratifs ont eu raison de ce projet. Jeudi 3 février, de retour dans le bidonville, Manuel Schapira n'a cependant pas pu se résoudre à faire défaut à ces personnes qui l'avaient accueilli et lui avaient fait confiance, quitte à opter pour un format moins ambitieux que prévu. La magie de cette île, où il faut tout faire à partir de rien, mais où l'entraide et les réseaux fonctionnent à plein, a fini par rendre possible l'impossible. À 18 h 30 donc, le lendemain, un écran était dressé au pied d'un terrain vague bordant le bidonville, le projecteur ficelé à un trépied, les enceintes branchées. En quelques minutes, plusieurs centaines de personnes s'agglutinaient devant l'écran, sur les toits des baraquements, les carcasses de voiture, les palettes en bois. Parmi elles, Fazal Bacar-Moilim, qui joue Bruce, un des deux personnages principaux, et Élanique, alias Nass, son compère, mais aussi le

« leader » des chaudronniers, qui apparaît brièvement dans le film, venu assister à la projection avec sa famille et vêtu, pour l'occasion, d'un costume. Chacune de leurs apparitions est saluée par des clameurs et des applaudissements. La veille, Fazal, Élanique, Onrwa, Chakri, Issouf, Eldine, Zainouddine, Loutoufi, Kalash, Mima, Magui et Samuel, les membres de la bande dans le film, certains accompagnés de leur mère, revêtues de leur plus beau salouva, la tenue traditionnelle des Mahoraises, avaient déjà pu assister à l'avant-première officielle. Venus de Kawéni, de Vahibé ou de Koungou, autant de quartiers occupés par les bidonvilles – à Mayotte, quatre logements sur dix sont des constructions précaires –, ils s'étaient retrouvés à bord d'un bus affrété par la production pour les conduire au pôle culturel de Chirongui, dans le sud de l'île, dans une joyeuse ambiance de retrouvailles. « *Depuis le film, on est devenu une équipe* », assure Fazal. Habituellement, d'une commune à l'autre, d'une bande à l'autre, au mieux on s'ignore, au pire on s'affronte. Avant la projection, devant un public réuni sur invitation – déclinée par nombre d'élus, de représentants de l'État et des institutions, par crainte des réactions de l'« *opinion* » –, les acteurs furent appelés sur scène où ils reçurent une ovation. Même scénario après le générique de fin, où les acteurs ont été bombardés de questions, de sollicitations, de compliments. Dans les yeux de ces jeunes cabossés par la vie se lisait la fierté d'avoir surmonté l'insurmontable, d'être sortis de leur univers glauque. Pour la première fois, aussi, on leur avait fait confiance.

Un mot sur lequel insiste Manuel Schapira. Sans cet indispensable sésame, rien n'eût été possible, tant il y avait de « *couches d'impossibilités* » pour que le film voie le jour. Le livre de Nathacha Appanah, accusé de véhiculer une image trop sombre du territoire, avait suscité une vive controverse dans l'île, critiqué parfois par les mêmes voix déplorant qu'on ne parle pas assez des violences et de la délinquance contre lesquelles elles bataillent. L'île aux parfums est aussi celle des paradoxes.

Une autre projection avait été organisée le vendredi matin, à Chirongui, à destination des élèves du lycée des Lumières de Mamoudzou. Les réactions de ce public ont contrasté avec les commentaires hostiles qui n'ont pas tardé à se répandre sur les réseaux sociaux, réveillant la polémique alimentée lors de la sortie du livre. « *Merci pour votre film, intervenait une lycéenne. Il représente Mayotte telle qu'elle est, sa beauté, sa violence, mais aussi les enfants abandonnés.* » « *La fiction permet parfois de mieux comprendre le réel* », a répondu le réalisateur.

Sur place, le film n'a pas fini sa vie. Pendant plusieurs semaines, il devrait être montré, grâce à un accord avec le rectorat, aux élèves de plusieurs établissements du département. Autant d'occasions de débats et de réflexions sur l'avenir de ce territoire qui concentre à la fois les pires difficultés sociales et un incroyable potentiel d'énergie et de créativité. Sa sortie en métropole, le 23 mars, interviendra à moins de trois semaines de l'élection présidentielle. Une opportune piqûre de rappel – involontaire de la part des distributeurs – de l'enjeu des outre-mer en général et de Mayotte en particulier. Un département où, résume Manuel Schapira, « *les problèmes sont tellement multiples qu'il faut les prendre par tous les bouts. Nous, notre bout, c'est la culture.* » (M)

CORSAIR

Voyagez en bonne compagnie | ✈



ON ADORE
VOUS PRENDRE SOUS
NOTRE AILE | ✈

Avoir une équipe attentionnée,
à l'écoute de vos envies et de vos attentes,
c'est ça voyager en bonne compagnie.

«**VIEUX MAIS PAS BÊTE.**» Le slogan brandi par le Valencien Carlos San Juan, 78 ans, est devenu un cri de ralliement pour des milliers de personnes âgées en Espagne. Plus de 612 000 personnes ont signé la pétition de cet urologue à la retraite qui s'est lancé ces dernières semaines dans une croisade contre le tout-numérique imposé par les banques espagnoles. Ton posé et propos clair, ce vieil homme au front dégarni atteint d'un Parkinson léger est parvenu à provoquer une prise de conscience sur un problème jusque-là ignoré par les institutions publiques : l'«*exclusion*» dont se sentent victimes les aînés qui ne savent pas ou ne peuvent pas utiliser les applications et les services en ligne.

Parce qu'il s'est senti parfois «*humilié*», voire «*handicapé*», alors qu'il est en possession de toutes ses facultés, et traité comme un «*idiot*», pour avoir osé demander de l'aide, à cause des «*technologies complexes*» rendues nécessaires pour des «*démarches simples*», Carlos San Juan a publié, en décembre 2021, une pétition... en ligne. Sur le site change.org, il a exigé «*une attention humaine dans les succursales bancaires*». «*J'ai presque 80 ans et*

cela m'attriste beaucoup de voir que les banques oublient les personnes âgées comme moi. Maintenant, presque tout se fait sur Internet... et on ne s'entend pas tous très bien avec les machines», indiquait le texte.

Son témoignage a trouvé un écho dans un pays vieillissant – les plus de 65 ans représentent près de 20 % de la population –, où, rappelle Carlos San Juan, «*les agences ne cessent de fermer*». Ces dix dernières années, près de la moitié des succursales bancaires ont disparu, 40 % des employés ont été licenciés et 20 % des distributeurs automatiques retirés, du fait des fusions bancaires opérées après la crise financière de 2008. Et, lorsqu'elles existent, les agences ne réservent qu'une frange horaire très limitée pour les rares opérations autorisées au guichet. Mais, si beaucoup de seniors résolvent ces difficultés sur Internet en se faisant aider d'un proche, Carlos San Juan veut, lui, rester «*le plus indépendant possible*». Il ne souhaite ni déranger «*enfants, neveux ou voisins*», ni se sentir «*un boulet*».

La vague de solidarité que son témoignage a suscitée n'a pas laissé le gouvernement espagnol indifférent. Le 8 février, alors qu'il

se rendait au ministère de l'économie pour remettre les signatures qu'il avait recueillies, le retraité a été reçu en personne par Nadia Calviño, la ministre des affaires économiques et de la transformation numérique. Celle-ci lui a promis le lancement d'un «*plan*» avant la fin du mois de février pour que les banques, qui ont réalisé des bénéfices record en 2021, apportent des réponses aux plaintes des seniors. Carlos San Juan avait déjà été contacté par téléphone le 25 janvier par le secrétaire général du Trésor du ministère de l'économie, Carlos Cuerdo, puis, le 27, par le gouverneur de la Banque d'Espagne, Pablo Hernández de Cos. Ces derniers lui avaient fait part de leurs préoccupations face à l'exclusion financière des seniors provoquée par la fracture numérique. L'ancien professeur à la faculté de médecine a aussi été reçu le 31 janvier par le maire de Valence, Joan Ribó, signataire de sa pétition. Lui-même âgé de 74 ans, et pas très ami avec les applications bancaires, cet élu de la gauche alternative a annoncé qu'il allait étudier la possibilité de bonifier la taxe sur les distributeurs automatiques pour les banques ayant une politique d'aide aux personnes âgées. Le ministre régional des finances de la communauté de Valence, Vicent Soler i Marco, lui, a promis «*un plan ambitieux de formation présentielle, individuelle et continue, jusque dans le dernier recoin du territoire, pour faciliter aux personnes âgées l'accès aux outils numériques servant à réaliser leurs démarches bancaires et administratives*».

L'effet boule de neige n'a pas tardé. La municipalité d'El Vendrell, en Catalogne, a renchéri en menaçant d'imposer une taxe de 10 000 euros aux banques qui ne faciliteraient pas les démarches présentielles. Le chef du gouvernement, le socialiste Pedro Sánchez, a promis qu'il allait «*surveiller*» l'inclusion financière des plus de 65 ans. Les associations de consommateurs aussi s'en sont mêlées. Des retraités ont ainsi appelé à manifester à Murcie. Et une cliente âgée à mobilité réduite, qui n'arrivait pas à prélever une somme d'argent de son livret d'épargne au distributeur automatique, a porté plainte contre la banque qui lui réclamait 2 euros pour effectuer l'opération au guichet. Carlos San Juan rappelle que les banques constituent un service public, indispensable aux retraités pour percevoir leur pension ou payer leurs impôts. «*On ne mendie pas, on vient chercher ce qui nous appartient*», dit-il. Lors d'une conférence à laquelle il participait, la présidente de la Société valencienne de gériatrie et gérontologie, Sacramento Pinazo, a indiqué que «*le problème est particulièrement grave dans le monde rural*», soulignant que «*priver les personnes âgées du droit à l'autonomie personnelle est une forme de maltraitance*». «*Je demande que l'on n'oublie pas ceux qui ne sont pas des natifs numériques*», assure Carlos San Juan, devenu la coqueluche des médias et le porte-parole des personnes âgées espagnoles, pour lesquelles il se dit prêt à «*laisser sa peau*». (M)

LA BATAILLE D'UN ANCIEN MÉDECIN ESPAGNOL POUR RÉDUIRE LA FRACTURE NUMÉRIQUE.

La pétition en ligne lancée par Carlos San Juan, un ex-urologue de 78 ans, contre les banques obligeant leurs clients à effectuer la moindre opération sur Internet, a rencontré un énorme écho politique et médiatique. Depuis, tout le pays se mobilise en faveur de l'inclusion financière des seniors.

Texte Sandrine MOREL



Carlos San Juan (ici, à Valence, en janvier) est devenu le porte-parole des seniors espagnols.

CORSAIR

Voyagez en bonne compagnie | ✈

BUSINESS



DORMEZ VRAIMENT
SUR UN NUAGE | ✈

Pouvoir dormir sans être dérangé sur des sièges
totalement inclinables, dans des cabines insonorisées,
c'est ça voyager en bonne compagnie.

EN CÔTE D'IVOIRE, DES MOSQUÉES FRAGILISÉES PAR UN ISLAM RADICAL.

L'inscription au Patrimoine mondial de l'Unesco de huit mosquées, symboles d'un islam capable de cohabiter avec des pratiques animistes, devrait être célébrée fin février. Mais ce syncrétisme est dans le viseur des wahhabites, qui montent en puissance dans la région.

Texte Yassin CIYOW



La Missiriba, la grande mosquée de la ville de Kong, au style architectural dit « soudanais ».

LES APPARENCES SONT PARFOIS TROMPEUSES. Avec son chapeau de paille, son marcel orange, ses bottes en caoutchouc et sa Mobylette qui crache de la fumée noire, Bafétiguémory a la dégaine des cultivateurs d'anacarde, de coton ou de karité des alentours. Mais il n'en est rien. Il est de la lignée « des Konaté », assène-t-il avec autorité. Une famille qui, depuis trois siècles, occupe la fonction honorifique de *nièbou*, « adjoint à l'imamat » (en langue malinké) des deux plus vieilles mosquées de Kong, ville située au nord-est de la Côte d'Ivoire. Véritable gardien des lieux, le dernier des Konaté connaît chaque recoin et secret de la Missiriba et de la Missiredeni, les grande et petite mosquées. « Nous sommes les héritiers et défenseurs d'une longue histoire, celle de l'islam en terre de Côte d'Ivoire », professe-t-il. Le poids de cette histoire, Bafétiguémory Konaté le ressent encore plus depuis que, en juillet 2021, l'Unesco a reconnu la « valeur universelle exceptionnelle » de ces deux mosquées ainsi que celle de six autres, situées au nord du pays. Ensemble, ces huit lieux de culte forment le deuxième site culturel ivoirien inscrit au Patrimoine mondial après la ville historique de Grand-Bassam, l'ancienne capitale coloniale sanctuarisée en 2012. Sans cesse repoussée,

une célébration de cette inscription devrait se tenir à la fin du mois de février, même si un remaniement ministériel bloque jusqu'à présent le calendrier du ministère de la culture. Les autorités ivoiriennes veulent faire de cette « inauguration » l'occasion de donner une bonne image d'une région en proie depuis deux ans à une augmentation d'attaques attribuées à des groupes djihadistes sahéliens. « Il s'agit d'un motif d'espoir pour le Nord ivoirien, notamment en matière de développement local », assure Anne Lemaistre, cheffe de bureau et représentante de l'Unesco en Côte d'Ivoire. Au début du XX^e siècle, le nord de la Côte d'Ivoire comptait environ 300 de ces mosquées de type soudanais, un style architectural né au Mali (ancien Soudan français) et que l'on retrouve ailleurs en Afrique de l'Ouest. Aujourd'hui, il ne reste qu'une vingtaine de ces édifices en terre crue fabriqués à partir de briques de banco : un mélange d'argile macéré, avec de la paille, des balles de riz et de l'huile de karité. Pour l'historien Fernand Sekongo, qui a piloté la demande d'inscription au Patrimoine mondial, ces mosquées matérialisent « la diffusion de l'islam en terre ivoirienne ». La ville de Kong deviendra même un foyer d'enseignement religieux dans un territoire à majorité animiste. Car si, entre-temps, les peuples du Nord

ont été largement islamisés, « on finit toujours par trouver des croyances animistes en grattant un peu », plaisante le professeur Sekongo. Une boutade à laquelle souscrit, un peu gêné, Aboubacar Barro, le maire adjoint de Kong, dont l'aïeul, venu du Sahel au XVIII^e siècle, a construit la petite mosquée avant d'en devenir le premier imam. « Le jour, on se croise à la mosquée, et la nuit, dans les bois sacrés », confie-t-il, rieur, en référence aux rituels animistes. Malgré son ascendance, qui fait de lui le responsable des affaires religieuses et une figure de l'islam à Kong, il se dit « fier » de ce syncrétisme entre les cultures locales et l'islam. Mais il est désormais inquiet : depuis dix-huit mois, à une cinquantaine de kilomètres de la ville de Kong, à la lisière de la frontière burkinabé et de l'immense parc national de la Comoé, les forces de sécurité combattent des groupes djihadistes qui cherchent à s'implanter en territoire ivoirien. Les attaques ne sont pas revendiquées, mais autorités et experts s'accordent pour dire qu'elles sont conduites par des membres de la katiba Macina (Front de libération du Macina), une entité affiliée au Groupe de soutien de l'islam et des musulmans (GSIM) très actif au Sahel et qui a prêté allégeance à Al-Qaïda. Aboubacar Barro semble malgré tout moins préoccupé par la menace sécuritaire que par la montée en puissance d'un « islam concurrent », diffusé par « les wahhabites qui viennent avec leur logiciel venu d'ailleurs », peste-t-il. Ces derniers, des « étrangers issus des pays voisins » pour la plupart, tient-il à préciser, tenteraient d'interdire certaines pratiques, et notamment le kouroubi, une danse traditionnelle malinké réalisée en période de ramadan par des jeunes femmes aux seins nus : « Ils sont venus nous dire qu'il n'était pas possible qu'à Kong, la première ville islamisée de Côte d'Ivoire, nous ayons des pratiques contraires à la religion », dit-il. Aujourd'hui, on danse encore le kouroubi à Kong, mais il est en perte de vitesse. Plus récemment, explique l'adjoint de l'édile, les croyants se sont mis à prier les bras croisés (et non le long du corps), et le chapelet utilisé pour réciter les noms de dieu est dénigré. Autant de signes, selon lui, d'« une mentalité nouvelle et étrangère à ce qui fait notre région ». S'il concède avoir « perdu ces combats », il en reste un qu'il mènera « jusqu'au dernier jour ». Depuis trois siècles, seule la grande mosquée est ouverte le vendredi pour la prière du midi, « un moment de communion entre les habitants de Kong et qui permet d'assurer la diffusion d'un discours religieux unique », explique-t-il. Depuis peu, certaines nouvelles mosquées, « fréquentées par des wahhabites », lui demandent l'autorisation d'ouvrir le vendredi midi. Refus net de sa part, car il voit là le début d'une « scission » et le désir « d'organiser des sermons de leur côté ». Pour lui, aucun doute, les vieilles mosquées de sa ville sont le symbole d'une histoire que certains cherchent aujourd'hui à combattre, « c'est bien pour ça qu'on doit les défendre et les promouvoir », conclut-il. (M)

L'HISTOIRE SE RÉPÈTE

ACTIONS MÉDIATIQUES.

À L'INSTAR DU DIRECTEUR GÉNÉRAL D'ORPEA, QUI AURAIT VENDU DES ACTIONS DE SON GROUPE DE MAISONS DE RETRAITE PRIVÉES QUELQUES MOIS AVANT LA PUBLICATION D'UNE ENQUÊTE RETENTISSANTE, NOMBRE DE PERSONNALITÉS ONT ÉTÉ ACCUSÉES DE DÉLITS D'INITIÉS.

Texte Lucas MINISINI

2022, LA PRÉCAUTION DU PATRON D'ORPEA

Quelques jours seulement après la publication du livre *Les Fossoyeurs* (Fayard), du journaliste Victor Castanet, détaillant les mauvais traitements au sein des Ehpad d'Orpea, Yves Le Masne, le directeur général de la multinationale, est contraint, le 30 janvier, de quitter ses fonctions. L'été 2021, alerté de la publication prochaine de cette enquête sur ses établissements, le cadre dirigeant a vendu un total de 5 456 actions, pour un montant d'environ 590 000 euros, raconte *Le Canard enchaîné*. En quelques semaines, les titres d'Orpea ont perdu près de 60 % de leur valeur.

2017, LE MILLION DE MURIEL PÉNICAUD

En plein été 2017, Muriel Pénicaud, la ministre du travail du gouvernement d'Édouard Philippe, est interrogée par des sénateurs du groupe communiste après les révélations de *L'Humanité* : selon le quotidien, l'ancienne directrice des ressources humaines du groupe Danone (rémunérée de 2012 à 2014) a touché 1,13 million d'euros grâce à son plan de stock-options, lui permettant de vendre ses titres en avril 2013. Rien d'illégal, sauf qu'au même moment 900 employés, dont 230 en France, ont dû quitter leur poste dans le cadre d'un plan de départs volontaires.

2015, LES CODES SECRETS DU PROJET SANGRIA

L'opération qu'ils ont baptisée « Sangria » a débuté à l'automne 2015. À l'époque, des financiers, banquiers d'affaires et un propriétaire de salons de coiffures ont établi un code secret remplaçant les lettres par des chiffres et se sont attribué des surnoms – « l'Écrivain », ou « le Cow-boy ». Beaucoup de précautions pour discuter du projet très confidentiel de rachat de l'américain Airgas par son rival Air liquide, multinationale française de l'énergie. La bande achète beaucoup d'actions avant que l'affaire ne soit conclue et encaisse, quelques jours plus tard, plusieurs millions d'euros à la revente.

2005, LE TICKET GAGNANT DE DIRIGEANTS D'EADS

L'affaire s'est déroulée sur une décennie. Les sept prévenus, cinq cadres dirigeants chez EADS (devenu Airbus Group), dont Noël Forgeard, l'ancien coprésident exécutif du groupe, et les sociétés Lagardère et Daimler, actionnaires de l'entreprise, sont accusés d'avoir profité financièrement d'informations sur les retards de livraison des Airbus A380. Chaque prévenu aurait récupéré des millions d'euros avant que l'action ne dégringole en Bourse. Après une longue procédure, et malgré la « colère » d'actionnaires devenus parties civiles, ils ont été blanchis de toutes les accusations de délit d'initiés.

1989, LES INITIÉS DE L'AFFAIRE PECHINEY

En 1988, l'entreprise française Pechiney lance une OPA sur Triangle, firme américaine détenant American National Can, spécialiste comme elle des emballages. Des personnalités sont soupçonnées d'avoir acheté des actions, après en avoir eu vent de façon confidentielle. Parmi eux Alain Boubil, directeur de cabinet du ministre des finances, Pierre Bérégovoy, et Roger-Patrice Pelat, homme d'affaires proche du président François Mitterrand, et inculpé en février 1989. Il aurait acquis 10 000 actions à son nom, et 40 000 autres par l'intermédiaire de sociétés suisses. (M)





Depuis que la Vierge serait apparue à quatre jeunes filles, en 1947, l'église de L'Île-Bouchard est devenue un lieu de pèlerinage (ici, l'office de tourisme destiné aux pèlerins, le 20 janvier).

Pourtant, la lecture attentive de la plaquette destinée aux potentiels acquéreurs trahit un projet qui semble bien s'inscrire dans un mouvement, très actuel, de reconquête par des courants proches du renouveau charismatique ou traditionalistes. Les promoteurs, qui disent « *agir dans un esprit de communion avec les communautés monastiques, religieuses et sacerdotales* », envisagent de créer pas moins de « *100 lieux de vie dans les dix prochaines années* ». Si l'on s'en tient à la carte de France des futurs lotissements publiée sur Internet, « *17 lieux collaborent déjà avec Monasphère* ». Beaucoup sont situés à proximité de sites gérés par la Communauté de l'Emmanuel, à tendance prosélyte. Monseigneur Xavier Malle, ancien curé emmanueliste de L'Île-Bouchard, est depuis cinq ans évêque de Gap et d'Embrun, dans les Hautes-Alpes, où se trouvent le sanctuaire Notre-Dame du Laus et l'abbaye bénédictine Notre-Dame de Rosans, visés par les promoteurs, mais où ils n'ont pas encore pu s'implanter, faute de place. « *Mon soutien vient de mon expérience pastorale : beaucoup de chrétiens souhaitent vivre proches d'une abbaye ou d'un sanctuaire pour bénéficier de la vie spirituelle qui s'y développe*, explique Xavier Malle. *Le tissu paroissial devenant moins dense, je peux penser que ces demandes vont augmenter.* »

Parmi les sites convoités par Monasphère et proches de la mouvance traditionaliste, le plus emblématique est celui de l'abbaye Notre-Dame de Fontgombault, dans l'Indre. Ce fief de moines bénédictins a hébergé jusqu'en juin, date de la fin de sa période de probation, Jean-Claude Romand, ce faux médecin de l'OMS qui avait assassiné, en 1993, sa femme, ses enfants et ses parents. C'était déjà au nom « *de l'Évangile et de la miséricorde* » que, dans les années 1970, les frères avaient caché Paul Touvier, chef de la Milice lyonnaise pendant l'Occupation, alors recherché par la justice pour « crime contre l'humanité ». Les promoteurs ciblent également Notre-Dame de Triors, dans la Drôme, où l'on dit la messe en latin et entonne des chants grégoriens. Très actifs, Damien Thomas et Charles Wattebled ont aussi pris contact avec les 42 chanoines de l'abbaye Sainte-Marie de Lagrasse, dans l'Aude, qui célèbrent la messe selon le rite ancien, dos aux fidèles. En Haute-Vienne, à l'ombre de l'abbaye Saint-Pierre-Saint-Paul de Solignac, un autre projet d'implantation de Monasphère était presque engagé, en janvier 2021, mais le diocèse de Limoges a finalement décidé de céder l'édifice aux moines traditionalistes Saint-Joseph de Clairval, dont les fondateurs ont cotoyé monseigneur Lefebvre, chef de file du courant intégriste. Quant à la fraternité Saint-Vincent-Ferrier, en Mayenne, et à l'Institut du Christ roi souverain prêtre, qui pourraient aussi, selon la plaquette, accueillir une zone pavillonnaire chrétienne, ils font partie des 12 instituts traditionalistes qui ont écrit au pape en septembre pour s'opposer à sa décision de limiter la messe en latin. Monseigneur Dominique Rey, évêque du diocèse de Fréjus-Toulon, se félicite de l'initiative de Monasphère, « *une espérance pour les familles qui cherchent à vivre chrétiennement* ». Sur son site, la petite entreprise laisse entendre qu'elle compte bien s'installer un jour dans son diocèse, près du monastère Notre-Dame du Torrent de Vie, au Thoronet, ou du sanctuaire de Notre-Dame de Bargemon, tous deux dans le Var. Avec donc la bénédiction de Dominique Rey, proche de Marion Maréchal, qui fut son invitée lors de l'université d'été catholique en 2015. Il organisait notamment des camps de soutien à la masculinité. Dans la librairie catholique qui jouxte l'église Saint-Gilles, à L'Île-Bouchard, un seul livre profane est d'ailleurs en vitrine : *La France n'a pas dit son dernier mot*, du candidat d'extrême-droite Éric Zemmour. (M)

LA CROISADE IMMOBILIÈRE DE MONASPHÈRE.

Cette société immobilière est sur le point de lancer la construction d'un lotissement pour familles chrétiennes à L'Île-Bouchard, près de Tours. Les promoteurs cherchent à réitérer cette opération dans plusieurs autres sites proches de la mouvance traditionaliste.

Texte Stéphanie MARTEAU et Frédéric POTET

CE N'EST, POUR L'HEURE, QU'UNE PRAIRIE BORNÉE DE PLOTS FLUO, en lisière du village de L'Île-Bouchard, à 50 kilomètres de Tours. Un champ sur lequel le promoteur immobilier Monasphère s'apprête à bâtir le Clos Saint-Gabriel, « *une oasis chrétienne* » de dix-sept pavillons et jardins d'ici à 2023. Il prévoit d'accueillir des familles souhaitant « *vivre fraternellement dans les valeurs de la foi* ». Le lieu n'a pas été choisi au hasard : en 1947, la Vierge Marie serait apparue à quatre adolescentes dans l'église, devenue depuis un lieu de pèlerinage géré par la Communauté de l'Emmanuel. Fer de lance du mouvement du renouveau charismatique, cette association religieuse, implantée dans le village depuis la fin des années 1990, a vendu le terrain à Monasphère. À la tête de ce projet, deux jeunes entrepreneurs fervents, Damien Thomas et Charles Wattebled, associés au millionnaire et catholique pratiquant Pierre-Édouard Stérin, fondateur des coffrets cadeaux Smartbox. Malgré quelques protestations locales qui dénoncent une « *démarche communautariste* », le projet de Monasphère à L'Île-Bouchard est bien lancé, et les pouvoirs publics ne comptent pas s'y opposer. Les Bâtiments de France ont donné leur aval, la communauté de commune et la mairie ont fait savoir à la préfecture qu'elles délivreraient le permis de construire, et les services de la préfecture d'Indre-et-Loire s'apprentent à le valider. « *On veillera à l'absence de discriminations* », prévient toutefois le bras droit de la préfète. Le cabinet du ministre de l'intérieur, Gérald Darmanin, qui suit le dossier de près, ne s'est pas ému de l'initiative. Quant à la députée LRM d'Indre-et-Loire, Fabienne Colboc, elle a rencontré les promoteurs et leur a assuré qu'elle ne ferait preuve « *ni de complaisance ni de stigmatisation* ». Ces derniers, qui ne répondent plus à la presse, récusent toute tentation séparatiste et jurent, dans un communiqué, qu'ils « *traiteront tous les dossiers, sans prisme religieux* ».

•

Sanofi : un *engagement français* face aux défis de la santé mondiale

•

Sanofi est une entreprise française.

Et cela n'a pas changé.

Même si en cinquante ans ce qui n'était qu'une start-up — à une époque où le terme n'existait pas — est devenu un leader mondial rassemblant cent mille collaborateurs dans plus de cent pays. La France demeure la base scientifique et industrielle depuis laquelle Sanofi rayonne dans le monde entier.

Nous agissons pour créer la médecine de demain.

Et cela ne changera jamais.

Depuis l'origine, trois priorités guident Sanofi : investir dans la science la plus innovante, les usines à la pointe du progrès et les technologies d'avenir. C'est en maintenant ce cap que nous avons pu apporter les médicaments et vaccins les plus innovants à tous ceux qui en ont besoin et que nous pourrions continuer à le faire.

Nous sommes Sanofi.

Et cela plus que jamais.

Le fruit d'une histoire complexe, une mosaïque de talents, de spécialités, de découvertes, aujourd'hui unifiée, mobilisée autour d'une seule motivation : poursuivre les miracles de la science pour améliorer la vie des gens. C'est un but clair qui nous anime à chaque échelon de l'entreprise, quels que soient nos métiers, nos compétences, nos différences. Et quels que soient les doutes, les échecs, les défis que la recherche médicale pose sur notre chemin.

**C'est cette histoire que résume notre nouveau logo.
Un point de départ. Un point d'arrivée.
Et entre les deux, la quête infinie, humble
et humaine des *miracles de la science*.**

Paul Hudson

Directeur Général

•
sanofi



La sculpture *Horse and Rider*, 2014, de Charles Ray devant la Bourse de commerce, à Paris.

BEAUBOURG ET PINAULT REDESSINENT LE PARTENARIAT PUBLIC-PRIVÉ.

Le Centre Pompidou et la Bourse de commerce exposent ensemble les œuvres du méconnu mais très coté sculpteur américain Charles Ray. Une opération inédite à partir du 16 février.

Texte Roxana AZIMI

LA BOURSE DE COMMERCE EST TELLEMENT PROCHE DU CENTRE POMPIDOU que, de ses larges fenêtres, on aperçoit les gros tuyaux bleus de la « raffinerie » de Renzo Piano et Richard Rogers. Du sixième étage de Beaubourg, qui offre une vue imprenable sur Paris, la coupole qui abrite désormais la collection Pinault semble aussi à portée de main. Les deux musées, l'un privé, l'autre public, auraient pu se toiser, à distance. Ils ont plutôt choisi de s'unir pour montrer l'artiste américain de 69 ans Charles Ray, dans une exposition en diptyque qui débute le 16 février. Une opération inédite à plus d'un titre. Jamais, par le passé, un établissement public et un musée privé n'avaient poussé la collaboration à ce point. Jamais non plus la France n'avait prêté autant attention à ce sculpteur faussement figuratif qui se joue des questions d'échelle et de masse. Au point que Charles Ray ne figure dans aucune collection publique française. Alors pourquoi ce soudain intérêt ? « *Pour rattraper le fait de ne pas l'avoir montré* », répond Jean-Pierre Criqui, conservateur au Centre Pompidou. Les deux institutions assurent avoir planché chacune sur le sujet depuis 2014. Avant de réaliser qu'elles programmaient le même artiste au même moment. Jouant les arbitres,

Charles Ray leur aurait demandé en personne d'accorder leurs violons dans une opération en deux volets. « *On n'allait pas dire à Charles Ray, c'est ici et pas ailleurs* », explicite Jean-Pierre Criqui. « *Le dialogue était fluide, personne ne s'est battu sur qui montrait quoi* », renchérit Caroline Bourgeois, commissaire à la Bourse de commerce. Toutefois, les deux musées ne partent pas sur un pied d'égalité. Beaubourg n'a aucune œuvre de l'artiste, quand François Pinault en détient 22, dont 4 seront exposées à la Bourse de commerce. Mais, pour être agréable à son voisin, le milliardaire a prêté *Family Romance*, une sculpture de 1993 représentant les quatre membres d'une famille à la même échelle, ainsi qu'une photo. Une pratique courante pour François Pinault, grand prêteur de Beaubourg. Plus que le poids du milliardaire breton, c'est celui – colossal – des œuvres qui aurait présidé à l'arbitrage des pièces exposées ici ou là. Au quatrième étage de Beaubourg, la densité autorisée au sol plafonne à 500 kilos par mètre carré. Impossible, par conséquent, d'y exposer *Sleeping Woman*, une sculpture de 2012 représentant une SDF couchée sur un banc, qui pèse 2 600 kilos. La configuration de la

Bourse de commerce permet de lever ce genre de problème. Quant au catalogue de l'exposition, il a été cofinancé par les deux institutions, mais l'établissement public n'a pas cédé la direction éditoriale. « *Ça aurait été bizarre d'avoir deux ouvrages en français sur le même sujet* », précise Jean-Pierre Criqui. Pour Jean-Jacques Aillagon, ancien directeur général de la Pinault Collection et précédemment président du Centre Pompidou, « *on ne peut pas faire opération plus claire et plus confraternelle* ». Et d'ajouter qu'il « *n'y a ici aucun mélange des genres ou complaisance envers un privé* ». Pas même la tentative de faire monter la cote des œuvres détenues par François Pinault par cette surexposition ? « *Charles Ray produit à peine trois œuvres par an, les bonnes années, et elles se vendent illico sans qu'il y ait besoin de pousser son marché* », proteste Jean-Pierre Criqui. En installant en décembre une sculpture équestre devant la Bourse de commerce, François Pinault s'est autorisé un teaser. « *On aurait pu penser qu'un établissement public aurait à cœur de montrer la singularité de sa programmation par rapport à un important lieu privé, plutôt que d'abonder dans son sens* », grince le marchand d'art volontiers bretteur Stéphane Corréard, regrettant qu'une opération de cette envergure concerne un artiste « *qui n'a peut-être pas la stature d'un David Hockney, d'un Ed Ruscha ou d'un Jasper Johns* ». « *On fonctionne en complémentarité et dans le partenariat*, se défend Emma Lavigne, directrice générale de la Pinault Collection. *Il faut arrêter d'opposer les modèles. Nous sommes un lieu privé qui fait du service public !* » Parole d'experte. Jusqu'en septembre 2021, cette femme volubile et énergique présidait aux destinées du Palais de Tokyo, centre d'art public. Et la même Emma Lavigne affirme, à toutes fins utiles, que la Bourse de commerce et le Centre Pompidou ont déboursé le même montant pour leur exposition « Charles Ray ». Pour les acquisitions, toutefois, le déséquilibre est majeur et... décisif. Le voudrait-il, le Centre Pompidou ne pourrait acheter une seule sculpture de Charles Ray. La moindre pièce s'adjudge entre 2 et 3 millions de dollars aux enchères, soit autant, sinon plus, que son budget d'achat annuel. La Bourse de commerce surfe aussi sur une popularité incroyable. De mai à décembre, pas moins de 520 000 visiteurs s'y sont pressés, le tiers de la fréquentation de son illustre voisin. Si l'on ajoute la Fondation Louis Vuitton, qui a pu investir des sommes astronomiques pour transporter la collection Morozov exposée jusqu'au 3 avril, les lieux publics font face à de sérieux rivaux. Beaubourg doit d'autant plus se réinventer qu'il disparaîtra des radars parisiens fin 2024, pour trois ans de travaux. Au même moment, la Fondation Cartier s'installera non loin de là dans les 14 000 mètres carrés de l'ancien Louvre des antiquaires. Face au Musée du Louvre. (M)

**Vous n'êtes pas
comme tout le monde,
ça tombe bien
lui non plus.**

Nouveau Taigo.

N'en faites qu'à votre *style.*



Forfait Volkswagen Flexibilité.
Changez quand vous voulez.*



* Forfait Volkswagen Flexibilité: Offre Location longue durée sans engagement, possibilité de résilier à tout moment, changer de véhicule sous réserve d'acceptation du nouveau dossier par Volkswagen Bank. Tout loyer commencé est dû. Offre réservée aux particuliers entre le 01/01/2022 et le 31/01/2022 et immatriculation avant le 30/06/2022, chez les distributeurs en France métropolitaine participants et sous réserve d'acceptation du dossier par Volkswagen Bank GmbH - SARL de droit Allemand - Capital 318 279 200 € - Succursale France: Bâtiment Ellipse - 15, av de la Demi-Lune - 95700 Roissy-en-France - RCS Pontoise 451 618 904 - Inscription au registre des intermédiaires d'assurance européen: D-HNQM-UQ9MO-22. 3 ans d'entretien, garantie et assistance inclus. Entretien obligatoire souscrit auprès de Volkswagen Bank. Garantie 2 ans + 1 an de garantie additionnelle obligatoire incluse.

Cycles mixtes de la gamme Taigo (l/100km) WLTP: 5,5-6,8. Rejets de CO₂ (g/km) WLTP: 124-156,2. Valeurs au 01/12/2021, susceptibles d'évolution.
Plus d'informations auprès de votre Partenaire.

Volkswagen Group France - S.A. au capital de 198 502 510 € - 11, av. de Boursonne, Villers-Cotterêts - RCS Soissons 832 277 370.

ARNAUD DONCKELE ET DOM PÉRIGNON, UN DUO INSPIRÉ



L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA

**CHEF DU RESTAURANT PARISIEN
PLÉNITUDE, QUI PORTE LE NOM
DE LA CUVÉE DOM PÉRIGNON,
ARNAUD DONCKELE DONNE LA RÉPLIQUE À
UN MILLÉSIME 2003 GRAVÉ
DANS L'HISTOIRE. UN ACCORD
SUR LE FIL DES SAVEURS IODÉES.**



DOM PÉRIGNON, LE CHAMPAGNE MILLÉSIMÉ. Passé maître dans l'élaboration de champagnes exclusivement millésimés, Dom Pérignon livre une photographie climatique des années qui se suivent et ne se ressemblent pas en Champagne. Pour cela, la maison fait entrer dans la partition de ses cuvées les pinots noirs et chardonnays issus des 17 Grands Crus historiques de la région champenoise. Son ambition ? Être le témoin de la vendange d'une seule et même année, peu importe le défi, jusqu'à accepter de ne pas déclarer le millésime. Un exercice audacieux de précision, de justesse et de maîtrise de l'assemblage, au cœur de la création de Dom Pérignon, orchestrée par son Chef de Cave, Vincent Chaperon. La cuvée Dom Pérignon Vintage 2003 Plénitude 2 en est l'expression la plus aboutie. Seconde vie de Dom Pérignon, élevée à son apogée après plus de 15 années d'élaboration, Plénitude 2 permet de revivre une année charnière. En effet, en 2003, la Champagne a connu l'été le plus chaud de son histoire avec une vendange dont la précocité a battu tous les records. Millésime à hauts risques, Plénitude 2 offre une relecture intime de cette année qui a marqué le début des grands bouleversements liés au changement climatique.

« **UNE JUXTAPOSITION D'ÉLÉMENTS POUR ATTEINDRE L'HARMONIE** » Arnaud Donckele, chef triplement étoilé du restaurant La Vague d'Or, à Saint-Tropez et chef du restaurant Plénitude, à Paris, partage avec Dom Pérignon, cette exigence d'équilibre. Formé auprès des plus grands chefs cuisiniers, comme Michel Guérard, Alain Ducasse et Jean-Louis Nomicos, il cultive une obsession pour la qualité du produit et l'émotion transmise dans sa cuisine. « *Ce qui m'intéresse, c'est d'émouvoir, pas d'étonner* », confie-t-il. Sa rencontre avec Dom Pérignon, a été déterminante dans son parcours. Elle lui a permis

d'explorer la notion de plénitude, un état dont son restaurant porte le nom, tout comme le Dom Pérignon Vintage 2003 Plénitude 2. « *Plénitude 2, c'est la juxtaposition des éléments pour atteindre une expression aromatique par le biais du vieillissement et des assemblages* », souligne Arnaud Donckele. Le chef, inspiré par la maison champenoise, fait d'ailleurs partie des ambassadeurs de la haute-gastronomie qui ont rejoint la Dom Pérignon Society*. Une communauté qui rassemble et inspire les étoiles de la gastronomie autour de Dom Pérignon Plénitude 2. Le plat qu'il a imaginé en accord avec Plénitude 2, illustre sa démarche. Il s'agit d'un omble chevalier, amandes, brocoletti servi avec une sauce n°7 « humoresque », laitue, bouillon de crevettes, de coquillages et crème fumée. « *Je voulais retrouver les notes délicatement fumées que l'on perçoit dans le bouquet de Plénitude 2 avec des brocoletti brûlés. Et je désirais montrer que Dom Pérignon peut aussi s'allier aux « iodes » de la rivière* », explique le chef.

PLÉNITUDE 2, LA RELECTURE D'UNE ANNÉE CHOC. « *Quand je déguste Plénitude 2, je ressens cet aboutissement de l'équilibre par l'évolution du temps. Le nez exhale des notes de tilleul, un bouquet légèrement grisé, voire cendré. En bouche, on a des amers délicats et subtilement équilibrés par une trame iodée. Sans oublier la présence briochée du chardonnay* », détaille Arnaud Donckele. Un champagne au toucher enveloppant qui illustre plus que jamais la capacité de Dom Pérignon à s'adapter aux bouleversements climatiques. Et sur lequel Vincent Chaperon, Chef de Cave de Dom Pérignon depuis 2019, a veillé depuis son arrivée en 2005. Il est aujourd'hui le garant de la création de Dom Pérignon.

* Une communauté de chefs et de sommeliers ambassadeurs Dom Pérignon

C'EST PEUT-ÊTRE UN DÉTAIL POUR VOUS... MAIS PAS POUR MARC BEAUGÉ.

LES JEUX OLYMPIQUES D'HIVER DE PÉKIN ONT ÉTÉ OUVERTS LE 4 FÉVRIER DANS UNE ATMOSPHÈRE GLACIALE : DANS LA TRIBUNE PRÉSIDENTIELLE, LES PLUS HAUTS DIGNITAIRES CHINOIS CÔTOYAIENT LES REPRÉSENTANTS DU CIO.



1- TENUE MODÈLE

Ne vous fiez pas aux apparences. Derrière les masques, il y a de grands sourires et des visages illuminés de bonheur. Les Jeux olympiques d'hiver se sont ouverts le 4 février à Pékin, et la ferveur de l'événement éclabousse depuis la planète entière. Comment ne pas être admiratif de l'esprit de camaraderie ayant poussé tous les dignitaires du Parti, installés à la droite de Xi Jinping, le président chinois, et de Peng Liyuan, son épouse, à s'habiller exactement comme le grand chef, d'une longue doudoune noire ? Inspirant.



2- PLUMES FACILES

Puisque les doudounes composent ici l'écrasante majorité, rappelons la base. Mise au point, suivant les sources, en 1947 par Klaus Obermeyer, Allemand installé aux États-Unis, ou un peu plus tard par l'alpiniste français Lionel Terray, la doudoune se caractérise par son duvet, idéalement en plumes d'oie. Notons que le duvet exige un nettoyage sur mesure. Les doudounes se lavent en machine, mais il convient d'ajouter des balles de tennis dans le tambour afin d'éviter que ledit duvet ne s'agglomère en paquets.



3- TOUR DE MANCHE

Coincée entre tous ces hommes en doudoune, l'épouse de Xi Jinping a fait le choix de la différence. Elle porte en effet un manteau de couleur poudre, vraisemblablement inspiré du *hanfu*. Les manches sont l'élément central de ce vêtement chinois traditionnel. Peng Liyuan arbore ici une manche « pipa », large et arrondie, caractéristique des *hanfu* portés lors des célébrations et des fêtes. Ce qui tombe, au fond, très bien.



4- DE TOUS POILS

Pour se protéger du froid, la doudoune ne suffit pas toujours. Ainsi, ces deux militaires chinois au garde à vous portent ici des chapkas, ou *ouchanka*. Mais de quelle peau sont-elles faites ? Ours, lapin, rat musqué ou faon de renne ? Difficile à dire. Sachez simplement que, dans l'armée russe, les chapkas sont traditionnellement confectionnées dans une fourrure synthétique que les Russes surnomment avec dérision « fourrure de poisson ».



5- LIENS APPARENTS

Une cérémonie d'ouverture ne serait évidemment pas complète sans la présence des cinq anneaux entrelacés, conçus en 1913 par Pierre de Coubertin, représentant les cinq continents unis par l'olympisme. L'occasion de rappeler qu'en 2008, lors des précédents JO de Pékin, l'association Reporters sans frontières avait détourné le drapeau olympique en remplaçant le fond blanc par un fond noir, et surtout les anneaux par des menottes. Mais, chut ! on ne voudrait pas casser cette ambiance de folie. (M)

Le Monde présente la collection de prestige

LES GRANDS CLASSIQUES DE LA LITTÉRATURE EN BANDE DESSINÉE

Les Trois Mousquetaires, Le Tour du monde en 80 jours,
Les Misérables, Voyage au centre de la Terre, Germinal, Robinson Crusoé...

PRIX DE LANCEMENT

5€
,99
seulement



L'ALBUM N°2

LES TROIS MOUSQUETAIRES

EN BONUS : chaque album contient un dossier littéraire rédigé par des spécialistes sur la vie et l'œuvre de l'auteur avec une mise en perspective historique.

www.lesclassiquesenbd.fr



Paolo Martinello, © Glénat, 2022

CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX ET SUR WWW.LESCCLASSIQUESENBD.FR

DONC RIHANNA EST ENCEINTE DE SON COMPAGNON, LE RAPPEUR A\$AP ROCKY.

Et pour fêter l'heureux événement sur Instagram, la star porte une doudoune Chanel rose, dont le même modèle, heureux hasard, sera proposé dans une vente aux enchères le 15 février, à Paris. Rihanna a beau être une star depuis la sortie de son premier album, *Music of the Sun*, en 2005, avec 2 millions d'exemplaires vendus aux États-Unis, puis être devenue un phénomène de société après son troisième album, *Good Girl Gone Bad*, en 2007, c'est par la petite porte que la chanteuse fait irruption dans *Le Monde* le 1^{er} janvier 2008. Le court article signé Florence Amalou se contente de signaler les héros inattendus des 10-14 ans, selon les jeunes lecteurs de *Mon quotidien*. Parmi eux figurent le rugbyman Sébastien Chabal, la nageuse Laure Manaudou, le chanteur Mika, le président de la République Nicolas Sarkozy, et donc une certaine Rihanna.

Le 24 juin 2009, la chanteuse revient dans le quotidien sous la forme d'un court article tiré d'une dépêche AFP. Son compagnon de l'époque, Chris Brown, star du R'n'B et du hip-hop, accusé de l'avoir agressée, vient de plaider coupable. Condamné à cinq ans de mise à l'épreuve et 180 jours d'intérêt général, l'artiste signe un accord lui permettant d'échapper à cinq années d'incarcération. La femme à laquelle il s'est attaqué n'est plus seulement son ex-compagne mais une icône internationale dont la captation de la tournée, « *Good Girl Gone Bad* », s'est écoulée à plus de 7 millions d'exemplaires.

Rihanna n'est pas pour autant adoubée par les journalistes culture du *Monde*, même si son nom est cité en référence par le groupe britannique The XX ou le crooner Jamie Cullum. La star est pourtant l'une des artistes féminines ayant obtenu le plus de singles dans le top 10 (24 en tout) des ventes aux États-

Unis au cours de la décennie 2000-2010. Lorsque *Le Monde* se penche sur sa personne, trois ans plus tard, en 2012, c'est avec une certaine distance, mais en prenant la mesure du phénomène. Pour signaler par exemple, dans *M*, le 8 septembre, sous la forme d'un article signé Jean-Michel Normand, intitulé « Sur Twitter, Rihanna a un train de retard » : « *La chanteuse originaire de la Barbade a donné une belle illustration de l'effet boomerang à la mode Twitter. Le 1^{er} septembre, elle a posté sur son compte (plus de 25 millions d'abonnés) une photo où l'on voyait, gare de Saint-Pancras à Londres, le panneau indiquant le quai et l'heure de son départ pour Paris.* » S'ensuit une mini-émeute à son arrivée gare du Nord. « *Plutôt que d'adopter un profil bas, la chanteuse s'est fendue de quatre tweets incendiaires. Dont le définitif "les Français sont complètement mabouls" ou l'élégant "j'ai dû me battre pour sortir de cette putain de gare". À croire qu'elle n'a pas bien compris les ressorts de Twitter.* »

Après une courte annonce de la sortie de son album *Unapologetic*, fin 2012, à l'occasion de son passage au Trianon, *Le Monde* offre une plus large place, dans son édition du 4 février 2016, à la sortie d'*Anti*, son huitième et dernier album en date. Le titre de l'article, « Avec "Anti", Rihanna hâte et rate son retour », raconte un désamour avec la vedette sans qu'un véritable engouement pour sa musique ait jusqu'ici été formulé dans le quotidien. Stéphanie Binet conclut de manière implacable : « *La pochette montre une petite fille aveuglée par une couronne en or trop grande pour elle. D'aucuns y liront un signe : la reine de la pop trouverait-elle son diadème trop lourd à porter, au point de saboter son retour en majesté ?* » Lorsque l'artiste s'arrête, la même année, au Stade de France, le titre de l'article de Stéphane Davet, dans *Le Monde* du 2 août, livre un constat aussi accablant : « *Rihanna, féline perdue dans la grande arène*

du Stade de France ». Depuis, la chanteuse de la Barbade est mentionnée plus en tant que célébrité touche-à-tout que comme musicienne. Le quotidien signale, le 8 mars 2017, son partenariat avec la marque Puma. Carine Bizet analyse la dimension prise par cette star, à la fois artiste et femme d'affaires. « *Il y a évidemment aussi "l'effet Rihanna" : belle, charismatique, capable d'assumer et d'imposer les looks les plus improbables avec désinvolture, la star réunit 50,2 millions de followers sur Instagram. Difficile de faire plus idéal comme "influenceuse".* »

Naturellement, la seule interview que Rihanna accorde au *Monde*, en octobre 2019, est consacrée au lancement de Fenty, sa marque de prêt-à-porter, créée en partenariat avec le groupe de luxe LVMH. À la question pourquoi l'avoir baptisée de son nom de famille, elle répond : « *C'est une décision consciente de séparer d'un côté Rihanna l'artiste, de l'autre le business et les collaborations. Je voulais que Fenty devienne une marque en soi, distincte de ma célébrité. Fenty, c'est moi, ce sont les pièces que je veux dans mon armoire, que j'ai envie de porter.* » Mais en février 2021, l'annonce de l'arrêt définitif de cette diversification par le groupe de Bernard Arnault n'est que brièvement évoquée. Est-ce parce que Rihanna a pris depuis longtemps déjà une autre dimension ? Deux ans plus tôt, *Le Monde* avait signalé sa rencontre à l'Élysée, fin juillet 2017, avec le président Emmanuel Macron, avant la conférence du Partenariat mondial pour l'éducation, signe que cette artiste à part ne tient plus seulement son rôle sur scène mais aussi sur l'échiquier géopolitique. En décembre 2021, *M Le magazine du Monde* signale sa présence auprès des dirigeants de la Barbade, le jour où l'ancienne monarchie devient une République. (M)

Texte Samuel BLUMENFELD

LE 1^{er} JANVIER 2008, LA PREMIÈRE FOIS QUE "LE MONDE" A ÉCRIT

RIHANNA

Loin des urnes, près de l'action.

ILS SONT TRÈS ENGAGÉS DANS LA DÉFENSE D'UNE CAUSE OU AU SEIN D'UNE ASSOCIATION. POURTANT, EN AVRIL, JESSIM, MARINE, ARTHUR, SELJA OU MAËLYS N'IRONT PROBABLEMENT PAS VOTER À LA PRÉSIDENTIELLE. CE DRÔLE DE PARADOXE CONCERNE DE PLUS EN PLUS DE JEUNES. TRÈS CRITIQUES ENVERS DES ÉLUS QUI LES ONT DÉÇUS ET DONT ILS SE SENTENT IGNORÉS, DE NOMBREUX MEMBRES DE LA NOUVELLE GÉNÉRATION PRÉFÈRENT AGIR SUR LE TERRAIN OU PARTICIPER À DES MANIFESTATIONS. CERTAINS FONT MÊME DE L'ABSTENTION UNE SOLUTION POUR EXPRIMER LEUR MÉCONTENTEMENT. QUITTE À ÊTRE MIS DANS LE MÊME BAIN QUE TOUS CEUX QUI SE DÉSINTÉRESSENT VRAIMENT DE LA POLITIQUE.

Texte Robin RICHARDOT - Photos Emma BURLET

De gauche à droite, Jessim Hamza, 22 ans, Islem Testouri, 18 ans, Adem Chaïeb, 22 ans, Issam Kebir, 21 ans, et Maroua Absati, 19 ans. Tous œuvrent au sein de l'association Vaulx Académia, qui vient en aide aux jeunes en difficulté de la ville de Vaulx-en-Velin, en banlieue lyonnaise.





LES

Selja Lamouri (en haut à g.), 18 ans, qui a participé à la convention citoyenne pour le climat, n'est pas sûre de voter en avril, « *ce truc de parents* » ; Jessim Hamza (en haut, à dr.), 22 ans, a monté l'association Vaulx Académia mais n'a jamais voté de sa vie ; Maroua Absati (en bas à g.), 19 ans, est étudiante en droit à Lyon et bénévole à Vaulx Académia ; Arthur Hamant (en bas, à dr.), 22 ans, étudiant, hésite à s'abstenir.

Emma Burllet pour M le magazine du Monde

LOCAUX DE L'ASSOCIATION VAULX ACADEMIA SONT ENCORE VIDES à l'heure du rendez-vous. Pas de panique, ce n'est que « *le quart d'heure vaudais* », paraît-il. Quinze minutes plus tard débarque Jessim Hamza, cheveux bien rasés sur le côté, jogging gris et sweat noir à capuche. Le jeune homme de 22 ans, habitant de Vaulx-en-Velin, en périphérie de Lyon, a lancé l'association Vaulx Académia en mars 2021. La structure, qui compte une quinzaine de bénévoles, se veut « *une école de la deuxième chance* » pour accompagner des mineurs en difficulté. L'idée est de les aider à trouver un stage en entreprise, à s'inscrire à Pôle emploi, à ne pas sombrer... Ce matin de janvier, le fondateur est vite rejoint par quelques volontaires. Maroua Absati, 19 ans, étudie en deuxième année de droit à Lyon, Adem Chaïeb, 22 ans, apprend la finance à l'école de commerce EMLyon, et Amine Boughanmi, 23 ans, est un professionnel d'e-sport qui représente cette saison l'AS Monaco Esports en Ligue 1. « *À Vaulx-en-Velin, les jeunes sont trop souvent mis à l'écart, explique le joueur. J'ai été dans ce cas de figure aussi : délaissé, nul à l'école, que j'ai quittée à 16 ans, pour faire des bêtises. Je ne veux pas que d'autres jeunes répètent ces erreurs.* »

Après avoir été animateur périscolaire pendant trois ans, Jessim Hamza, aujourd'hui au chômage, consacre tout son temps à l'association. Il tient à « *aider les jeunes à se revaloriser* ». Dans la salle, le groupe se met à parler politique, et soudain le volume sonore grimpe. Philippe Poutou, Éric Zemmour, Emmanuel Macron, le système électoral, le temps de travail... Sur nombre de sujets, les quatre membres de Vaulx Académia ont des avis très tranchés. Mais pas question pour autant de les exprimer dans les urnes. À l'image de Vaulx-en-Velin, ville qui bat les records d'abstention en France (88,3 % aux régionales de 2021 contre 65,7 % sur le plan national), trois d'entre eux ont déjà décidé de ne pas voter à la présidentielle en avril. Jessim Hamza avoue n'avoir jamais mis un bulletin dans l'urne de sa vie. Dans sa famille, « *les adultes votent, on parle politique de temps en temps, mais ce n'est pas un sujet de tous les jours* ». Est-il inscrit sur les listes électorales ? « *Tiens, bonne question* », réagit-il. Il ne s'en est jamais soucié. « *S'il y avait un classement des actes citoyens les plus importants dans l'existence, lance-t-il, je mettrais le vote en dernière position.* »

Engagés pour une cause ou dans une association, mais abstentionnistes... Un drôle de paradoxe, qui concerne de plus en plus de jeunes. Lors des élections départementales et régionales de juin 2021, 87 % des Français de 18 à 24 ans ne sont ○○○

○○ pas allés voter au premier tour. Au second tour de la présidentielle de 2017, ils étaient 31 % à s'abstenir (contre 25 % tous âges confondus). Un chiffre record qui, dans cette campagne pour l'instant peu mobilisatrice, pourrait de nouveau être battu les 10 et 24 avril prochain. Une étude de l'Institut Montaigne (« Une jeunesse plurielle, enquête auprès des 18-24 ans », Olivier Galland et Marc Lazar), publiée le 3 février, a eu un fort retentissement médiatique : réalisée auprès de 8 000 jeunes, elle pointe une « *impressionnante désaffiliation politique* », illustrée, entre autres phénomènes, par le fait que 43 % des 18-24 ans ne se positionnent pas sur l'échelle gauche-droite. Une désaffiliation bien plus marquée que dans les générations de leurs parents et des baby-boomers au sein desquelles, respectivement, 25 % et 20 % des personnes ne se positionnent pas. Pourtant, de nombreux jeunes, comme Jessim Hamza et ses amis, se passionnent pour la politique au sens premier du terme, la vie de la cité. Une étude de la Fondation Jean-Jaurès (« Les Français et l'engagement », publiée en juillet 2021 et réalisée par Internet sur un échantillon de 3 000 Français) contredit ainsi le cliché souvent brandi d'une jeunesse dépolitisée. Parmi la population, ce sont les 18-24 ans qui se considèrent comme les plus fortement engagés (selon une définition large, qui va de la pétition au don à une association), à 72 %, contre 55 % chez les 65 ans et plus.

La nouvelle génération est de toutes les mobilisations collectives : urgence climatique, racisme, migrants, LGBTQ+, féminisme, violences sexuelles, cause animale... Plus diplômés que leurs parents et grands-parents, ces jeunes se disent exigeants sur les programmes proposés et intransigeants sur les causes qu'ils défendent. Mais, surtout, ils ne croient plus que l'acte de voter puisse être utile. Après tout, pourquoi se déplacer un dimanche pour mettre une enveloppe dans une boîte quand une pétition, une manifestation, une maraude ou même un post sur les réseaux sociaux sont jugés plus efficaces ?

« *Malhonnêteté* », « *magouilles* », « *manque de transparence* »... Voilà les termes que les bénévoles de l'association Vaulx Académia emploient pour parler du monde politique. Jessim Hamza garde un souvenir amer de la visite du premier ministre, Jean Castex, à Vaulx-en-Velin, le 12 novembre. Non informés de sa venue, lui et quelques bénévoles de l'association ont tourné en voiture dans la ville pour tenter de le rencontrer. « *On ne pouvait pas l'approcher, regrette le jeune homme. Apparemment, il était venu pour parler aux Vaudais. Je ne sais pas à qui il a parlé, pas à nous en tout cas. Si on nous prend pour des cons, on coupe le contact, c'est normal.* » Sa fréquentation des élus locaux ne l'a pas davantage incité à voter. Le jeune Vaudais assure être ressorti plusieurs fois déçu de discussions avec eux. « *On essaye de faire bouger les choses, mais on ne nous calcule pas plus*, se plaint-il. *Je peux citer plein de jeunes qui ont fait des demandes de subventions pour des projets, on ne leur a même pas répondu. Ou alors on leur a dit "oui", mais ils n'ont jamais vu l'argent.* » Une défiance sans limites. « *Tous les élus, ici, n'en ont rien à faire de cette ville. Ils sont là pour se faire bien voir et gratter une place dans un ministère, là-haut, à Paris, dès qu'ils le peuvent.* » À ses yeux, le simple terme « politique » a perdu toute valeur : « *C'est devenu un gros mot.* » Et pourtant, Jessim Hamza le reconnaît, « *beaucoup de jeunes engagés vont se dire apolitiques, alors que ce qu'ils font est évidemment politique.* »

CETTE déconnexion entre engagement et politisation n'étonne pas Marc Lazar, professeur d'histoire et de sociologie politique à Sciences Po, elle est même un syndrome de l'époque. « *Des jeunes peuvent être mobilisés pour une cause, sans pour autant se tourner vers un parti qui l'incarne ou voter pour lui* », explique le coauteur de l'étude de l'Institut Montaigne. Le cas d'Europe Écologie-Les Verts (EELV) est, selon lui, symptomatique de cette situation : alors que les jeunes sont 62 % à dire que l'écologie est un sujet très important, ils ne sont que 11 % à se sentir proche d'EELV (parti qui arrive toutefois en tête de leurs réponses). « *Aujourd'hui, l'association n'est plus la salle d'attente pour entrer en politique, remarque le chercheur. Les jeunes qui sont impliqués dans une cause ne se reconnaissent pas dans les politiques, qu'ils jugent, à 69 %, corrompus. Ils ne peuvent donc pas franchir le pas de se dire qu'ils font de la politique ni se positionner face aux partis.* » Ces jeunes à la fois investis dans une cause et éloignés du vote, « *sans être majoritaires, représentent une part notable de leur génération* », observe-t-il.

Sirotant sa limonade dans un café parisien au pied du Grand Rex, Selja Lamouri a beau avoir participé à la convention citoyenne pour le climat, elle s'avoue, elle aussi, peu à l'aise pour parler de politique. « *Je me dois d'être honnête et de vous dire que je n'ai que très peu de connaissances sur le sujet et donc très peu de choses à dire* », nous a prévenu par SMS la jeune femme de 18 ans à l'allure un peu rebelle, mèches blondes sur cheveux bruns, veste et mitaines en cuir noir,

multiples boucles d'oreilles et piercing au nez. Pourtant, l'étudiante en première année de licence de langue et culture anglaise s'implique fortement dans la lutte contre le changement climatique. Son combat est né en Islande, pays dont sa mère, directrice d'une école d'hôtellerie, est originaire et où elle se rend souvent. Selja Lamouri a pu y constater le dérèglement climatique et les conséquences du tourisme de masse, qui a transformé « *des paysages sauvages en terrains de construction* ». En passant son année de 3^e à La Réunion, où elle a vécu chez son oncle et sa tante, elle s'est aussi intéressée à la cause animale. Le déclin s'est produit quand on lui a proposé du kangourou à la cantine. De retour dans sa ville natale de Champigny-sur-Marne, dans le Val-de-Marne, la jeune femme s'est peu à peu renseignée sur les questions climatiques et a décidé de devenir végétarienne. Le 15 mars 2019, elle a participé à sa première manifestation des jeunes pour le climat à Paris, fière de brandir sa pancarte « *Arrête de niquer ta mer* ».

Selja Lamouri a ensuite fait partie des 150 personnes tirées au sort pour définir des mesures visant à réduire drastiquement les gaz à effet de serre. À l'époque, elle se réunissait avec les autres membres trois jours par mois à Paris. « *On avait un groupe WhatsApp et les messages s'enchaînaient. C'était une implication de tous les jours* », se souvient-elle. À la convention, elle croise des scientifiques, des patrons, l'ex-ministre de la transition écologique Nicolas Hulot, l'actrice Marion Cotillard et, bien sûr, le président Emmanuel Macron. Mais Selja Lamouri confie que le résultat l'a déçue et n'a fait qu'augmenter sa méfiance vis-à-vis du corps politique. « *Le gouvernement a fait des grands discours autour de cette convention, on a beaucoup travaillé et la réponse apportée n'a pas été à la hauteur. Ça va avec la politique d'aujourd'hui : on nous promet des choses, mais, à la fin, il n'y a même pas la moitié de ces promesses qui sont tenues.* » Elle se dit sceptique face aux propositions écologiques des candidats à la présidentielle : « *J'ai vu que Marine Le Pen s'intéressait à la protection animale. Même Éric Zemmour veut privilégier les circuits courts. Forcément, ça touche les gens sensibles à ces thèmes, mais est-ce que, derrière, ce n'est pas que de la manipulation ?* » L'étudiante n'est pas sûre de voter en avril, elle ne sait pas si elle est prête pour « *ce truc de parents* ». « *Je n'ai jamais vraiment parlé de politique au collège ou au lycée par exemple, remarque-t-elle. Je me dis que c'est compliqué et que j'ai besoin de connaître tous les programmes et le passé des candidats pour pouvoir voter. Je préfère m'abstenir plutôt que de glisser le nom de quelqu'un, juste parce que je l'ai trouvé drôle sur les plateaux de télé.* » Elle ne garde pas un grand souvenir de ses cours d'éducation civique, souvent bâclés, quand ils n'étaient pas tout simplement zappés pour que le professeur ait le temps de finir le programme d'histoire-géographie.

« *Notre système éducatif n'apprend pas aux jeunes à être des citoyens, regrette Vincent Tiberj, professeur des universités à Sciences Po Bordeaux et coauteur du livre Extinction de vote ? (PUF). L'éducation morale et civique reste l'éducation de l'obéissance. On dit aux élèves : "Voilà les institutions, voilà la devise de la République et il faut y adhérer."* » De même, la vie démocratique au lycée pourrait être améliorée, selon le sociologue. « *Les lycéens ont le droit d'élire des représentants, qui sont peut-être écoutés, mais cela ne va jamais beaucoup plus loin. À la limite, on leur laisse choisir s'ils veulent un baby-foot ou une table de ping-pong dans leur foyer. En revanche, les vrais sujets comme les inégalités, le harcèlement scolaire, les relations filles-garçons sont rarement discutés.* »

Marine Vengeon, étudiante à l'université Côte-d'Azur, raconte pourtant s'être engagée dès le lycée, grâce à un projet humanitaire au Sénégal. Depuis, cette Niçoise de 23 ans, militante féministe et antiraciste, organise des manifestations au sein de son collectif, Uni.e.s Nice, monté avec une amie après la marche Black Lives Matter à Nice, en juin 2020. Ses combats vont des mobilisations contre la proposition de loi de sécurité globale

(promulguée en mai 2021) – des mesures sécuritaires jugées liberticides par ses opposants – à des marches de soutien aux soignants, en passant par des défilés à la mémoire de Maïcol Goncalves-Furtado, tué, à 20 ans, lors d'une course-poursuite avec la police à Nice, le 10 janvier 2021. Quand la militante ne manifeste pas, elle tracte, discute, débat dans les médias locaux, rédige des communiqués de presse. Elle participe aussi à des collages féministes. Sur ses réseaux sociaux, elle partage certaines informations, fait le point sur les mobilisations à venir et joue les vulgarisatrices. « *J'ai la chance d'être en master 2 de sciences politiques et de maîtriser un certain vocabulaire technique, explique-t-elle. Rendre accessible à toutes et tous certains points d'un projet de loi contesté fait aussi partie de mon militantisme.* » Mais Marine Vengeon ne vote pas à chaque élection, lassée par les éternels duels avec le RN : « *À chaque fois, on fait comme nos parents, on vote pour faire barrage aux idées d'extrême droite. Et ça sert à quoi? À se retrouver avec Le Pen et Zemmour en 2022?* » Elle dit préférer s'investir dans les actions militantes. « *J'ai une marge de manœuvre plus grande, l'impression de changer les choses à mon échelle. Et même au-delà, parfois, on l'a vu avec les mobilisations transnationales autour du climat ou de Black Lives Matter. Autour de moi, le vote n'est plus érigé comme participation politique par excellence. Comme s'il avait fait son temps.* » Selon l'étude de l'Institut Montaigne, seulement 51 % des jeunes ont un attachement très important à la démocratie, contre 59 % des parents et 71 % des baby-boomers.

Jugé peu utile, le vote en devient presque ringard. Ami de Marine Vengeon, Arthur Hamant, étudiant, 22 ans, ne jurait que par la présidentielle il y a cinq ans. Cet habitant de Périgny-sur-Yerres, dans le Val-de-Marne, vient d'une famille dont les parents – un père professeur de sport et une mère professeure d'histoire – ont célébré en 2012 le retour des socialistes au pouvoir, avec l'élection de François Hollande. Mais, politiquement, « *ils ont eu l'habitude d'être déçus tout au long de leur vie* », assure-t-il. Son livre de chevet en 2017 : *L'Avenir en commun* (Seuil), le programme de Jean-Luc Mélenchon. Mais Arthur Hamant n'a pas pu voter, ○○○



Arthur Hamant, dans les locaux de Nightline, un service d'écoute dédié aux étudiants, en février.

“Je peux faire les deux, voter ou m’abstenir. Je suis rarement 100 % d’accord avec un candidat. Il y a toujours un point qui me fait tiquer et sur lequel je ne suis pas prêt à faire des concessions. Je suis plus souvent en accord total avec les mouvements militants. Je vais à beaucoup de manifs et j’ai alors l’impression de faire partie de quelque chose.”

Arthur Hamant, 22 ans, étudiant



« Les jeunes refusent la participation politique par le biais du vote, car les institutions ne leur plaisent pas », analyse Marine Vengeon, 23 ans, militante féministe et antiraciste. Maëlys Cossart (en haut, à gauche), 25 ans, aide les réfugiés de Grande-Synthe. Issam Kebir (ci-dessus), 21 ans, et Adem Chaïeb (ci-contre), 22 ans, sont tous deux bénévoles à l'association Vaulx Académia.

“Je ne veux pas me sentir responsable de ce qui va arriver, tout simplement parce que je ne sens rien de bon, quel que soit le résultat de cette présidentielle. Je préfère m’abstenir pour montrer mon mécontentement. C’est le seul moyen de me faire entendre.”

Maëlys Cossart, 25 ans, diplômée d’une école de commerce

○○○ il a eu 18 ans juste après la présidentielle. « C’était une grosse frustration, se remémore-t-il. J’ai voté aux législatives. Ma circonscription était clairement à droite, mon bulletin ne servait pas à grand-chose, mais j’avais envie de m’exprimer. » Cinq ans plus tard, attablé à un café du 12^e arrondissement parisien où il a l’habitude de refaire le monde avec ses amis autour d’une pinte de bière, le jeune homme tient un discours bien différent. Cheveux mi-longs, enchaînant les cigarettes roulées, l’étudiant en communication politique et publique à l’université Paris-Est Créteil a perdu sa motivation : « Je peux faire les deux, voter ou m’abstenir. » Son envie de se déplacer les dimanches électoraux a diminué au fil du temps. « Déjà parce que celui que je choisisais n’était jamais élu, plaisante le jeune homme, déçu par la gauche. Et puis, je suis rarement 100 % d’accord avec un candidat. Il y a toujours un point qui me fait tiquer et sur lequel je ne suis pas prêt à faire des concessions. Je suis plus souvent en accord total avec les mouvements militants. Je vais à beaucoup de manif et j’ai alors l’impression de faire partie de quelque chose. » Engagé à l’Association de la fondation étudiante pour la ville (AFEV), puis aux Restos du cœur, Arthur Hamant est en stage à Nightline, un service d’écoute dédié aux étudiants et géré par des étudiants. « Cela peut aller du jeune qui vient de se faire larguer par sa copine à un autre qui a des pensées suicidaires », détaille-t-il, critiquant au passage un quinquennat « dont les jeunes sont les grands oubliés », depuis le début de la pandémie. Le militant a voulu un stage « qui ait un minimum de sens », cohérent avec la « société à laquelle [il] aspire ». Un besoin de concret, qu’il ne retrouve plus dans le vote.

Arthur Hamant rejette le cliché des jeunes dépolitisés, désintéressés, désenchantés. L’affaire est plus compliquée. Pour preuve, malgré son abstention régulière, son amie Marine s’est présentée sur une liste citoyenne aux dernières élections départementales, en juin 2021. « On entend souvent que le premier parti chez les jeunes est l’abstention, je ne suis pas d’accord, assène celle-ci.

Les jeunes refusent la participation politique par le biais du vote, car les institutions ne leur plaisent pas ». Pour autant, l’étudiante n’a pas de solution miracle. Mais tous les deux, Marine Vingeon et son ami Arthur Hamant, défendent une « abstention militante ».

L’ABSTENTION serait-elle pour cette jeunesse engagée la seule façon d’exprimer son ras-le-bol ? À Dunkerque, Maëlys Cossart, diplômée d’une école de commerce en recherche d’emploi, 25 ans, se pose beaucoup la question ces derniers temps. Il y a trois ans, elle a décidé de s’engager pour venir en aide aux réfugiés de Grande-Synthe. « Je passe devant les camps depuis que je suis toute petite, alors forcément cette cause me touche particulièrement », souligne-t-elle. Au sein de son association Solidarity Border, elle organise des maraudes chaque soir de la semaine et une permanence de douches le dimanche. Ces derniers jours, la campagne présidentielle est venue à elle. Le 19 janvier, Éric Zemmour était en déplacement à quelques kilomètres de là, sur le site de l’ancienne « jungle » de Calais, où il a parlé d’« une immigration folle ». La jeune militante préfère ne pas commenter cette actualité et prévoit déjà de bouder l’isoloir. « Je ne veux pas me sentir responsable de ce qui va arriver, tout simplement parce que je ne sens rien de bon, quel que soit le résultat de cette présidentielle, indique-t-elle. Je préfère m’abstenir pour montrer mon mécontentement. C’est le seul moyen de me faire entendre. » Plutôt que le vote blanc, qui en France n’est pas pris en compte – ce que tous les jeunes rencontrés regrettent –, la Dunkerquoise espère que l’abstention fera, au moins quelques jours, la « une » des médias. « En lisant qu’il risque d’y avoir un record d’abstention à cette présidentielle, cela m’encourage encore plus sur cette voie », explique-t-elle. Pour autant, la jeune femme n’est pas convaincue qu’il s’agisse de la solution parfaite. Une forte abstention invalidera-t-elle les résultats de la prochaine élection ? Elle sait que non. « Le problème est que nous, abstentionnistes réfléchis, sommes confondus avec les abstentionnistes qui ne s’intéressent pas du tout à la politique », déplore Arthur Hamant. Marine Vengeon sourit : « Si je m’abstiens, j’intéresserai au moins les chercheurs ! » (M)

UN ANCIEN D'ALGÉRIE FACE À SOIXANTE ANS DE NON-DITS.

Texte Benoît HOPQUIN
Photos Baptiste DE VILLE D'AVRAY

Il fut l'un des 1,7 million de soldats envoyés en Algérie entre 1954 et 1962. Jacques Inrep en est revenu brisé, rongé par la culpabilité, hanté par les horreurs d'une guerre qui ne disait pas son nom, seul avec ses démons face à une société indifférente. Ouvrier devenu psychanalyste, l'ancien combattant de 82 ans a su trouver les mots pour panser ses blessures. Mais contrairement à lui, la plupart des vétérans sont restés prisonniers d'un silence mortifère.

APRÈS AVOIR PASSÉ QUINZE MOIS EN ALGÉRIE, plongé au cœur de cette guerre que les discours officiels édulcoraient encore en « opérations de maintien de l'ordre », au mieux en « événements », Jacques Inrep est rentré le 17 août 1961 chez lui, à Mieuxcé, près d'Alençon, dans l'Orne. Il a 22 ans. Michel, son frère cadet, venu le chercher à la gare du Mans en Traction Avant, l'a conduit à l'hôtel-restaurant que tenaient ses parents. Les vacanciers emplissaient l'établissement. Au cœur de l'été, il flottait un air de villégiature. Jacques

s'est mis au lit en arrivant et a dormi vingt-six heures d'affilée. À son réveil, la famille a organisé une petite fête. Le champagne a été débouché. Une cantatrice a poussé un air d'opéra. Marie, la mère, s'est réjouie de revoir son fils en forme, amaigri mais bronzé.

Les questions des amis ont commencé à fuser. « *Est-ce vrai qu'ils ne mangent pas de boudin là-bas ?* » « *Et que les femmes n'ont pas de poil à la zigounette ?* » Que répondre à ça ? C'était aussi de sa faute, cette totale incompréhension : il avait tartiné

des lettres lénifiantes aux siens, soucieux de les rassurer sur son sort. Il n'est qu'à son frère Michel que Jacques décrivait crûment la guerre du soldat Inrep.

Pour lui, elle a débuté en mai 1960 à Batna, au cœur des Aurès. Incorporé notamment dans un commando de reconnaissance avancée, l'appelé à subi plusieurs embuscades et vécu cinq attentats – quatre commis par des indépendantistes du Front de libération nationale (FLN) et par le Front Algérie française, prémices de l'Organisation de l'armée secrète

(OAS). Il a découvert un garde champêtre berbère égorgé – le « *sourire kabyle* », disait-on alors – car soupçonné d'être un indicateur de l'armée française. Surtout, surtout, il a entendu hurler, la nuit, quand se taisait le bruit de la rue, que cessait le vacarme des camions, les prisonniers qu'on torturait à la gégène. Et voilà qu'à son retour on lui parlait de cochonnailles et de poils pubiens... « *Toutes ces questions tellement connes, ça m'a écœuré, se souvient Jacques Inrep. J'ai cassé une chaise et je suis sorti de la salle*





du restaurant. » René, son père, l'a rejoint dehors. « *Il ne faut pas leur en vouloir, a-t-il tenté de le consoler. Ils ne peuvent pas comprendre.* » René avait connu le même désarroi face à ceux de l'arrière, quarante-cinq ans plus tôt. Pendant la guerre de 14-18, il avait été blessé lors de la bataille de la Somme en 1916 et gardait des séquelles des gaz. Yves, le grand-père, un ancien poilu lui aussi, avait laissé une jambe quelque part sur le front. « *Maintenant, tu fais partie de la tribu* », a résumé le patriarche. La tribu de ceux qui ont

fait la guerre. Eux comprenaient, mais les autres...

Les retrouvailles avec ce pays insouciant, qui n'avait que faire de ce qui se passait sur l'autre rive de la Méditerranée et avait déjà passé par pertes et profits cette sale guerre, ont donc été pénibles. Pour lui comme pour tant d'autres appelés d'Algérie. L'incompréhension, l'ignorance, l'indifférence les ont condamnés au mutisme. Soixante ans après les accords d'Évian, scellant la fin des hostilités le 18 mars 1962, c'est à une génération du silence qu'émerge

Jacques Inrep. Il dit pourtant les reconnaître, les flairer dans la rue, ses pairs. À leur âge, bien sûr. Mais aussi à un regard, une attitude. « *Je me dis : "Toi, t'étais là-bas."* »

« *Je suis revenu bien broyé.* » Dans sa maison de Bouillargues, près de Nîmes, où il a posé ses valises après d'incessants déménagements, Jacques Inrep, 82 ans, raconte son histoire d'une voix lente, dépourvue d'émotion. Ils ont maintenant soixante ans, ces souvenirs. Le temps cautérise. Son métier aussi. Jacques Inrep a été infirmier psychiatrique

puis psychanalyste. De quoi aider à comprendre, si ce n'est à expliquer. Contrairement à tant d'autres, parmi le 1,7 million de soldats envoyés en Algérie cadennassés à jamais dans leur détresse et une mémoire qui les ronge, il a pu identifier ce qui lui arrivait. Il a posé un diagnostic, mis un nom scientifique sur son état : stress post-traumatique.

Bien connu aujourd'hui, le trouble était, dans les années 1960, ignoré de lui comme de ses camarades et, plus grave, négligé par l'armée française, qui avait relâché les 000

○○○ vétérans dans la nature sans aucun suivi. Des estimations, établies en 2000, quarante ans après les faits, concluaient que 350 000 anciens appelés souffraient toujours de troubles psychiques, notamment d'insomnies et de cauchemars. Longtemps, l'ex-soldat s'est réveillé la nuit, en sursaut et en sueur, cherchant frénétiquement sa mitrailleuse sous l'oreiller. Un jour, alors qu'il se promenait avec Michel rue aux Sieurs, l'artère commerçante d'Alençon, un pot d'échappement a claqué. « *J'ai tenté de jeter mon frère au sol pour le protéger.* » « *L'Algérie, c'est fini* », l'a engueulé Michel. Si seulement...

À son retour, Jacques Inrep a tenté de se dépatouiller comme il a pu avec ce fardeau. Il a commencé à mener une vie de patachon en Normandie. Il avait rompu avec sa fiancée avant de partir. Plutôt beau gosse, cheveu dru et brun, fine moustache, tel qu'il apparaît sur les photos d'époque, il s'est mis à collectionner les conquêtes féminines. « *Je recherchais quelque chose de l'ordre de la vie* », résume-t-il. Mais celui qui, avant sa mobilisation, passait pour timide et évitait les bagarres au bal de La Ferrière-Bochard avait désormais pris goût à l'affrontement et même à la castagne. « *J'étais devenu beaucoup plus agressif*, se souvient-il. *Ma famille, mes amis m'ont trouvé changé.* »

Avant de partir en Algérie, Jacques Inrep n'était guère engagé politiquement. « *Vaguement de gauche* », résume-t-il, suivant en cela une longue tradition familiale. Cette guerre qu'on veut lui infliger, il y est opposé par principe mais pas jusqu'à risquer la prison en tant qu'insoumis. Il se promet juste de ne jamais tirer sur un maquisard. Au fond, cette vie de soldat, ce parfum de plein air et d'aventure ne lui répugnent pas entièrement. Ces illusions ne résistent guère. Il est envoyé au pays des Chaouis, un des principaux foyers indépendantistes à l'est du pays, précédé d'une réputation de forte tête acquise dès ses classes à Toul, en Meurthe-et-Moselle. Ce pedigree de réfractaire ne sera jamais démenti par la suite et le suivra dans son dossier, d'affectation en affectation. « *J'étais la patate chaude qu'on se refilait* », dit-il. À Batna, son expérience algérienne commence par l'accompagnement des cercueils plombés des soldats morts au combat et renvoyés en métropole.

Un jour, il a ainsi rendu les honneurs à neuf « *gus* », comme s'appelaient eux-mêmes les soldats.

La réalité du colonialisme, la misère des populations algériennes lui sautent au visage, le minent à chaque fois qu'il pénètre dans un village. Il constate le racisme de nombre de pieds-noirs, doit menacer avec son arme un fermier : l'homme refuse l'eau de son puits aux conscrits qui protègent pourtant ses récoltes. L'alcoolisme des chambrées, l'angoisse et l'ennui qu'on noie dans la bière le désespèrent. Il est sans cesse en révolte contre l'autorité. Les punitions pleuvent. Il se retrouve ainsi à casser des cailloux sur une route en plein mois de juin, la boule à zéro.

Le putsch des généraux, en 1961, le fait carrément basculer. Dans la nuit du 21 au 22 avril 1961, des généraux français opposés à l'indépendance de l'Algérie s'emparent du pouvoir à Alger. Avec d'autres soldats de la zone du Sud constantinois, Jacques Inrep s'oppose aux séditions et remet dans l'avion l'officier putschiste qui venait les convertir. Ce qui lui vaut de posséder dans ses archives un mot de remerciement du général de Gaulle. L'autodidacte formé par la lecture de la revue *Les Temps modernes* de Sartre, le soldat qui emportait toujours un roman d'Ernest Hemingway ou de Graham Greene dans son treillis est définitivement convaincu de l'inanité de cette guerre.

L'usage de la torture le révolte. « *J'ai découvert que ce que je pensais être les errements de quelques-uns étaient en fait un système organisé.* » À Batna, il a vu la cave où se pratiquaient les interrogatoires. Il refuse d'y participer. Son copain Jeannot aussi : après avoir assisté à une séance comme secrétaire, cet ancien boxeur, un dur à cuire qui avait cogné un supérieur, a dit à son chef que ce n'était pas pour lui. Ils n'étaient pas les seuls à s'être révoltés, insiste Jacques Inrep. « *Si les gens ne parviennent pas à parler de ce qu'ils ont vécu, c'est qu'il y a en permanence ça qui traîne : l'armée française a torturé à tour de bras* », explique-t-il. En Algérie, Jacques Inrep pousse plus loin l'insurrection morale. Affecté dans un bureau, il photographie, avec son petit appareil de marque Foca, des documents prouvant l'utilisation de cette pratique à grande échelle et sur ordre de la haute hiérarchie. Il sait qu'il risque la cour militaire.



reviendra en France avec deux pellicules qui seront utilisées par l'historien Pierre Vidal-Naquet dans un livre paru en 1962 aux Éditions de Minuit, *La Raison d'État*. À peine rentré, Jacques Inrep s'engage au Parti socialiste unifié (PSU), une formation qui a toujours soutenu l'indépendance du peuple algérien. Ayant raté son brevet, n'ayant en poche que le certificat d'études, il cherche du travail. En ces temps de « trente glorieuses » et de plein-emploi, ce n'est pas le plus dur. On lui propose de reprendre son poste dans l'administration, au bureau des

permis et des cartes grises, dans le service où il était entré à la fin d'une scolarité bâclée. « *Je n'avais pas envie de finir ma vie dans un bureau. J'ai fait le choix de travailler en usine.* » Il entre chez Singer, à Alençon, comme ouvrier. Il est délégué CGT de la fabrique de machines à coudre qui compte 350 employés. Il y a là beaucoup d'anciens appelés. Une première fois, on lui signale que l'un d'eux déraile. À son poste de travail, dehors, l'ouvrier parle aux avions qui traversent le ciel. À la demande du chef du personnel, un ancien du contingent comme lui, le délégué syndical conduit son collègue dans un hôpital psychiatrique, où il est placé quinze jours sous neuroleptiques.

Jacques Inrep emmène deux autres copains dans ce même hôpital. Une femme médecin lui propose alors de travailler comme infirmier. Il accepte. Dans les années qui suivent, il croisera dans les couloirs nombre de patients alcooliques ou violents. Ils ont en commun d'avoir fait la guerre d'Algérie. Il se souvient particulièrement de l'un d'eux : « *On m'avait dit qu'il montrait des photos*



pornos aux infirmières. » Jacques Inrep demande au malade de les lui montrer. « *Il a sorti les photos et j'en ai pris plein la gueule. C'étaient des Algériennes nues qu'exhibaient deux ou trois soldats, des prisonnières qu'on torturait.* » L'infirmier se met en colère, exige que l'ancien appelé se débarrasse des clichés. Le coupable s'exécute. Les soignants, écœurés, le renvoient chez lui. Il revient spontanément le dimanche suivant. « *L'interne de garde l'a foutu à la porte. Le lundi, il s'est pendu.* » Pour la première fois, la voix de Jacques Inrep se fêle : « *Même encore maintenant, je me dis qu'on a fait une faute.* » Et puis une colère sourde éclate. « *Tout le monde a le cul merdeux, résume-t-il. C'est pour ça qu'on n'en parle pas, de cette guerre.* » Parallèlement à son travail d'infirmier, il entame des études de psychologie dans les années 1970. Il découvre l'expérience de Stanley Milgram, qui a théorisé l'obéissance aveugle, jusqu'au-boutiste, intolérable, que peut accepter un individu soumis à une autorité. Il a vu ce phénomène à l'œuvre à Batna. Parmi les plus assidus aux

interrogatoires figuraient deux paysans, un imprimeur de la CGT et un religieux. « *Ils n'étaient pourtant pas spécialement des pervers ou des sadiques.* » Ils acceptaient pourtant d'être des tortionnaires. Dans le cadre de son DESS, Jacques Inrep consacre son mémoire à la privation sensorielle comme technique de torture. Après dix années de psychanalyse, où le vécu algérien « *est revenu de manière très violente* », il devient à son tour psychanalyste, au début des années 1980. L'ancien soldat est retourné deux fois en Algérie, la première en 1973 avec des jeunes du PSU. Il a échangé avec des anciens maquisards du FLN et a été chaleureusement accueilli. Ce fut un réconfort. Comme l'ont été pour d'autres la Fédération nationale des anciens combattants en Algérie, Maroc et Tunisie (FNACA), une association d'entraide qui revendique encore 350 000 membres. Le vétéran n'y a adhéré que tardivement, au début des années 1980, et a participé à quelques-unes de leurs agapes. « *Cela rassemble des gens meurtris. Il y a là des garagistes, des avocats, des enseignants... Les gens se retrouvent*

dans une joyeuse ambiance. C'est un mélange de fraternité et de biture. » On y parle de tout sauf de la guerre. Lors d'une réunion, le témoin se souvient d'un participant qui s'était imprudemment lancé à raconter la sienne. Les autres, son épouse en tête, l'avaient rabroué. Ne pas réveiller les douleurs enfouies. Le silence toujours, comme une bulle protectrice. Au tournant des années 2000, un article de la journaliste Florence Beaugé sur la pratique de la torture en Algérie paru dans *Le Monde* agit comme électrochoc. Jacques Inrep se décide alors à parler. Il témoigne lors d'une émission de France Culture, ce qui lui vaut intimidations, coups de téléphone injurieux et lettres anonymes. Puis il publie un récit couché sur le papier dix ans plus tôt, comme une thérapie personnelle. Après bien des refus d'éditeur, signe que la société était encore réticente à entendre cette parole, le livre est publié confidentiellement sous le titre : *Soldat, peut-être... tortionnaire, jamais!* (Éditions Scripta, 2003). Plus récemment, il a retrouvé son copain Jeannot mais l'a à peine reconnu dans l'homme

fracassé qu'il avait en face de lui. Ils ne se sont plus revus. Le 26 août 1960, à Batna, un adolescent a lancé un engin explosif sur un marché, au passage d'une patrouille de soldats dont Jacques Inrep faisait partie. L'attentat a fait cinq morts et une trentaine de blessés, tous algériens. L'homme qui était devant lui l'a protégé. Et fut déchiqueté. « *Il y a un trou d'une demi-heure dans ma mémoire* », raconte le rescapé. Il se souvient comme dans un songe d'être en train de ramasser les blessés, d'évacuer un gamin en pleurs. Puis de son errance dans un hôpital, couvert du sang des autres. Il se rappelle avoir enterré dans une haie de laurier un doigt trouvé sur place. Cinquante-cinq ans plus tard, quand se sont produits les attentats de *Charlie Hebdo*, la prise d'otage de l'Hyper Casher, puis le massacre du Bataclan, tous ses souvenirs du 26 août 1960 sont brusquement remontés. « *Je me suis mis à chialer.* » Décidément, l'oubli reste interdit, la guérison impossible. Jacques Inrep touche de la France une pension d'ancien combattant : 600 euros par an. (M)

“SI LES GENS NE PARVIENNENT PAS À PARLER DE CE QU’ILS ONT VÉCU, C’EST QU’IL Y A EN PERMANENCE ÇA QUI TRAÎNE : L’ARMÉE FRANÇAISE A TORTURÉ À TOUR DE BRAS.”

JACQUES INREP



Des tracts de propagande de l'armée française et des photos, prises en secret par Jacques Inrep, de documents prouvant l'usage de la torture en Algérie.



Le club des auteurs disparus.

AUX ÉTATS-UNIS, LES PLUS GRANDS NOMS DE LA LITTÉRATURE SE PRESENTENT DANS SES GALAS QUI DRAINENT RAPPEURS ET ACTRICES EN VOGUE. EN FRANCE, LE PEN CLUB, CETTE ASSOCIATION INTERNATIONALE D'ÉCRIVAINS ENGAGÉS POUR LA DÉFENSE DE LA LIBERTÉ D'EXPRESSION, NE PARVIENT PAS À FAIRE ENTENDRE SA VOIX. MALGRÉ LA PASSION DES FRANÇAIS POUR LE LIVRE, LA RECETTE ANGLO-SAXONNE NE PREND PAS.

Texte Clémentine GOLDSZAL – Illustrations Simon LANDREIN

DEUX ÉVÉNEMENTS, DEUX AMBIANCES.

Le 5 octobre 2021, le New York littéraire s'est donné rendez-vous à l'American Museum of Natural History pour le gala annuel du PEN America. Sous la réplique grandeur nature d'une baleine bleue, après des mois de disette événementielle, les 500 invités se réjouissent de pouvoir trinquer face à un podium flanqué de deux écrans géants. Animée par la rappeuse et actrice Awkwafina, ponctuée d'interventions des acteurs et réalisateurs Jodie Foster et Lin-Manuel Miranda et du Prix Nobel de littérature nigérian Wole Soyinka, la cérémonie a pour but de rappeler aux riches donateurs l'importance de soutenir partout dans le monde la liberté d'expression (3 millions de dollars seront levés au cours de la soirée). Dans la salle se croisent l'écrivain Jay McInerney (*Trente ans et des poussières*), l'un des fondateurs du nouveau journalisme Gay Talese et son épouse, Nan, éditrice de Margaret Atwood (*La Servante écarlate*) et de Ian McEwan (*Expiation*), l'écrivaine

Candace Bushnell (*Sex and the City*), l'acteur qui tient le rôle-titre de la série *Dexter*, Michael C. Hall... Un peu plus d'un mois plus tard, le 15 novembre, de l'autre côté de l'Atlantique, au cœur du 9^e arrondissement de Paris, rue Ballu, le PEN Club français se réunit pour la Journée mondiale des écrivains en prison. Dans une pièce aux bibliothèques encore vides, accessible par le flanc du somptueux Hôtel Blémont, siège de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, vingt personnes prennent place sur des chaises pliantes. Un jeune homme aux cheveux longs et aux traits tirés demande dans un anglais hésitant s'il est bien au bon endroit : Merdan Eheteli, 30 ans, est un poète ouïgour réfugié depuis peu à Paris. Le président du PEN Club, Antoine Spire, 75 ans, l'a aidé à obtenir le droit d'asile. L'universitaire Dilnur Reyhan, fondatrice de l'Institut ouïgour d'Europe, est venue avec lui pour remercier l'association. « C'est de pire en pire », murmure cette femme de 38 ans en découvrant les nouveaux locaux à la

décoration spartiate. À eux deux, ils font baisser la moyenne d'âge de l'assemblée, qui dépasse à vue de nez les 70 printemps.

En France, pays où la sortie du dernier roman de Michel Houellebecq fait la « une » des journaux, où la course au prix Goncourt est suivie avec passion et où les écrivains sont consultés comme des pythies concernant l'état du monde, la version locale du PEN Club (PEN pour *Poets, Playwrights, Editors, Essayists, Novelists and Non-fiction authors*) peine paradoxalement à faire entendre sa voix. Même en cette année 2022 qui marque pourtant les cent ans d'existence de l'association en France, les écrivains la connaissent mal. Leïla Slimani, Prix Goncourt et représentante personnelle d'Emmanuel Macron pour la francophonie, se souvient vaguement avoir été contactée il y a quelques années pour en faire partie : « J'ai eu l'impression que l'association n'était pas très dynamique », glisse-t-elle. Elle est beaucoup plus familière du PEN America. En 2020, à l'occasion ○○○

oo de la parution en anglais de son roman *Chanson douce*, elle a été l'invitée du podcast « The PEN Pod », ainsi que du PEN World Voices, un festival autour de la liberté d'expression cofondé par Salman Rushdie en 2005. Mais, dans l'antenne en France, nul n'a fait appel à elle ces dernières années, que ce soit pour parler francophonie ou condition des femmes au Maroc, deux sujets qu'elle maîtrise pourtant bien. Le Prix Nobel Jean-Marie Gustave Le Clézio, lui, a bien participé au Congrès du PEN International en 2012, en Corée du Sud, mais n'est pas adhérent de l'association dans l'Hexagone. Aperçue à plusieurs événements du PEN version française, comme la Journée mondiale des écrivains en prison, l'essayiste et romancière Belinda Cannone (*Le Nouveau Nom de l'amour*, Stock, 2020) est, elle, plus réceptive. Antoine Spire confie rêver de la recruter au comité directeur. Mais elle se dit déjà « très engagée dans le combat pour les droits d'auteur aux côtés de la Société des gens de lettres ».

Si le PEN Français, fondé en 1922, est aujourd'hui confidentiel, son histoire ne l'est pas. Comme l'explique l'écrivain catalan Carles Torner, directeur exécutif du PEN Club International de 2014 à 2020 et qui a été chargé du centenaire du PEN dans le monde en 2021, « *Le PEN français n'a pas la dimension de ses équivalents britanniques ou américains, mais il a été très important par le passé* ». Anatole France a été à la tête du PEN Club français de 1921 à 1924, et Jules Romains, président du PEN Club International de 1936 à 1939, s'est battu en faveur d'un projet de résolution du PEN Club contre l'antisémitisme. Le PEN Club a aussi accueilli en France des auteurs catalans qui fuyaient la guerre civile espagnole et beaucoup soutenu les écrivains assiégés à Sarajevo pendant la guerre de Bosnie, dans les années 1990. « *Aujourd'hui, il n'a pas la dimension publique que*

l'on pourrait attendre, mais il est dans un processus de transformation, conclut Carles Torner. *Sa crise est une crise de croissance.* » Elle date de quelques décennies, au temps de la guerre froide, lorsque le PEN International, basé à Londres, s'est engagé pour la défense des écrivains persécutés derrière le rideau de fer avec l'appui des PEN américain et anglais, tenant d'une opposition stricte aux régimes totalitaires. Dans le même temps, en France, dans un pays plus réceptif à l'idéologie communiste, l'association française a pris le parti d'une voie moins alignée. Plus de trente ans après la chute du Mur, ce serait une des raisons pour lesquelles elle peine à rayonner à l'international. Le monde des lettres a manifestement du mal à s'accorder sur de grandes causes communes et, comme le souligne Emmanuel Pierrat, qui prit la tête de l'organisation en 2018, d'autres ONG, telles que Reporters sans frontières, ou d'autres collectifs, comme la Société des gens de lettres, concurrencent le PEN sur son terrain. Résultat, le PEN menacerait de devenir un obscur « *cercle de poètes disparaissant* », ironise l'avocat.

LE PEN Club version mondiale est né dans les décombres de la première guerre mondiale, avec l'idée d'établir une sorte de Société des Nations de la littérature, à travers une communauté internationale d'écrivains réunis en réseau. Il a été cofondé à Londres en 1921 par l'autrice anglaise Catherine Amy Dawson Scott. Basé en Angleterre, le PEN Club International chapote aujourd'hui 140 antennes à travers le monde. Organisés par langues plus que par nationalités, le PEN varie d'un pays à l'autre, dans leur importance, leur fonctionnement et leurs sujets de prédilection. Fleuron du réseau, le PEN America jouit

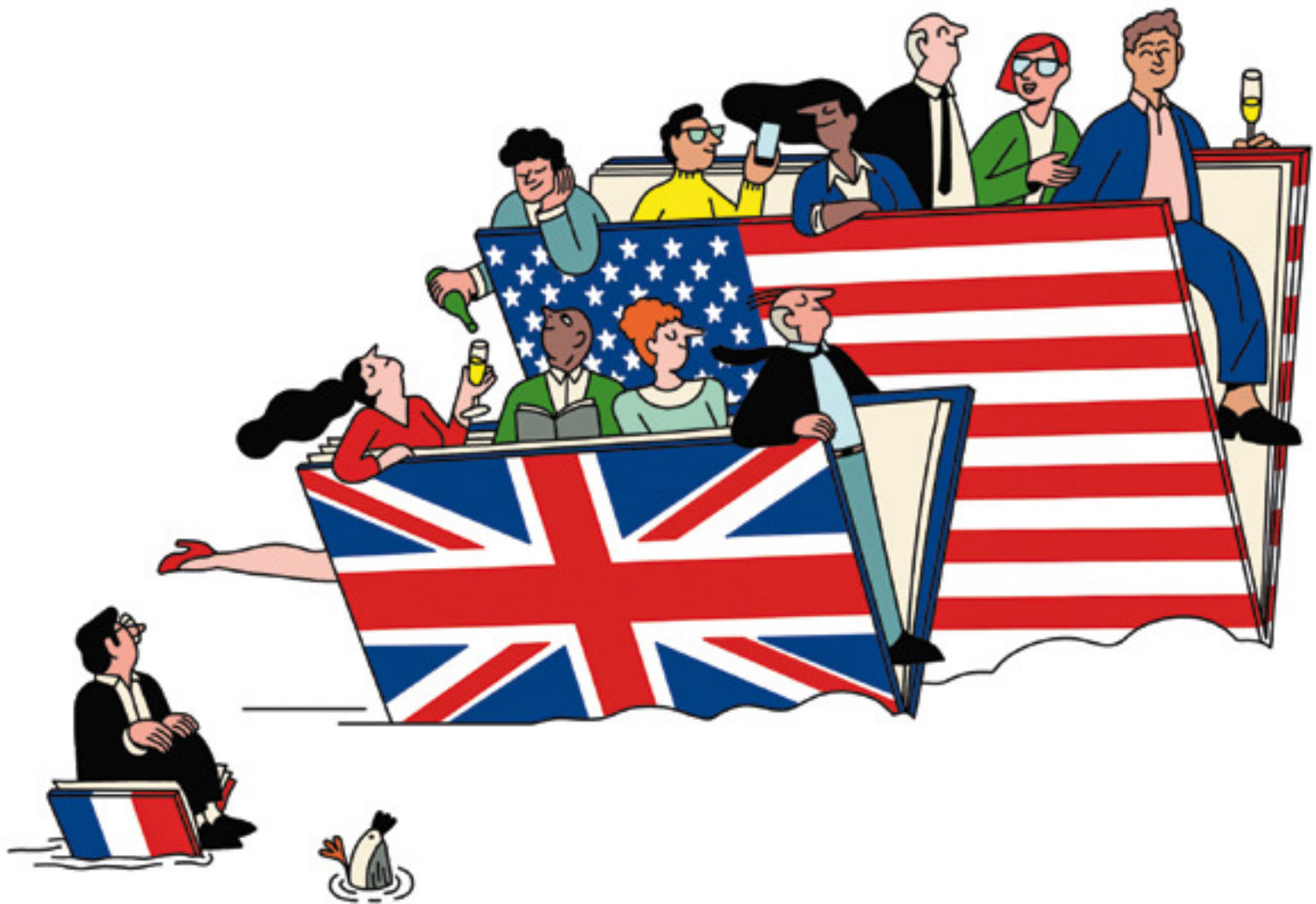
d'un budget de près de 7 millions de dollars, compte plus de 7 500 membres et rayonne dans les lettres anglo-saxonnes grâce à de nombreux événements prestigieux et à des prix littéraires. Au fil des ans, il a accueilli dans ses rangs James Baldwin, Philip Roth, Don DeLillo, Toni Morrison, Norman Mailer ou Susan Sontag.

Le PEN Club français (si beaucoup de pays ont supprimé de leur nom la mention, jugée trop élitiste, de « club », l'Hexagone y demeure attaché afin d'éviter d'être associé à la famille Le Pen), comptait, lui, environ 1 000 adhérents en 2021. Seuls 280 d'entre eux s'étaient cependant acquittés de la cotisation annuelle de 70 euros. « *Les gens rechignent à payer chaque année, sourit le président Antoine Spire, mais on est cool. On ne va pas leur mettre le couteau sous la gorge.* » Affable et dynamique, Antoine Spire témoigne d'un inaltérable optimisme, sans doute hérité de ses années de militantisme au Parti socialiste et à la Ligue internationale contre le racisme et l'antisémitisme (Licra). Pour financer ses activités, le PEN Club compte principalement sur l'argent public. La Société française des intérêts des auteurs de l'écrit a rémunéré les intervenants pour une vingtaine des quarante rencontres organisées en 2021. La Copie privée, à qui les fabricants de supports de stockage (clefs USB, disques durs ou smartphones) reversent un pourcentage sur les ventes, contribue également au budget, et le PEN Club a déposé une demande d'aide au Centre national du livre. « *Le budget total avoisine 25 000 euros par an, détaille Antoine Spire. Et nous avons dans les 50 000 euros de côté.* » Un bien maigre pécule pour de grandes ambitions.

Depuis son élection, il y a un an et demi, Antoine Spire s'efforce de « *changer les mœurs de cette vieille dame* ». Et ça n'est pas simple. Aux deux rencontres organisées par le PEN auxquelles *M Le magazine* a assisté, une seule femme était à chaque fois présente parmi les intervenants, et l'équipe dirigeante, constituée de 24 personnes, est encore à 70 % masculine. Pour ce qui est de l'âge, « *être président du PEN Club est une activité totalement bénévole, raison pour laquelle le poste ne peut être occupé que par un retraité* », se justifie Antoine Spire. Journaliste, ancien producteur à France Culture, auteur d'une quinzaine de livres (dont des entretiens avec Jacques Derrida, Pierre Bourdieu ou Félix Guattari), Antoine Spire est directeur de collection aux éditions Le Bord de l'eau et anime chaque semaine « *Tambour battant* », une émission culturelle diffusée sur Demain TV, une chaîne de la TNT. Il dit consacrer au PEN Club « *quatre à cinq heures par jour, au bas mot.* »

Dilnur Reyhan, fondatrice de l'Institut ouïghour d'Europe, n'y va pas par quatre chemins : « *Le PEN Club a besoin de se renouveler, d'avoir des jeunes auteurs et autrices pour se faire entendre et se faire connaître auprès du grand public en France. Il est très peu présent sur les réseaux sociaux, et absent de Twitter et Instagram. Il faut*

Basé en Angleterre, le PEN Club International chapote 140 antennes à travers le monde. Fleuron du réseau, le PEN America jouit d'un budget de près de 7 millions de dollars, compte plus de 7 500 membres et a accueilli dans ses rangs James Baldwin, Philip Roth, Don DeLillo, Toni Morrison, Norman Mailer ou Susan Sontag.



qu'ils aient de nouvelles idées d'événements et de partenariats. Je respecte cette structure, et elle doit vivre, mais il faut absolument la changer.» Emmanuel Pierrat clame que c'est ce qu'il a essayé de faire durant ses deux années à la tête de l'organisation. Derrière son immense bureau, dans une pièce décorée d'œuvres d'art, ce spécialiste du droit de la culture, qui a représenté Michel Houellebecq et Édouard Louis, sirote un thé vert. Accusé par Antoine Spire d'avoir « piqué dans la caisse », l'avocat médiatique et controversé rappelle que la plainte à son encontre a finalement été classée sans suite par le tribunal judiciaire de Paris en octobre 2021. « On est sur des sommes peanuts et justifiées, et c'était juste le bordel parce qu'il n'y a pas de permanent pour tenir les comptes », balaye-t-il.

Emmanuel Pierrat critique vertement le fonctionnement de l'association. « Pétitionner et faire des tribunes, ça n'a qu'un temps, avance-t-il. J'ai voulu moderniser la structure. En arrivant, j'ai écrit à tout mon carnet d'adresses, de Frédéric Beigbeder à Mazarine Pingeot, en passant par Christophe Ono-dit-Biot et Tahar Ben Jelloun, pour les convaincre

d'adhérer. » Sans grand succès. Tout de même soucieux de dépolir le PEN, il a fait réaliser gratuitement par la mère de ses enfants, graphiste, un nouveau logo, demandé à des « copains » de refaire le site Internet, à l'arrêt depuis deux ans, pris l'initiative de numériser la newsletter, jusque-là envoyée deux fois par an aux adhérents par courrier postal... « Sur les 24 membres du comité directeur, raconte-t-il, il y en avait trois ou quatre qui étaient tout le temps absents, certains n'avaient ni Internet ni téléphone portable... Pour joindre le PEN, il y avait une ligne de téléphone fixe avec une permanence une fois par mois. Ça a un certain charme, mais c'était très inefficace. »

Quant à la défense des écrivains en danger, le bilan est mitigé. Pourtant, Antoine Spire se démène. En contact régulier avec le ministre des affaires étrangères, Jean-Yves Le Drian, il lui a communiqué l'été dernier une liste d'écrivains afghans à faire évacuer d'urgence et plus récemment des noms d'auteurs biélorusses menacés par le pouvoir. « Au début, j'ai envoyé ces lettres à Jean-Yves Le Drian comme des bouteilles à la mer, en ne pensant pas avoir de réponse, confie-t-il.

Mais pour le cas d'un écrivain palestinien, Ashraf Fayad, qui a fait huit ans de prison en Arabie saoudite et demandait l'asile en France à sa sortie, il m'a répondu. » Sa libération a pour le moment été reportée, mais « tout est prêt pour l'accueillir à Paris ». Il explique s'être aussi beaucoup mobilisé pour le cas de Merdan Eheteli, le poète ouïgour présent le 15 novembre à l'Hôtel Blémont. Coïncé en Serbie après avoir réussi à fuir la Chine, il a demandé l'aide de Dilnur Reyhan, qui a contacté Antoine Spire. Celui-ci a d'abord appelé l'ambassadeur de France à Belgrade, qui lui a fait savoir que la procédure prendrait plusieurs mois. Il s'est alors tourné vers le ministre des affaires étrangères, qui lui a promis d'accorder à l'écrivain un titre de séjour. Dilnur Reyhan, elle, assure devoir la plupart du temps se passer de l'aide du PEN pour sauver dans l'urgence des écrivains ouïgours de situations catastrophiques. En attendant que le PEN Club se mette en ordre de bataille, les causes avancent donc parfois sans lui. Pas de quoi décourager Antoine Spire, qui en appelle à tous les écrivains français qui souhaiteraient se rallier à sa cause. (M)



Des débris de cartes à jouer, témoins de la métamorphose de la ville.

Page de droite, vue d'un des nombreux casinos du centre de Sihanoukville (en décembre 2019), une cité devenue un empire du jeu.

酒店

Photos Davide MONTELEONE
Texte Éléonore SOK-HALKOVICH

L'OMBRE CHINOISE.

Avec son projet "Sinomocene", le photographe Davide Monteleone montre l'impact de l'expansion chinoise sur le continent asiatique, impulsée par le président Xi Jinping dans le cadre des "nouvelles routes de la soie". Néons tapageurs, villes chantiers, travailleurs mal logés... Ses images du Cambodge, où l'Italien s'est rendu en 2019, racontent un quotidien bouleversé par une modernisation à marche forcée.





Ci-dessus, dans un chantier de Sihanoukville. Près de 200 ouvriers, comme Neap Vibol (page de gauche), 46 ans, sont contraints d'y vivre à cause de la brutale hausse des loyers.

LE PHOTOGRAPHE ITALIEN DAVIDE MONTELEONE a passé près de vingt ans en Russie. C'est là, à la frontière orientale, qu'il a observé les prémices de l'initiative chinoise des « nouvelles routes de la soie » annoncées par le président Xi Jinping en 2013. Un investissement pharaonique de 1000 milliards de dollars visant à conforter la présence de l'empire du Milieu dans le monde, au travers d'infrastructures maritimes, routières ou ferroviaires. Mordu de géopolitique, le photographe de 48 ans, triplement récompensé du prestigieux prix World Press (2007, 2009 et 2011), s'est lancé, en 2014, dans une vaste entreprise de documentation des impacts de cette expansion. Un projet pour lequel il a obtenu une bourse du National Geography Storytelling Fellows en 2019.

Sinomocene se présente comme une « tentative d'enquêter sur la possible représentation visuelle d'enjeux apparemment invisibles ou non photographiables de notre époque ». Davide Monteleone a ainsi travaillé sur une vision d'ensemble, s'intéressant par exemple au port de Djibouti, financé par la Chine, saisi par des images satellites. Une démarche à laquelle s'est ajoutée une approche

plus classique de photoreportage, à la recherche des traces des transformations politiques, sociologiques ou environnementales à l'échelle locale.

C'est dans cette optique qu'il s'est rendu au Cambodge fin 2019. La Chine est le premier investisseur dans ce pays à l'histoire tragique, avec en point d'orgue le règne sanguinaire des Khmers rouges de 1975 à 1979. Aujourd'hui, la deuxième puissance économique mondiale y est présente dans les secteurs de la construction, de l'industrie et du tourisme, contribuant au boom de la croissance et au développement d'une classe moyenne. Mais, si le Cambodge se modernise au son du marteau piqueur, les inégalités demeurent, et un tiers des 16 millions d'habitants vit toujours dans une extrême pauvreté.

« *Ce qui m'a frappé à mon arrivée à Phnom Penh, la capitale, c'est le nombre de tours en chantier* », témoigne Davide Monteleone. À Sihanoukville, cité côtière qui sera bientôt reliée à Phnom Penh par une nouvelle autoroute de 190 kilomètres financée par la Chine à hauteur de 1,9 milliard de dollars, il photographie la champignonnière de casinos et de complexes hôteliers destinés

aux touristes chinois. Néons tapageurs, bitume éventré, poussière sur les mantilles vertes des façades... Les Cambodgiens sont partagés entre la fièvre des opportunités et la peur d'être phagocytés par le puissant dragon.

Car, à mesure que les yuans pleuvent sur le royaume, sa dette s'alourdit, et donc sa dépendance au grand frère chinois. « *Ce néocolonialisme est possible dans des États à la gouvernance peu transparente, ce qui pose des risques d'ingérence politique* », pointe le photographe. Le premier ministre cambodgien, Hun Sen (au pouvoir depuis trente-sept ans, un record de longévité en Asie), est considéré comme l'obligé de Pékin au sein de l'Association des nations de l'Asie du Sud-Est : il s'aligne d'ailleurs systématiquement sur ses positions.

Un jour, David Monteleone est ainsi tombé par hasard sur un groupe d'investisseurs qui visitait une plage immaculée lors d'un véritable tour organisé. « *Ça m'a évoqué des images de Christophe Colomb débarquant en Amérique* », rapporte-t-il, encore marqué par cette scène révélatrice d'un monde en pleine mutation. (M)



Un incendie de forêt aux alentours de la station balnéaire Dara Sakor, dans le parc national de Botum Sakor, où une entreprise chinoise projette de bâtir une métropole de luxe.

Page de droite, à Sihanoukville, un des sites de construction dans lequel vivent les travailleurs.







Des entreprises immobilières chinoises ont acquis cet emplacement du quartier Koh Pich (« l'île du diamant »), à Phnom Penh, provoquant le démantèlement du parc d'attractions qui s'y trouvait auparavant.





INCERTITUDES, TRANSITIONS, RÉVOLUTIONS



Une publication indispensable pour comprendre le monde d'aujourd'hui et se projeter dans l'année 2022.

Le Bilan du Monde **dresse l'état des lieux des 198 pays du globe** après une année d'épreuves et d'événements majeurs.

- International, planète, France : trois grandes parties avec des entretiens (**Samantha Besson** sur l'état du monde, **Chloé Morin** sur l'état de la France et **Marc-Antoine Eyl-Mazzega** sur l'état de la planète), des portraits, des décryptages et des analyses pour faire le tour de cette année riche en actualités inédites.

- **Une sélection de tribunes marquantes** publiées en 2021 dans *Le Monde* ou inédites faisant le bilan de l'année écoulée : Jean-Marc Daniel, Alice Ekman, Rachid Benzine, Maya Kandel, Gilles Kepel, Isabelle Feng.

- Un portfolio de 16 pages pour revenir sur les images fortes de l'année.

- Une chronologie internationale, nationale et environnementale de 10 pages, et des infographies sur les grandes problématiques pour mieux saisir les enjeux contemporains..

Vient de paraître chez votre marchand de journaux.

Le Monde



Le parfum mélange les GENRES.

LES FLEURS POUR ELLE, LA FRAÎCHEUR POUR LUI, CE N'EST PLUS OBLIGATOIRE. LES NOUVEAUX CODES DE COMPOSITION OLFACTIVE S'AFFRANCHISSENT DES MARQUEURS STÉRÉOTYPÉS. REBATTANT LES CARTES DES TRADITIONNELS REGISTRES MASCULIN OU FÉMININ, LES PARFUMEURS EXPLORENT DES TERRITOIRES ALTERNATIFS.

Texte Lionel PAILLÈS
Collages Ben GILES



LORSQU'IL A COMPOSÉ IMAGINATION, le nouveau parfum pour homme de Louis Vuitton, Jacques Cavallier-Belletrud, le parfumeur de la maison de luxe, n'a pas su immédiatement dans quelle case ranger sa nouvelle création. Avec sa note de thé fumé piquetée d'épices et baignée dans un océan d'ambre gris, elle ne penchait pas plus du côté masculin que du côté féminin... Depuis quelque temps, la question du genre agite aussi l'univers du parfum. Un phénomène qui se ressent dans la construction olfactive des fragrances. On assiste de plus en plus souvent au transfert de certains ingrédients longtemps réservés aux hommes dans la parfumerie féminine, et vice versa. La gourmandise s'aventure ainsi du côté des hommes (une prune liquoise dans le très viril One Million, de Paco Rabanne, ou la note caramel de Scandal pour homme, chez Jean Paul Gaultier) alors que les notes lavande, qui évoquent l'univers du barbier, irriguent la parfumerie féminine, à l'exemple de Libre, l'eau de parfum intense d'Yves Saint Laurent. Dernier exemple en date, la « crème de lavande » au cœur de Phantom, de Paco Rabanne, rappelle qu'on peut fondre des archétypes de sexes opposés (la lavande et la vanille) dans un seul et même parfum rangé au rayon « homme ».

Cette histoire de parfums classés en « masculins » et « féminins » dans les rayons des boutiques spécialisées et sur les pages des sites d'e-commerce existe pour une raison simple : « À quelques rares exceptions près, les marques de parfums ont été développées par des maisons de mode, au sortir de la première guerre mondiale pour les femmes, après 1945 pour les hommes », analyse Eugénie Briot, historienne du parfum. Les griffes ont donc adopté la même segmentation de genres que pour les vêtements : une ligne pour les femmes et une autre consacrée aux hommes.

Mais la répartition binaire n'a pas toujours prévalu, elle est même relativement récente à l'échelle de l'histoire de la parfumerie. Le parfum s'est choisi un genre à partir de 1904. Cette année-là, Guerlain commercialise en même temps deux parfums aux noms qui ne laissent

aucun doute sur leur cible : Mouchoir de Monsieur et Voilette de Madame. « *Tous les codes olfactifs sont posés à ce moment-là : les fleurs pour elle et la fraîcheur "propre" pour lui* », précise Eugénie Briot. Il fut un temps où afficher le genre permettait de rassurer les hommes pour qui l'usage d'un parfum n'allait pas de soi. En ajoutant la mention « pour homme », leur virilité était, pensait-on, préservée. L'habitude a été conservée pour une tout autre raison : attribuer un genre aux parfums a ensuite permis d'organiser une offre pléthorique dans laquelle il fallait bien se repérer d'une façon ou d'une autre.

Le problème, c'est qu'hommes et femmes ont été rangés dans des cases d'où il devenait impossible de sortir... Comme si les matières premières des compositions olfactives avaient un sexe maintenant et pour toujours – ce qui est absolument faux du point de vue du parfumeur. L'équivalent en parfum du rose pour les filles et du bleu pour les garçons au XX^e siècle. « *J'ai connu une époque où la framboise et la pomme étaient strictement interdites dans les parfums masculins. Seule la fraîcheur "lavandée" était envisageable. On parlait vulgairement de "fougère poilue" pour désigner un parfum censé sentir l'homme. Ce temps-là est révolu, Dieu merci!* », constate Jacques Cavallier-Belletrud.

LES choses ont bien changé depuis l'introduction de la notion de genre dans la parfumerie. Les stéréotypes n'existent presque plus, sauf peut-être dans la parfumerie populaire, distribuée en grandes surfaces. Si les territoires de la parfumerie classique se sont floutés et les archétypes olfactifs attendris, il faut y voir l'influence des marques indépendantes dites « de niche », pour lesquelles le parfum est souvent mixte par essence. Un choix créatif délibéré, mais aussi une liberté de positionnement liée au fait que ces maisons ont rarement les moyens de

s'offrir une campagne publicitaire incarnée par un visage d'homme ou de femme, célèbre ou non, qui pose d'emblée le sexe de la cible commerciale.

Masculin, féminin : si l'assignation à un genre ne fait aucun doute dans les images publicitaires des grandes marques, elle laisse désormais de l'espace au parfumeur pour proposer des odeurs alternatives. « *C'est un peu comme si en donnant des gages au consommateur via la publicité, mais aussi la forme du flacon et le nom, sur le genre de son parfum, tout était alors plus ouvert pour jouer sur des odeurs moins typées, plus fluides* », analyse Arnaud Guggenbuhl, directeur marketing Fine fragrance chez Givaudan. C'est précisément ce qu'a cherché à faire le groupe Shiseido avec Girls can do anything (Zadig & Voltaire), jus féminin et même féministe, qui cache dans sa formule un accord fougère traditionnellement masculin.

Une petite révolution, amplifiée par la crise due au Covid-19, pourrait aussi changer la donne. Le parfum n'est plus seulement un accessoire de séduction : il est devenu une parure invisible de bien-être personnel, une bulle protectrice permettant de se reconforter, de se protéger des agressions du monde extérieur. Dans ces conditions, tout devient ouvert dans le choix des matières premières et l'écriture du parfum. Plus besoin de mettre en avant certains ingrédients qui fonctionnent comme des indicateurs de genre (fleurs, bois, épices, caramel). Seule compte l'évocation de la nature et d'une forme de bien-être qui n'appartient à aucun sexe. La collection Les Rivières, de Cartier, bain de nature cool et hédoniste, refuse par exemple tout parti pris de genre.

Une marque a tenté d'aller encore plus loin, choisissant d'inventer non pas le parfum unisexe (CK one, de Calvin Klein, l'a déjà fait en 1994) mais universel : Gucci, avec Mémoire d'une odeur. Un nom qui ne fait référence à aucun genre, un flacon qui ne choisit pas son camp, une communication axée autour d'un public de tous les âges et de tous les sexes, et un sillage suffisamment abstrait pour qu'on

Aujourd'hui, la gourmandise s'aventure du côté des hommes alors que les notes lavande, qui évoquent l'univers du barbier, irriguent la parfumerie féminine.

○○ ne puisse pas lui accoler d'étiquette. À l'arrivée, c'est l'échec commercial. « *Mais l'intention est louable et ce projet très innovant devrait donner des idées à d'autres pour continuer à creuser le sillon* », analyse Emma Fric, cofondatrice de l'agence The Prospectivists.

Certains marchés ont depuis longtemps tiré un trait sur toute notion de genre dans le parfum. En Inde, un homme apprécie autant le jasmin dans un flacon qu'une femme. Une fragrance orientale telle que l'iconique Shalimar, de Guerlain, appartient aussi au domaine masculin à Dubaï ou à Oman. En Chine, les hommes portent Chance eau tendre, de Chanel, parfum féminin à l'origine. « *La rose connaît un boom incroyable en Chine, chez les femmes, bien sûr, mais aussi chez les hommes* », assure Sabine Marchan, directrice des études stratégiques chez Firmenich. Quant à Terre, d'Hermès (troisième parfum masculin le plus vendu en France selon le cabinet NPD), il a été adopté par un grand nombre de Françaises.

AU fond, plus le genre du parfum est marqué, plus la transgression est délectable. « *On peut porter un parfum très féminin lorsqu'on est un garçon, et inversement, comme on porterait une perruque, pour jouer à être quelqu'un d'autre dans un élan d'extravagance* », souligne Mathilde Laurent, parfumeuse de Cartier. S'emparer du genre affiché d'un parfum pour jouer un rôle, et non plus souligner qui l'on est, la voilà, peut-être, la nouvelle liberté de la parfumerie...

Inspiré par Gabrielle Chanel, qui a volontiers emprunté au vestiaire masculin certains codes de sa mode féminine, Olivier Polge, le parfumeur

maison de Chanel, croit que les archétypes sont des constructions marketing qui ne concernent pas le consommateur. « *C'est la personne qui le porte qui donne son genre à un parfum* », précise-t-il. Qui peut bien dire si Le Lion, de Chanel, composition orientale au tombé impeccable qui associe des bois riches à la douceur de la vanille, est un jus masculin ou féminin ?

D'autres parfumeurs assument au contraire cette catégorisation binaire qui les inspire, et ils finissent par en jouer. « *Le risque de la parfumerie non genrée, c'est l'affadissement qui vient d'une forme de minimalisme destiné à plaire à tout le monde. J'ai toujours aimé les contrastes, c'est précisément cela qui donne du caractère à une composition, donc je vais puiser des marqueurs olfactifs forts dans les deux univers, le féminin et le masculin. Composer un parfum destiné à un homme ou à une femme m'aide à être créatif. J'ai besoin de m'adresser à quelqu'un en particulier* », explique Jacques Cavallier-Belletrud. Ce qui a décidé le parfumeur à classer finalement Imagination parmi les jus masculins de Louis Vuitton, c'est qu'il le portait lui-même et que les femmes de son entourage se sont mises à le complimenter...

Histoire de faire changer un peu plus vite la perception du genre dans les odeurs, les tests consommateurs menés par les marques avant de lancer un parfum sont en train d'évoluer dans leur méthodologie. « *Depuis un an ou deux, on teste les mêmes projets auprès de femmes et d'hommes* », explique Stéphane Demaison, responsable de la cellule olfactive du groupe Coty. L'idée est de mieux comprendre ce qui est perçu comme masculin ou féminin par les deux sexes. La fraîcheur est-elle vraiment toujours un marqueur de masculinité ? La douceur est-elle forcément synonyme de féminité ? Rien n'est moins sûr aujourd'hui. (M)

LIBREMENT INSPIRÉ

Fil à l'ANGLAISE.

AUTOUR DU THÈME DE LA FLUIDITÉ DES GENRES, LA PREMIÈRE COLLECTION DE MODE DE LUKE EDWARD HALL EMPRUNTE LES LIGNES ET LES MOTIFS DES VIEUX FORTS ET DES MANOIRS ANGLAIS.

LE TOUCHE-À-TOUT LUKE EDWARD

HALL, 33 ANS, BUTINE à tout-va depuis cinq ans. Le Britannique a conçu aussi bien de la vaisselle en porcelaine pour Ginori 1735 qu'une invitation à un défilé Lanvin, redessiné le rideau de scène de l'English National Opera que l'étiquette d'un parfum Diptyque. Et a signé, dans son extravagant esprit vieille Angleterre, de maximalistes décors, comme celui de l'Hôtel Les Deux Gares, à Paris. C'est toutefois en mode qu'il est diplômé. Une discipline qu'il embrasse à nouveau avec son label unisexe, Chateau Orlando, lancé ce mois-ci à Paris au Bon Marché. «*Je cherchais à évoquer un lieu imaginaire, raconte le créateur. Chateau Orlando, cela pourrait convenir à un manoir tombant en ruine sur la Côte d'Azur comme à un night-club de West Hollywood. Chacun y verra ce qu'il souhaite. Et puis Orlando, de Virginia Woolf, est un de mes livres fétiches, qui touche à la métamorphose et à la fluidité des genres que je souhaite explorer.*» Sa



La géométrie de la Jacquard Castle Vest (ci-dessous) fait écho au site médiéval classé de Broughton Castle (à gauche).

première collection, fabriquée en Italie, associe pulls, vestes et polos, en maille, parcourus d'imprimés géométriques, feuillus ou fleuris, formant «*un jardin perdu dans l'enceinte d'un château médiéval par un après-midi de printemps*», suggère-t-il. Certains cardigans et gilets à col en V empruntent aux crénelages des forteresses. Hall a puisé aussi dans ses souvenirs des châteaux de la Loire et dans les alentours de son cottage du Gloucestershire, où il vit avec son compagnon, le designer Duncan Campbell. Si la collection a été photographiée à Frampton Court, une résidence voisine bâtie au XVIII^e siècle et dotée d'une orangerie gothique, il l'a surtout dessinée «*en pensant à Broughton Castle*», précise-t-il, un manoir construit en 1300. (M) Valentin PÉREZ

COLLECTION CHATEAU ORLANDO, DE 190 € À 325 €. POP-UP AU BON MARCHÉ, À PARIS, DU 12 FÉVRIER AU 24 AVRIL. CHATEAUORLANDO.COM

Neill McAllister/Alamy, Stock Photo, Chateau Orlando

 MUSÉE DU QUAI BRANLY
JACQUES CHIRAC

Exposition
8 février
— 20 nov.
2022

Dinh Q. Lê

Le fil
de la mémoire
et autres
photographies

Heavenly Gingerlily, Molton Brown,
eau de parfum, 100 ml, 130 €,
et eau de toilette, 100 ml, 100 €. moltonbrown.eu



FÉTICHE **Retour aux SOURCES.** Alors qu'il est aujourd'hui de bon ton de se racheter une conduite écologique et d'en faire étalage, on en oublierait que certaines marques de beauté ont adopté une attitude vertueuse dès leurs débuts. C'est le cas de la très chic et british Molton Brown, née au cœur de Mayfair, à Londres, au début des années 1970. D'abord salon de coiffure couru, l'enseigne développe progressivement ses propres produits, très vite prisés par les hôtels de luxe. Les tests sur animaux sont bannis et la fabrication se fait localement, dans son usine installée sur le sol anglais. Aujourd'hui, cette dernière est neutre en carbone, 97 % des produits sont végans, le polyester recyclé s'invite dans les packagings et des distributeurs muraux équipent les salles de bains des hôtels pour limiter les emballages plastiques. La collection s'est récemment étoffée d'eaux de toilette et d'eaux de parfum, essentiellement composées par le parfumeur Jacques Chabert, dont les flacons rendent hommage aux seventies. (M) Texte Claire DHOUILLY – Photo Crista LEONARD

Ci-contre, la designer Marie-Sarah Adenis. À droite, ses chromosomes géants au Palais de Tokyo, en décembre 2021.



TÊTE CHERCHEUSE

Marie-Sarah Adenis, la SCIENCE du design.



LA NOUVELLE GÉNÉRATION DE DESIGNERS associe souvent la conception d'objets à une autre activité connexe : l'artisanat, la mode, l'architecture, mais aussi les sciences. Marie-Sarah Adenis a ainsi étudié la biologie avant de poursuivre un cursus à l'École nationale supérieure de création industrielle-Les Ateliers. « *Mes études ont modelé ma façon de voir le monde, analyse-t-elle. J'ai métabolisé mes connaissances, notamment mon penchant pour les bactéries, pour les transposer ailleurs.* » Pour cela, elle mène de front plusieurs projets. L'un, entrepreneurial et écologique, avec PILI, un atelier de fabrication de colorants biologiques conçus grâce à la fermentation bactérienne. Après huit ans d'incubation, les premières tonnes d'indigo viennent d'être livrées aux clients du secteur du luxe ou de la grande consommation. En parallèle, Marie-Sarah Adenis produit des scénarios interrogeant notre rapport à l'infiniment petit et défend son rôle de passeuse. « *Je suis*

une conteuse du vivant », dit-elle. Dans le livre *Gloire aux microbes* (à paraître chez Actes Sud), ses textes, plaidoirie en faveur de ces micro-organismes et de leur rôle fondamental dans les écosystèmes, sont illustrés par des dessins d'artistes et, dans l'exposition « Réseaux-mondes » (programmée au Centre Pompidou, à Paris, à partir du 23 février), elle montrera par le biais d'une sculpture l'interdépendance des êtres vivants. « *Je n'apporte pas de réponse. Ce qui m'intéresse, c'est de créer des passerelles* », explique la lauréate des derniers Audi Talents Awards, qui lui ont permis d'exposer, en décembre, ses chromosomes géants au Palais de Tokyo. Le titre de designer, elle le revendique tout autant, en concluant ainsi : « *Je n'essaie pas d'imposer mon langage, je crée en établissant du lien entre des sujets qui se télescopent de manière involontaire.* »

Marie GODFRAIN

MARIESARAHADENIS.COM



*Liberté, égalité,
et vous.*

*Qui l'a vécu en
a gardé la trace*

De haut en bas, médaille en or jaune et diamants Balance, David Yurman, 1 950 €. davidyurman.com
 Collier Taurus, en plaqué or Alighieri, 230 €. matchesfashion.com
 Collier Constellation Cancer, en laiton et pierre de verre, Maje, 79 €. maje.com
 Collier astro Verseau Talisman, en métal recouvert d'or, Goossens, 540 €. goossens-paris.com



VARIATIONS

Il suffira d'un SIGNE. Traditionnellement offerte à l'occasion d'une naissance ou d'un baptême, la médaille fait partie de ces bijoux que l'on conserve et que l'on transmet. Le plus souvent avec une date, un prénom ou un symbole gravés, elle se décline aussi en version astrologique chez de nombreuses marques de joaillerie ou de mode. Frappés dans le métal, les douze signes du zodiaque peuvent être représentés soit par une icône plus ou moins reconnaissable, que l'on appelle aussi glyphe, soit par le dessin symbolisant chaque signe de façon littérale : une balance, un bélier, un lion... De quoi annoncer fièrement sa maison astrale. (M) Fiona KHALIFA — Photo Crista LEONARD

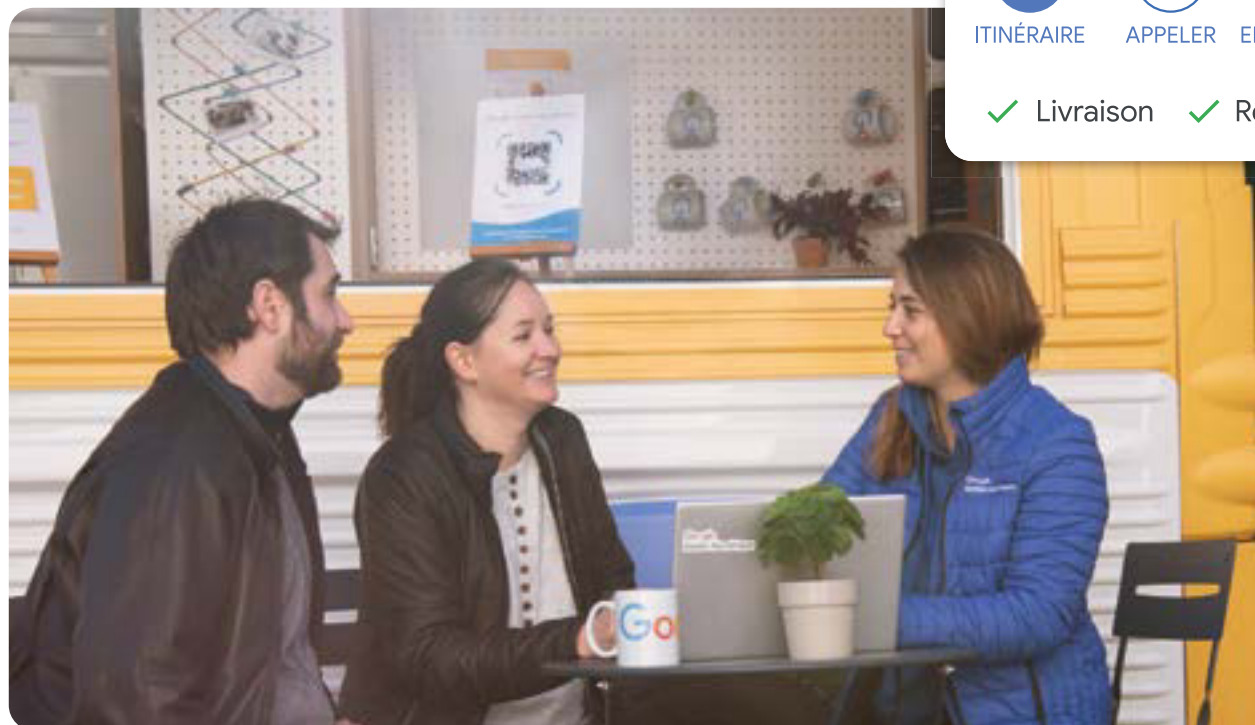


Depuis 10 ans, nos Ateliers Numériques accompagnent les artisans d'Occitanie comme Perrine et Adrien.

 Comment se lancer sur internet



Ça, c'est ce que se demandaient Perrine et Adrien, fondateurs des Escalettes de Montpellier. Depuis, avec Léa leur coach des Ateliers Numériques Google, ils ont amélioré leur visibilité en ligne lors de sessions d'accompagnement et cela sans frais. Maintenant, leurs biscuits voyagent dans toute la France et en Europe.



Ensemble, nous soutenons les artisans-commerçants :





Trench-coat en coton, **ALEXANDER MCQUEEN**. Guêtre rayée (portée sur la cuisse) en maille de coton, **MARNI**. Chaussettes en coton, **ADIDAS**. Baskets en cuir, **NIKE**. Maillot et pantalon personnels.

Page de droite, débardeur en coton, **MARYAM NASSIR ZADEH**. Short en satin de coton, **DIOR**. Collant blanc (coupé à mi-cuisse) en coton et polyamide, **FALKE**.

UN PEU DE TENUES

DÉESSE DU STADE.

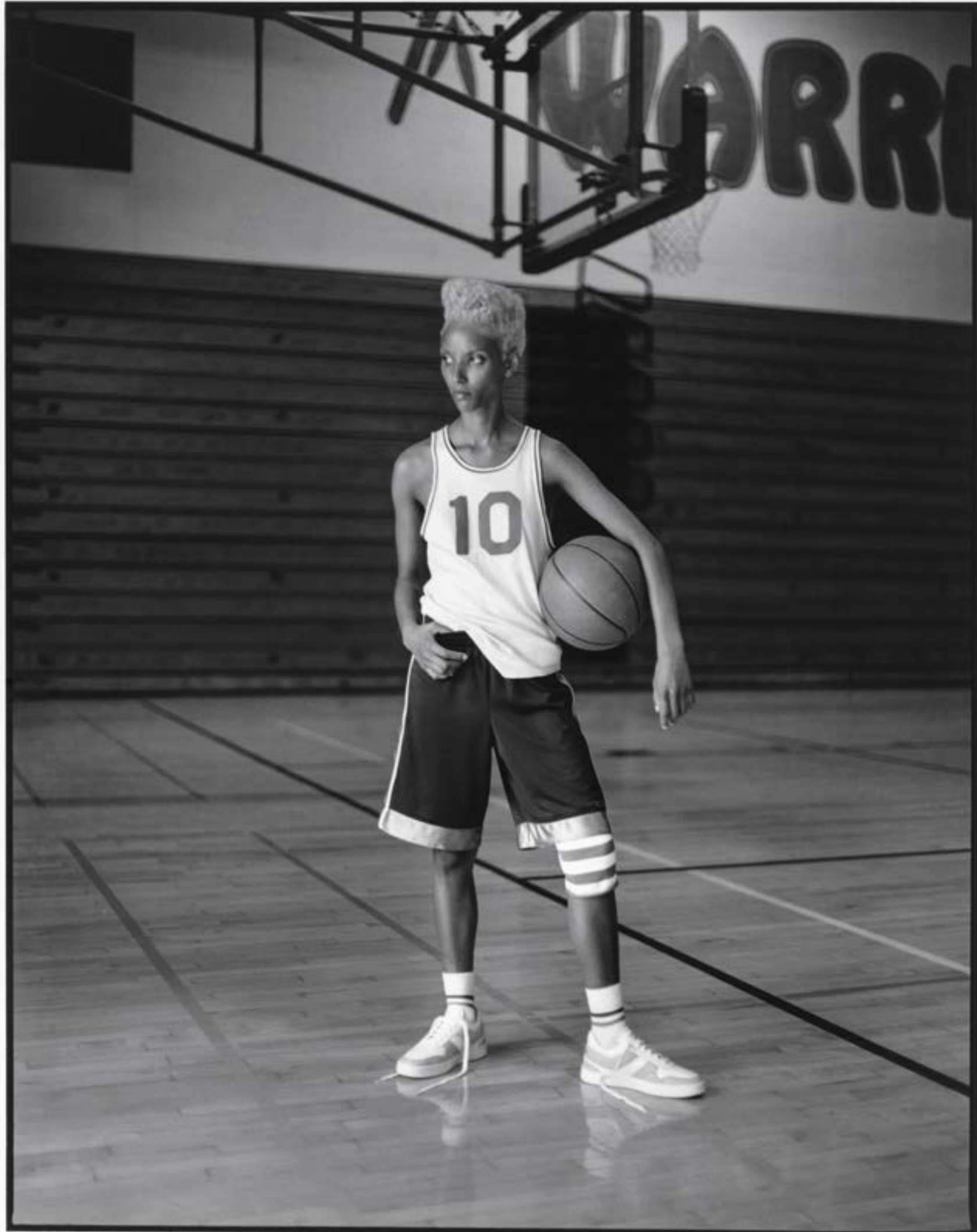
FOOTBALL, BASE-BALL, BASKET-BALL... LE VESTIAIRE DU SPORT AMÉRICAIN S'IMPOSE AU FÉMININ SUR TOUS LES TERRAINS.

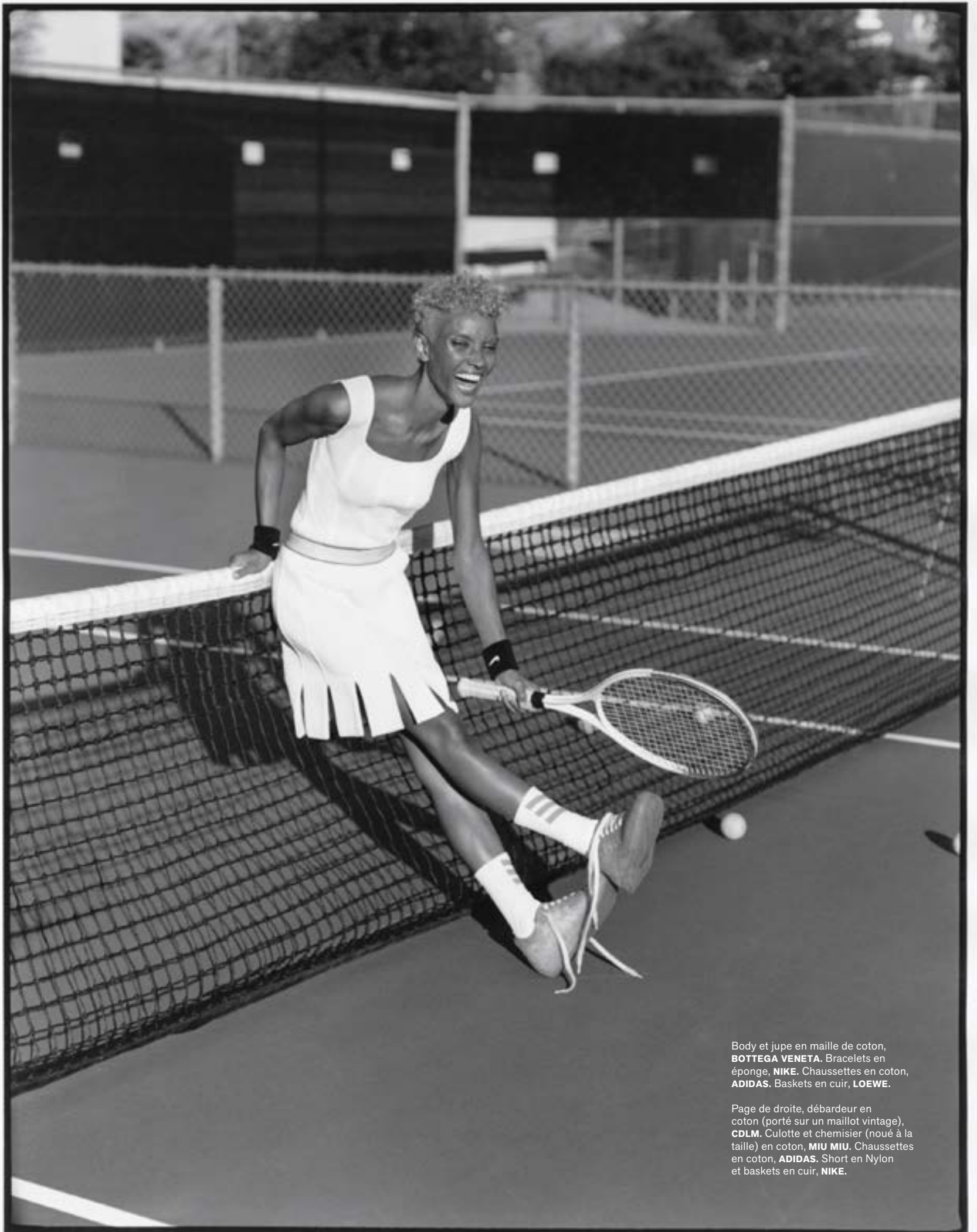
Photos Dan MARTENSEN
Stylisme Max ORTEGA

Chemisier, tee-shirt et casquette
en coton, **VINTAGE WESTERN**.
Bermuda en coton, **LOUIS VUITTON**.
Chaussettes en coton, **ADIDAS**.
Baskets en cuir, **LOEWE**.

Page de droite, guêtre rayée en maille
de coton, **MARNI**. Chaussettes
en coton et baskets en cuir, **CELINE
PAR HEDI SLIMANE**. Top et short
personnels.







Body et jupe en maille de coton,
BOTTEGA VENETA. Bracelets en
éponge, **NIKE**. Chaussettes en coton,
ADIDAS. Baskets en cuir, **LOEWE**.

Page de droite, débardeur en
coton (porté sur un maillot vintage),
CDLM. Culotte et chemisier (noué à la
taille) en coton, **MIU MIU**. Chaussettes
en coton, **ADIDAS**. Short en Nylon
et baskets en cuir, **NIKE**.





Body en maille de coton,
BOTTEGA VENETA.







Ci-dessus, tee-shirt en coton,
BALENCIAGA. Polo sans manches
en jersey de coton, **GOOM HEO**. Short
en Nylon, **ADIDAS**. Collants en coton
et polyamide, **FALKE**. Chaussettes en
coton, **ADIDAS**. Baskets en cuir, **NIKE**.

Page de gauche, combinaison
pantalon en coton côtelé,
**SAINT LAURENT PAR ANTHONY
VACCARELLO**.



Laurence Mahéo (ci-contre) a créé la marque La Prestic Ouiston en 2010 (à gauche, la boutique parisienne, en haut, la collection printemps-été 2022). Elle est aussi à la tête du domaine ostréicole de Baden (page de droite).

DES NOUVELLES DE... Laurence MAHÉO, entrepreneuse multiscarte.

LA CRÉATRICE À LA TÊTE DE LA MARQUE DE PRÊT-À-PORTER LA PRESTIC OUISTON MÈNE DE FRONT STYLISME, ÉCRITURE ET OSTRÉICULTURE TRADITIONNELLE. AVEC L'AMBITION D'OUVRIR UN LIEU À BADEN, EN BRETAGNE, QUI RÉUNIRAIT SES TROIS PASSIONS.

Texte Marion VIGNAL

LE PERSONNEL DE LA BRASSERIE DU LUTETIA, dans le 6^e arrondissement, à Paris, sait déjà ce que Laurence Mahéo va commander lorsqu'elle s'installe pour déjeuner au comptoir. Dans son assiette, à côté de quelques bulots, trônera forcément une demi-douzaine d'huîtres de La Maison Mer, celles tout droit venues de son domaine ostréicole de Baden, dans le golfe du Morbihan. « Des huîtres nées et élevées en mer, non traitées,

donc saisonnières, précise-t-elle en appuyant doucement sur les mots. *Contrairement aux triploïdes à la croissance accélérée produites en laboratoire, chimiquement modifiées pour être rendues stériles, que l'on trouve désormais toute l'année... Les consommateurs ne le savent pas, mais la majorité des huîtres qu'ils dégustent naissent dans des cuves et commencent leur vie dans un camion.* » Redonner à l'huître son cycle de vie naturel et la réintégrer

dans son milieu dès le début de son processus de croissance, par respect pour la nature, fait désormais partie des combats de Laurence Mahéo. Long manteau de laine noir et sac Kelly élimé à la main, la styliste, créatrice, en 2010, de la marque de prêt-à-porter La Prestic Ouiston, n'a rien d'une ostréicultrice traditionnelle en bottes et ciré. Ce qu'elle est pourtant par pure conviction, en tant que membre fondatrice de l'association Ostréiculteurs

traditionnels. Comment devient-on ostréicultrice tout en étant à la tête d'une maison de mode indépendante et en caressant le rêve de devenir écrivaine ? La vie de Laurence Mahéo ressemble à un roman d'aventures. Son récit biographique mêle une grande histoire d'amour impossible, la création d'une « petite marque » devenue en quelques années une référence du chic alternatif, la figure d'un père ostréiculteur – perdu, retrouvé, puis brutalement décédé – et la double vie d'une femme devenue pour lui élèveuse d'huîtres sans renier ses autres passions.

Son nouveau projet consiste à réunir ses centres d'intérêt dans un même endroit, au plus près de son identité : son village breton de Baden. Dès qu'elle a su que la boucherie du village était à vendre, l'entrepreneuse a aussitôt eu envie d'imaginer un lieu capable de faire fusionner l'ensemble de son univers. D'ici au début de l'été, l'ancien commerce de bouche prendra la forme « d'une sorte de bazar de la plage »



réunissant ses nouvelles collections La Prestic Ouiston (des pièces à la fois cool et sophistiquées), les livres qu'elle écrit et publie au sein de sa propre maison d'édition (ElleAime) et ses collections d'assiettes en biscuit réalisées avec la faïencerie de Gien. Sans oublier une table, avec un chef en résidence et à la carte les huîtres de La Maison Mer, nées et élevées sur place. Pour Laurence Mahéo, qui honnit les mots « concept store » et « marketing », le luxe consiste « à pouvoir faire ce qu'on veut et ce qu'on aime » sans chercher à répondre à des codes imposés. « Mon arrière-grand-père était épicier dans ce village, raconte-t-elle. Concevoir un lieu de vie, de dégustation et de création ici, c'est aussi une façon de m'inscrire dans cet héritage. »

Laurence Mahéo a beau avoir roulé sa bosse des puces de Saint-Ouen – où elle a commencé à créer ses premières pièces à partir de modèles de fripes – à Los Angeles, qu'elle adore et où elle se rend régulièrement pour présenter ses

collections, elle n'a jamais tourné le dos à ses racines. Au contraire, à la disparition de son père, en 2006, elle s'est formée à l'ostréiculture et a repris l'entreprise familiale en y apposant son énergie et son éthique. Aujourd'hui, ses huîtres d'origine naturelle sont défendues par les plus grands chefs, comme Alain Passard, engagé comme elle dans une démarche de respect vis-à-vis de la nature et du vivant. Pour Laurence Mahéo, l'élégance ne se limite pas à une démarche esthétique, mais doit aussi s'accompagner d'une éthique de vie. Ce qu'elle incarne elle-même contre vents et marées, tout en affichant la vulnérabilité d'une femme de 50 ans qui mène, seule, de front, tous ses projets. « Droite dans ses bottes », elle fait face aux tempêtes en tout genre : guerres entre ostréiculteurs, regards de ses voisins bretons jaloux de son succès, réticences de certaines personnalités de la gastronomie face au changement, enjeux d'une maison de mode indépendante aux

Pour Laurence Mahéo, qui honnit les mots “concept store” et “marketing”, le luxe consiste “à pouvoir faire ce qu'on veut et ce qu'on aime” sans chercher à répondre à des codes imposés.

prises avec une économie mise à mal par la pandémie...

Laurence Mahéo incarne cette femme forte, libre, élégante et cérébrale à qui elle dédie ses collections de La Prestic Ouiston, prenant Simone de Beauvoir, Françoise Giroud, Gabrielle Chanel ou Françoise Sagan en références. Autant de personnalités qui reflètent son idéal d'engagement, de singularité, de romantisme et d'intensité. Le même rose passion enveloppe comme une caresse les murs de sa boutique parisienne de la rue du Dragon, à Saint-Germain-des-Prés, et se retrouve sur la couverture tissée de son dernier livre *Chabadabada*, récit de son amour de jeunesse retrouvé trente ans plus tard :

« Chez moi, les choses sont toujours intimement liées, tout a un sens. » Ses émois intimes nourrissent autant son écriture que ses collections de mode. La brise marine qui souffle sur les trois hectares et les 450 mètres de côtes de son domaine ostréicole, face à l'île de Houat, se charge, quant à elle, de regonfler régulièrement son souffle créatif. À travers ses grandes robes en soie parsemées de dessins de lèvres rouges ou de roses épineuses mixés avec des imprimés panthère, comme avec les huîtres creuses, iodées et charnues de sa Bretagne natale, c'est aussi la sensualité et l'érotisme qu'elle célèbre. (M)

EDITIONS-LAURENCEMAHEO.COM
LAPRESTICOUISTON.COM/FR

FIGURE DE STYLE **Systeme SOLAIRE.**

À CHACUN SA FAÇON DE FERMER UNE VESTE OU DE NOUER UN FOULARD : AUTANT DE TICS ET DE MODES QUI SIGNENT UNE SILHOUETTE ET FONT SON ORIGINALITÉ. CETTE SEMAINE, LES LUNETTES NOIRES QUI SE PORTENT PARFOIS AILLEURS QUE SUR LE NEZ.

COMMENT REDESCENDRE AVEC ÉLÉGANCE DU PIÉDESTAL OÙ ELLES PLACENT, le temps d'une parenthèse radieuse, leur propriétaire en mystérieuse statue antique au regard impénétrable ? C'est la délicate question que soulèvent les lunettes noires une fois retirées, repliées. Les yeux nus comme des vers et leur expression délicate à la merci de tous, en prise directe avec un réel sans aucun filtre, cherchent une contenance et surtout un port d'attache sécurisé, sérieux et stylé pour ces solaires soudainement sans fonction. Redevenues un objet encombrant, elles peuvent malgré tout continuer à se rendre utiles, en attirant l'attention. Accessoire à l'iconographie inégalable réunissant un large spectre de la pop culture sur une même photo de classe, objet de luxe ostensible et relativement accessible, les lunettes noires cumulent un nombre de qualités qui, rapportées à leur petite taille, en font un allié redoutable.



Quand vient le moment de s'en défaire, pour bronzer sans marques ou pénétrer dans une pièce sombre, reste à leur détenteur de nombreuses possibilités, toutes connotées en fonction de la période de l'année, de l'heure, du lieu, du milieu, des circonstances et de la position sociale... Chacun étant parfaitement libre de voir midi à sa porte, examinons les différentes options sous leur meilleur profil, celui qui fait basculer une attitude anodine en discrète démonstration de style. Remontées sur la tête, façon diadème : ce geste a eu son heure de gloire dans les années 1980, quand bombes de laque et coupes mi-longues ou courtes pactisaient pour offrir aux femmes un power look chic, fun, presque rebelle. Lady Diana vient à l'esprit, mais ce n'est là qu'un exemple. Attachée à une chaînette, l'étiquette « tricotevant-Des-Chiffres-et-des-lettres » a de quoi faire frémir. Si son kitsch est aujourd'hui fort

apprécié, c'est que les stars du moment et étoiles d'Instagram – réseau où le simple mot-clé *sun-glasschain* cumule des dizaines de milliers d'images – lui trouvent un côté bling authentique, une allure funk, comprise entre Sly Stone, Pam Grier et Prince.

Enfin, à la paire de lunettes qui pendouille, vite accrochée au col d'un tee-shirt déformé ou à une grossière chaîne dorée, et qui fixe un imaginaire peu rutilant fait de Jet-Ski et de toisons velues, on préférera un geste simple mais efficace. Glissée dans la poche poitrine d'une chemise, verres à l'intérieur et branche sortie tel un clip qui s'accroche au tissu. Cachée mais siglée. Tout un art, faussement négligé. (M)

Texte Gonzague DUPLEIX
Photos Joan BRAUN
Stylisme Laëtizia LEPORCQ



2



5

(1) Lunettes en acétate, Loewe x Paula's Ibiza, 290 €. loewe.com
Gilet, Ester Manas. estermanas.com
Jeans 501, Levi's. levi.com
Culotte, Calvin Klein. calvinklein.fr

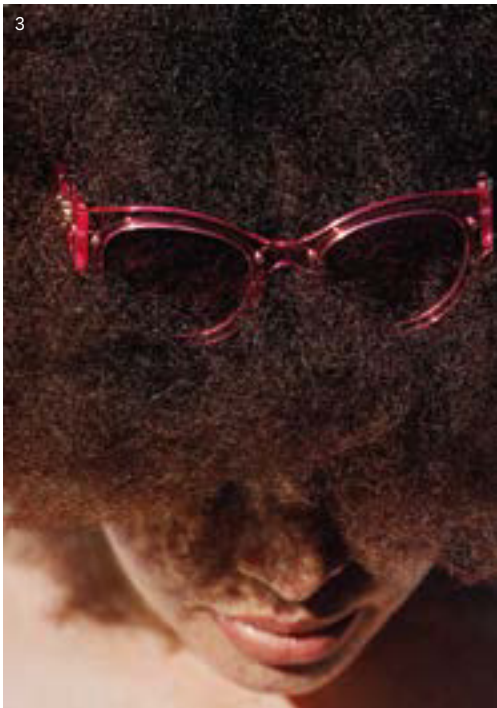
(2) Lunettes de soleil Miu Miu Manière, en métal et strass, Miu Miu Eyewear, 320 €. miumiu.com

(3) Lunettes de soleil papillon Medusa Biggie, en métal et plastique injecté, Versace, 240 €. versace.com

(4) Lunettes de soleil en acétate, Celine par Hedi Slimane, 250 €. celine.com

(5) Lunettes de soleil Pretty Heart, en métal rose doré, Fred, 650 €. fred.com
Soutien-gorge Achille, Eres. eresparis.com

(6) Lunettes de soleil oversize, en métal, accompagnées d'une chaîne, Gucci Eyewear, 440 €. gucci.com



3



6



4

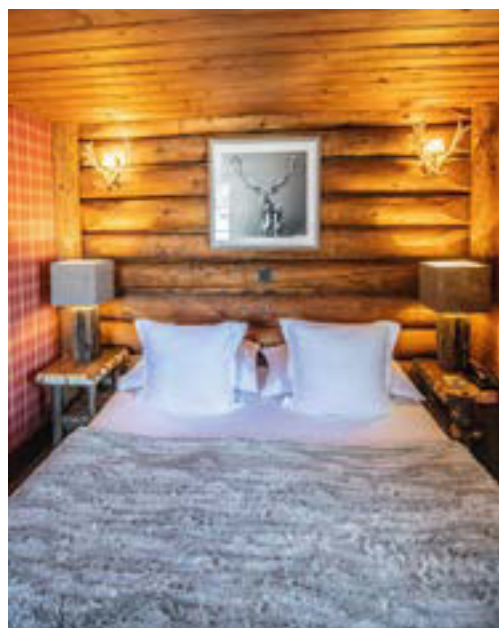


UNE CHAMBRE EN VILLE

À MEGÈVE, le bling blanc.

AU CENTRE DU VILLAGE, LE LODGE PARK CONJUGUE L'ESPRIT TRAPPEUR AVEC LE CONFORT DE L'APRÈS-SKI. PRESQUE SOUS LES TOITS, LA CHAMBRE 414, INTIME ET CHALEUREUSE, S'OUVRE SUR LES CIMES.

Texte Julien THÈVES – Photos David WAGNIÈRES



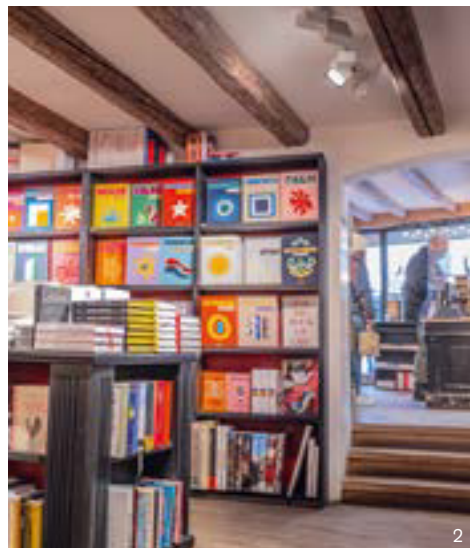
LANCÉE EN 1921 par la baronne Noémie de Rothschild, qui délaissa la Suisse pour ne plus fréquenter d'Allemands, la station de Megève se pose douillettement à 1100 mètres d'altitude et culmine à 2350 mètres, au gré de 400 kilomètres de pistes connectées aux domaines des Contamines-Montjoie et de Saint-Gervais. L'architecte Henry Jacques Le Même, protégé de la baronne, imagina ces chalets caractéristiques, qui ressemblent aux fermes du pays, avec leurs toits à deux pans. Ces bâtisses confortables et cossues, que l'on continue à édifier dans ce style, se négocient plusieurs millions d'euros. L'abondance de bois et d'architecture traditionnelle donne son homogénéité à Megève, qui se targue d'être restée un « village », à l'urbanisme équilibré. Un village qui attire une clientèle nantie. Sur la place de la mairie, les calèches attendent les clients dans une bonne odeur de crottin. L'église baroque, les gros pavés et le charme des ruelles font oublier les

enseignes onéreuses. Malgré le succès, Megève préserve son caractère. La commune vit toute l'année, à la différence de bien des stations de ski qui se vident l'été. Depuis le Lodge Park, on peut tout faire à pied : shopping, virées festives et départ pour les pistes en télécabine. Inspiré des lodges américains de Vail ou d'Aspen, dans le Colorado, cet hôtel ose le tissu écossais sur les murs ou les formes safari (zèbre et léopard) sur les coussins. Bois de cerf (et d'élan!) abondent. C'est le refuge d'un explorateur rentré de ses nombreux voyages à travers le monde. Dans la chambre 414, on retrouve le motif à carreaux. Partout, le bois adoucit l'atmosphère : parquet, plafond lambrissé et rondins à la tête du lit. La pièce, en angle, ouvre vers le col du Jaillet et vers d'autres montagnes, du côté d'Avoriaz et des Gets. Les rêves sont emplis de descentes à ski dans le paradis blanc.

A PARTIR DE 400 € L'HIVER (150 € L'ÉTÉ). 100, RUE D'ARLY. LODEPARK.COM



1



2

À 140 MÈTRES : FAIRE PROVISION DE BONNES CHOSES
Près de 80 producteurs savoyards sont associés dans cette coopérative dite « fruitière », parce qu'ils mettent en commun le fruit de leur travail. Beaufort, reblochon, abondance, meule de Savoie et tome des Bauges sont vendus ici aux côtés d'une multitude d'autres bienfaits de la terre locale : diots (saucisses savoyardes) et autres salaisons, quenelles de Nantua, miel et confitures... Le tout s'accompagne d'une bière de Sallanches (brassée juste en bas, dans la vallée) ou de vin blanc de l'AOC-AOP roussette-de-savoie. Sans oublier le génépi.

(1) 1 294, ROUTE NATIONALE. COOPVALDARLY.COM

À 290 MÈTRES : OPTER POUR LE SHOPPING DES CIMES
Mégevanne depuis plusieurs générations, la chaleureuse et dynamique Astrid Mailliet-Contoz a repris la librairie du village. Elle lui a conféré un esprit déco puisque, tout en s'y procurant le dernier Goncourt, on y dénicherait un cadeau élégant : livre d'art, bougie Baobab ou stylo... Mont-Blanc, évidemment. Cette boutique colorée expose aussi des œuvres d'artistes amis, des globes terrestres anciens et des bornes de jeux d'arcade refaits à neuf par la marque Neo Legend, pour jouer dans son chalet comme dans un bar d'autrefois.

(2) 27, RUE CHARLES-FEIGE. SCARLETT.FR



3

À 350 MÈTRES : RUGIR DE PLAISIR DANS LA NUIT

L'entrepreneur Jérôme Foucaud, amoureux de ses montagnes savoyardes, inaugure cet hiver le Tigrr Princesse, où on peut déjeuner au soleil sur les pistes immaculées. Mais c'est au village, quand tombe la nuit, que le Tigrr se réveille pour révéler toute son ambiance festive. Depuis quelques saisons, on y déguste rouleaux de printemps, crevettes à la papaye et porc au caramel ainsi que cocktails, champagne ou vin au verre. Après minuit, le restaurant se transforme en dancing.

18, RUE AMBROISE-MARTIN. DE 18 H À 2 H, L'HIVER. TIGRR.FR

À 440 MÈTRES : DÉCOUVRIR UNE CUISINE SIGNATURE

Cuisinier passé par "Top chef", Diego Alary, 24 ans et 2,5 millions d'abonnés sur TikTok, signe la carte de ce tout nouveau restaurant de Megève. La rencontre de la pomme de terre et du caviar est surprenante... et délicieuse. En amuse-bouche à partager, le taku sando (pain japonais) au pastrami fait aussi son effet. À suivre, classiques tartiflette, filet de bœuf ou sole meunière. Desserts généreux avant d'attaquer, le lendemain, une nouvelle journée de ski.

(3) 170, ROUTE EDMOND DE ROTHSCHILD. INDIEGROUP.FR/INDIEMOUNTAIN

À 450 MÈTRES : DÉCOLLER VERS LES PISTES

Alourdis par l'équipement, les skieurs se posent avec bonheur dans la télécabine du Chamois qui file vers les hauteurs. Après un changement (les « œufs », vers le massif de Rochebrune, ou le téléphérique, vers le mont d'Arbois), ils sont enfin sur les pistes. La chaîne des Aravis s'allonge tranquillement, avec ses Quatre Têtes qu'il faut apprendre à distinguer. De l'autre côté, le Mont-Blanc apparaît dans toute sa splendeur. On pourrait presque le toucher. (M)

(4) FORFAIT ÉVASION MONT-BLANC (52 €/JOUR OU 262 € POUR 6 JOURS POUR LES SKIEURS, 19 €/JOUR OU 82 € POUR 6 JOURS POUR LES PIÉTONS). 55, IMPASSE DU CHAMOIS. MEGEVE.COM/RESERVATIONS/REMONTÉES-MECANIQUES-HIVER



4

TRAITEMENT DE SAVEUR

Vue sur le PORC.

ANCIEN PUBLICITAIRE, GUILLAUME CHUPEAU A CRÉÉ VENTRUS, UN RESTAURANT ITINÉRANT ET ÉCORESPONSABLE, OÙ L'ON MANGE EN PROFITANT DES PLUS BEAUX PANORAMAS. LE PLAT DE TOUJOURS DE CE BON VIVANT : LE PORC AUX OIGNONS BRÛLÉS DE SA MÈRE.



Texte Camille LABRO
Photos Julie BALAGUÉ

« LA CUISINE A TOUJOURS EU SA PLACE DANS NOTRE FAMILLE, même si mes parents étaient plutôt des « enfants du supermarché ». Ils se sont séparés quand j'avais 3 ans et se sont rapidement remariés, l'un et l'autre. J'ai surtout vécu avec mon père, dans les Yvelines, où il était directeur de recherche à l'Institut national de la recherche agronomique ; je passais les week-ends chez ma mère, à Paris. Chez mon père, on mangeait très varié, il concevait des menus et ne faisait jamais deux fois le même plat. Le repas était un vrai rituel qui durait deux heures, et cela tous les jours. Honnêtement, j'aurais pu en être dégoûté...

Ma mère cuisinait un peu et faisait souvent les mêmes recettes : le risotto à la tomate, le rosbif et, surtout, le porc aux oignons brûlés. C'est un plat mijoté que j'ai mangé toute mon enfance et que ma mère prépare encore une ou deux fois par mois : cela représente pour moi une valeur sûre, un ancrage. Les oignons sont revenus dans la barde, le gras du cochon. Les patates cuisent dans le jus d'oignons, et tous les goûts se mêlent. À la fin, les oignons sont à mi-chemin entre le caramélisé et le carbonisé, ce qui donne un goût très particulier au plat. C'est sur le fil, car il ne faut pas que le goût de brûlé prenne le pas sur le reste...

Ma mère était dans la publicité, c'est comme ça que j'y suis entré. J'ai passé un bac scientifique, je ne savais pas trop quoi faire, j'ai enchaîné avec une prépa HEC puis une école de commerce. J'ai ensuite fait un stage chez BDDP (aujourd'hui TBWA), où travaillait ma mère. Cela m'a plu, je suis resté dans le secteur. Après ma coopération à Londres, je suis parti vivre à Los Angeles quelques

années avec ma première épouse, américaine. J'ai travaillé dans ce secteur pendant vingt-quatre ans, jusqu'en 2018... Mais j'avais toujours en tête l'envie de faire quelque chose dans la bouffe ou le vin, les passions qui m'habitaient. Un jour, à Étretat, en haut des falaises, je me suis dit que cela aurait été génial d'avoir un endroit où se poser devant cette vue magnifique. J'ai pensé : « *Il y a beaucoup de belles vues dans le monde et pas assez de restaurants pour en profiter.* » J'ai alors gribouillé un dessin sur un papier, un truc qui ressemblait à un gros œil, pour admirer la vue. Peu à peu, l'idée s'est précisée de monter un restaurant ambulant, qui s'installe temporairement là où il ne peut pas y en avoir. J'ai rencontré un architecte, François Muracciole, emballé par le projet, et on a avancé ensemble. Je voulais créer un lieu écoresponsable, tant en matière d'énergie que d'eau et de déchets, car, si on s'installe provisoirement dans la nature, il faut limiter les perturbations et avoir le plus faible impact possible. Le résultat est Ventrus, un restaurant itinérant d'un nouveau genre, qui reste de six à douze mois sur un site. Après les bords du canal de la Villette, à Paris, je rêve de l'installer dans les calanques marseillaises. Et à Étretat, évidemment. La réalité est plus folle que le rêve, tout est possible. » ^(M)

VENTRUS.FR



LE PORC
AUX OIGNONS
DE GUILLAUME
CHUPEAU

INGRÉDIENTS POUR 4 À 6 PERSONNES

750 g d'échine de porc, ficelée et bardée (par votre boucher), 100 g de barde de porc, 4 gousses d'ail pelées, 8 grosses pommes de terre, 4 gros oignons jaunes, 6 branches de thym, 4 feuilles de laurier, sel, poivre.

Peler les gousses d'ail et les tailler en deux dans la longueur. Faire des encoches avec la pointe d'un couteau dans la viande et y piquer les morceaux d'ail. Éplucher et laver les pommes de terre, les couper en deux ou en quatre dans la longueur (selon leur taille). Peler et émincer grossièrement les oignons.

Faire fondre la barde dans le fond d'une cocotte à feu doux, puis y faire revenir les oignons. Ajouter la viande et la faire dorer sur tous les côtés. Ajouter les pommes de terre, le thym et le laurier, saler, poivrer et mouiller avec 1 verre d'eau. Couvrir et laisser mijoter à feu doux pendant 40 à 50 minutes, selon la taille du morceau de viande.

En fin de cuisson, retirer un peu du jus gras et le réserver pour un autre usage. Laisser la viande reposer 15 minutes avant de la trancher, servir avec les pommes de terre et la sauce aux oignons.

À PORTÉE DE MAIN

Le moulin à LÉGUMES.

SON HISTOIRE

Il y a des déceptions culinaires qui peuvent rapporter gros. « *J'ai fait fortune parce qu'il y avait des grumeaux dans la purée de ma femme* », s'amusait à dire Jean Mantelet, patron emblématique de Moulinex, au sujet du moulin à légumes – une invention qui allait changer sa vie, ses finances et probablement, aussi, sa moue devant son assiette le soir à table. En déposant le brevet de son Moulin-Légumes, le 16 février 1932, il est convaincu d'avoir mis au point un ustensile révolutionnaire, en mesure de « libérer » et de changer le quotidien des femmes. Lesquelles, à l'époque, passaient le plus clair de leur temps derrière les fourneaux à préparer le repas familial. Il a raison. En se substituant aux fourchettes et aux presse-purée, le moulin de Jean Mantelet rend la confection des soupes, purées, compotes et autres coulis de fruits incroyablement plus simple, rapide et efficace. Dès sa sortie, c'est un succès. Entre 1933 et 1935, il s'en écoule plus de 2 millions d'exemplaires. En l'espace de dix ans, la société de Jean Mantelet multiplie ses ventes et ses effectifs par dix. Au détour d'une brocante ou dans les placards des vieilles maisons, on trouve encore parfois la trace du fameux modèle d'époque, fabriqué en série à partir des années 1950 au rythme de 30 000 appareils par jour. Derrière le manche gravé « Moulin-Légumes »,

sur le pommeau de la manivelle en Bakélite rouge, on devine le labeur de milliers de petites mains ouvrières. Elles ont œuvré de concert, au siècle dernier, pour usiner et assembler les différentes pièces de cet ustensile – qui raconte aussi l'histoire de la course au progrès industriel dans la France d'après-guerre.

SON USAGE

Reconnaissable à son allure de soucoupe volante en acier inoxydable, le moulin à légumes est composé de trois éléments distincts : un récipient sans fond à la forme convexe, tenu par un manche, un disque de broyage parsemé de trous plus ou moins larges, une manivelle à ressort. Les modèles les plus récents sont affublés de trois petits pieds repliables et antidérapants qui permettent une meilleure tenue du moulin au-dessus des casseroles et des bols. Dans une vidéo de L'Atelier des chefs, postée sur YouTube en 2010, Jean-Sébastien Bompoil se tient face caméra dans une cuisine qui semble tout droit sortie d'un vieux catalogue Ikea. Le chef s'apprête à dévoiler ses « *trucs et astuces pour réaliser une bonne purée de pomme de terre* ». Devant lui, un bol rempli d'une dizaine de patates à chair farineuse qu'il commence par éplucher et couper en gros cubes. Transférés dans une casserole, les morceaux de pommes de terre sont



recouverts d'eau froide, puis assaisonnés avec du sel à raison de 10 à 15 grammes par litre d'eau, avant d'être cuits à légers frémissements pendant un quart d'heure environ. Le moulin à purée entre enfin en scène. Jean-Sébastien Bompoil transfère les pommes de terre encore fumantes dans le fond du récipient, puis commence à mouliner à la force du poignet dans le sens des aiguilles d'une montre. « *Il faut aller le plus rapidement possible*, explique-t-il, *pour éviter que la pomme de terre*

corde; c'est-à-dire, qu'elle prenne cet aspect de colle à tapisserie. » La pulpe obtenue est mise à dessécher dans le fond de la casserole, puis, lentement, elle est travaillée au beurre jusqu'à obtenir une consistance à la fois lisse et onctueuse. (M)

GRAND MOULIN À LÉGUMES CLASSIC, MOULINEX, 23,99 €. MOULINEX.FR

Texte Léo BOURDIN
Illustration Patrick PLEUTIN

À LA CAVE Le LARZAC sur un plateau.

Terre du haut Languedoc qui inspire sans cesse ses vigneron, le vignoble des Terrasses du Larzac propose des vins frais et digestes. Ce n'est pas sans raison qu'il s'affiche comme l'une des appellations les plus recherchées de la région : l'altitude élevée, les sols d'une rare diversité et la concentration des savoir-faire en font une source de pépites gustatives. Il n'y a qu'à goûter la dernière cuvée du pionnier du secteur, La Brune, d'Olivier Jullien. Avec le millésime 2016 (qui ne se trouve plus sur le marché), il isole une parcelle de Jonquières, plantée en grenache et en cinsault. Même si son 2018 peut se garder, il est déjà ouvert sur une texture onctueuse et profonde, et sur une amplitude aromatique complexe qui part d'un fruit mûr jusqu'à des notes poivrées et doucement épicées. Un peu plus haut, à plus de 500 mètres, sur des terrasses raides, le Domaine du Pas de l'Escalette élabore un vin tout aussi raffiné et d'une évidence qui traduit la compétence vigneronne. La cuvée Les Clapas raconte les tas de pierres en bordure des vignes, mais surtout une sève et une minéralité lumineuse en bouche. À tester absolument. (M)

MAS JULLIEN, LA BRUNE, TERRASSES-DU-LARZAC, ROUGE, 2018, 35,20 €.

DOMAINE DU PAS DE L'ESCALETTE, LES CLAPAS, TERRASSES-DU-LARZAC, ROUGE, 2019, 18 €. PASDELESCALETTE.COM



L'ADRESSE

4, impasse Guéménée, Paris 4^e.
Tél. : 01-44-61-11-76.
restaurantcapitaine.fr

Ouvert du mercredi au samedi de midi
à 14 heures et de 19 h 30 à 22 h 30.

LE PLAT INCONTOURNABLE

Les croquettes de cochon.

LE DÉTAIL QUI N'EN EST PAS UN

Le bouillon d'épluchures de légumes,
qui change tous les jours selon
les saisons et les cuisiniers.

L'ADDITION

À midi, 34 euros ; le soir,
autour de 60 euros.

CARTE SUR TABLE

CAPITAINE au long cours.

C'EST DANS UNE IMPASSE DU MARAIS, À PARIS, QUE BAPTISTE DAY A OUVERT, EN 2017, SON PROPRE RESTAURANT, CAPITAINE. FORT DE SON AMOUR DES VOYAGES, IL Y DÉVELOPPE UNE CUISINE DE BISTROT IMAGINATIVE AUX SAVEURS D'AILLEURS.

Texte Marie ALINE

BAPTISTE DAY, 35 ANS, EST UN HOMME DISCRET. Lorsque, en 2017, il ouvre Capitaine, son propre restaurant, il choisit l'impasse la moins fréquentée de tout le Marais, pourtant à deux pas de l'historique place des Vosges. Qu'avait-il donc à cacher ? Un parcours en or ? Formé à quelques centaines de mètres de là, à L'Ambroisie, chez Bernard Pacaud, le jeune

cuisinier a ensuite vogué vers l'Arpège d'Alain Passard, où il a rencontré Tatiana Levha, qui y faisait aussi ses classes. À partir de là, il entre dans une cosmogonie où cuisine rime avec voyage et bistrot. Il retrouve Bertrand Grébaut à L'Agapé, puis Tatiana Levha chez Pascal Barbot, à l'Astrance. Le chef demande à Baptiste Day d'être de toutes les virées à l'étranger. Il découvre les épices et une certaine liberté d'expression qu'il explore aux côtés de Tatiana Levha lorsqu'elle ouvre Le Servan. Baptiste Day en sera le second durant presque trois ans. Le goût de l'ailleurs s'est inscrit profondément en lui, cela se ressent dès le premier plat goûté chez Capitaine.



Dans une ambiance de bistrot de quartier, des couples roucoulent autour d'une bouteille de vin nature, tandis que des hommes en costume déjeunent seuls. Ici, les croquettes sont un élément essentiel. Au nombre de quatre, elles sont accompagnées d'une mayonnaise au gingembre, ail et piment. Le panko (panure japonaise) doré appelle le croc immédiat. La boulette explose de contradictions sous la dent. Le gras, la sauce soja, la texture soyeuse du cochon – il y a de l'épaule, du pied et de l'échine cuits en bouillon pendant toute la nuit – enveloppent les saveurs envolées du gingembre, de la coriandre et autres herbacées non identifiées mais bien présentes. « *La recette change tous les jours selon qui la réalise* », glisse le serveur, avant de confier que, pour les habitués, à l'instar de ces messieurs solitaires, les croquettes sont un geste de bienvenue. Les obsessionnels pourraient en faire un repas. Mais ça serait passer à côté des ravioles de poitrine de cochon mêlée à de la patate douce et du citron confit. Leur légèreté flotte dans un bouillon d'épluchures de légumes du jour qui transcende la pâte en un voile de délicatesse. Vient le plat de résistance. Le chinchard pané rappelle les croquettes du début. Il plonge dans une sorte d'euphorie qui pousse à piquer la fourchette dans l'assiette d'en face, où une poitrine de cochon (encore) trône tel un trophée. Pas de doute, Baptiste Day nous veut du bien. Il l'affirme encore avec sa tarte Bourdaloue, dont la frangipane piquée de noix de coco fait rêver, avec un tel capitaine, de voyage au bout du monde. Serait-ce ce trésor-là que Baptiste Day comptait cacher au fond de l'impasse Guéménée ? Tant mieux pour nous, il a été retrouvé. (M)

MAKING OF

Des synthés en harmonie avec “OVNI(s)”.

LE MUSICIEN WILLIAM REZÉ, ALIAS THYLACINE, S'EST IMMÉRGÉ DANS LA COLLECTION D'INSTRUMENTS VINTAGE D'UNE INSTITUTION SUISSE POUR COMPOSER LA MUSIQUE DE LA SÉRIE “OVNI(S)”, DONT LA DEUXIÈME SAISON EST ATTENDUE SUR CANAL+ DÈS LE 21 FÉVRIER.

Thylacine au milieu des synthétiseurs du SMEM, à Fribourg.



DANS UN ASCENSEUR ASSEZ GRAND pour contenir une soucoupe volante, on descend au sous-sol de l'ancienne usine à bière comme si la créature de Roswell s'y cachait. Derrière la porte, des rangées d'étagères superposant, dans des couloirs sans fin, plus de 5 000 synthétiseurs et autres instruments électroniques, longtemps synonymes de science-fiction musicale. C'est ici, à Fribourg, en Suisse, dans cette ancienne brasserie devenue pépinière de start-up, que William Rezé, alias Thylacine, a composé et enregistré, dans un décor digne de *X-Files*, la bande originale de la série *OVNI(s)*, dont la deuxième saison sera diffusée sur Canal+ à partir du 21 février. Bienvenue, non pas au Gepan (le groupe d'études des phénomènes aérospatiaux non identifiés, dont le patron est joué, à la télévision, par Melvil Poupaud), mais au SMEM (Swiss Museum for Electronic Music Instruments), dirigé par une association entretenant l'une des plus grandes collections de synthétiseurs au monde.

Jeune figure de la nouvelle scène électro française, William Rezé avait eu vent, par les réseaux sociaux, de ce lieu improbable, créé il y a cinq ans à la suite de la donation du collectionneur Klemens Niklaus Trenkle. Cet ancien propriétaire d'un magasin de musique avait accumulé pendant trente-cinq ans ces milliers de trésors analogiques et numériques. « *Nous sommes une bibliothèque d'instruments plus qu'un véritable musée*, précise Laurent Steiert, l'un des responsables du

SMEM. *Le but est surtout que des musiciens viennent essayer ces instruments sur place, par l'intermédiaire d'ateliers et de résidences.* » Une initiative dont s'est souvenu Thylacine quand Antony Cordier, le réalisateur d'*OVNI(s)*, lui a proposé de mettre en musique sa fantaisie rétrofuturiste. « *La première saison était censée se passer de 1978 à 1980*, précise Thylacine. *Plutôt que de pasticher une musique de l'époque, je me suis dit qu'il était plus intéressant de créer de nouveaux thèmes avec des instruments de cette période.* » Formé à la musique classique et au jazz, cet Angevin de 29 ans rappelle qu'il a d'abord adopté l'informatique musicale. Dès ses débuts, il a préféré s'équiper léger pour réaliser des albums plus inspirés par des voyages que par les dancefloors : le Transsibérien (*Transsiberian*) et une caravane Airstream isolée dans la pampa argentine (*Roads, vol. 1 et vol. 2*). Le Français a pris l'habitude de s'immerger en Suisse pour des sessions d'une semaine. Payées par la production, ces résidences lui donnent libre accès à la collection. Son dogme : ne choisir que des instruments correspondant à la période scénarisée. Après n'avoir utilisé que des machines produites avant la fin de la présidence giscardienne pour la première saison, les nouveaux épisodes d'*OVNI(s)* lui permettent d'élargir son instrumentarium jusqu'au début des années Mitterrand.

Après avoir flâné dans la caverne d'Ali Baba du SMEM, Thylacine dresse une liste des

synthés, boîtes à rythmes, amplis et pédales d'effets désirés, qu'on vient ensuite lui brancher dans la *playroom*. Installée dans un ancien local de nettoyage des camions de la brasserie, cette grande pièce carrelée de blanc ressemble plus à un laboratoire qu'à un studio d'enregistrement. Il s'amuse comme un gamin dans son parc à jouets avec l'arpégiateur du Roland Jupiter-4, les imitations de flûte, de trombone ou de cordes de l'Electone Yamaha (« *tellement ratées qu'elles en deviennent géniales* ») ou les presets (sons préprogrammés par les ingénieurs de l'époque) aux noms évocateurs – *oldspace*, *weirdflo...* – du Matrix-12 d'Oberheim, un monstre ressemblant au tableau de bord d'une fusée. « *Dès que je repère un son qui me plaît, j'enregistre une boucle sur mon ordinateur* », explique William Rezé, qui façonne à partir de là des morceaux, thèmes ou sons d'ambiance en phase avec la poésie humoristico-fantastique de la série. Des mélodies souvent naïves, au charme « premier degré », qui ont donné au paysagiste électro le goût de l'efficacité pop. Après avoir fait chanter l'un des titres de la première saison par Yan Wagner (1978), l'ufologue rêve d'ailleurs d'en offrir un à Étienne Daho. ^(M)

OVNI(S), SAISON 2, AVEC MELVIL POUPAUD ET GÉRALDINE PAILHAS, SUR CANAL+, À PARTIR DU 21 FÉVRIER. CONCERT DE THYLACINE, À L'OLYMPIA, À PARIS, LE 16 MARS.

Texte Stéphane DAVET

Corps et LAMES.

“LE MONDE” PROPOSE LA COLLECTION “LES GRANDS CLASSIQUES DE LA LITTÉRATURE EN BANDE DESSINÉE”. CETTE SEMAINE, “LES TROIS MOUQUETAIRES” D’ALEXANDRE DUMAS SCILLE UNE HISTOIRE D’AMITIÉ SUR FOND D’AVENTURES DE CAPE ET D’ÉPÉE.


Texte Christophe AVERTY

“UN POUR TOUS, TOUS POUR UN !”
Comme une promesse, la devise des trois mousquetaires est entrée dans la mémoire collective, habillée de l’imaginaire d’Alexandre Dumas. Plus qu’un accessoire rhétorique, « Un pour tous, tous pour un » instille une vision au combat et une hauteur partagée entre quatre hommes, libres, égaux, fraternels, dévoués à leur souverain Louis XIII, soudés contre les intrigues et complots d’un Richelieu retors. Adaptés par Fabrizio Lo Bianco sous le trait d’Andrés José Mossa, Athos, Portos, Aramis et d’Artagnan sont les héros ordinaires, rusés et truculents d’une chevalerie des temps nouveaux.

Ici, l’histoire de France est un décor que Dumas aménage à son goût, s’autorisant des libertés avec la chronologie des faits. Ainsi, l’écrivain fait naître d’Artagnan quinze ans avant Charles de Batz de Castelmor, dont il s’est inspiré pour son loyal et fougueux héros de cape et d’épée. Car Dumas soumet sans états d’âme la vérité historique au discours et à l’esprit de son roman. Seul compte le message qu’il suggère par l’intrigue. Ainsi,

Le Comte de Monte-Cristo, dont les premières feuilles sont publiées en 1844, la même année que *Les Trois Mousquetaires*, use des mêmes ressorts pour conquérir l’appétit et l’adhésion populaires. Le complot, la vilénie, la trahison et la vengeance sans appel tissent l’intrigue des deux ouvrages s’incarnant, dans le second, sous les traits d’une Milady dont l’épaule est marquée au fer rouge de l’indélébile fleur de lys des criminels. Espionne au service de Richelieu, jouant des sentiments qu’elle suscite, elle tient d’un guide qui, de la cour au siège de La Rochelle, des émois de la reine Anne d’Autriche pour le duc de Buckingham aux scènes de la vie citadine à Paris et à Londres, oscille d’un camp à l’autre. Toute la verve de Dumas se décline dans le rythme trépidant de relations humaines mues par la raison d’État. Les trois mousquetaires en sont l’instrument, n’hésitant jamais à braver l’interdit. C’est d’ailleurs d’un duel que naît leur amitié, donnant son impulsion au roman. Envers et contre tout, la garde rapprochée de Louis XIII protégera ainsi le royaume de l’affection que porte

la reine pour un noble ennemi. Y aurait-il, contre toute attente, du subversif chez Dumas ?

Après tant d’aventures, on pourrait craindre que la flamboyance des mousquetaires ne s’estompe. Athos s’exilera à la campagne, Portos se mariera et Aramis entrera dans les ordres. Quant à d’Artagnan, par son haut sens du devoir envers le royaume, il consent à se réconcilier avec Richelieu. Mais Dumas n’en reste pas là. En écrivant la suite, il bâtit une trilogie. *Vingt ans après*, édité en 1845, puis *Le Vicomte de Bragelonne*, publié entre 1847 et 1850, renvoient les comparses en Angleterre pour lutter contre le fils de Milady, vengeur de sa mère. Comme si l’histoire, toujours répétée, appelait les mêmes élans, les mêmes passions nourries de la confiance et de l’amitié qui leur donnent sens et vie. « Un pour tous, tous pour un », une devise ou une leçon ? 

COLLECTION « LES GRANDS CLASSIQUES DE LA LITTÉRATURE EN BANDE DESSINÉE » : VOLUME N° 2, *LES TROIS MOUQUETAIRES*, D’ALEXANDRE DUMAS. EN KIOSQUE. OFFRE DE LANCEMENT : 5,99 €.



Le Monde présente la collection de prestige

LES GRANDS CLASSIQUES DE LA LITTÉRATURE EN BANDE DESSINÉE

PRIX DE LANCEMENT

**5€
99**
seulement



L’ALBUM N° 2
LES TROIS MOUQUETAIRES



CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX ET SUR WWW.LESClassiquesENBD.FR

Bouquet
d'orchidées
Phalaenopsis et
de cyclamens.

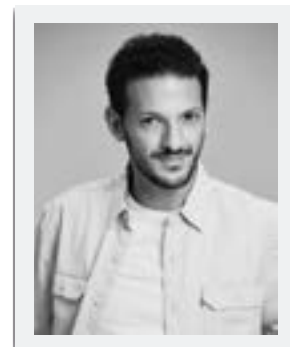


Texte John TEBBS
Composition Simone GOOCH
Photo Jacob LILLIS

C'EST LE BOUQUET **JUNGLE** domestique.

LES FLEURS, C'EST DANS LEUR NATURE, CHERCHENT À ATTIRER. Couleur, motif, parfum, forme... Tout leur est bon pour sortir du lot et capter l'attention. Les variations saisonnières, les changements climatiques et la compétition à laquelle elles ont fait face chacune dans leurs écosystèmes ont modelé une exceptionnelle diversité d'attributs et de caractères. Au cœur d'une forêt tropicale, les fleurs sont opulentes, sans réserve aucune, et tirent de cette façon leur épingle du jeu au centre de ce qui constitue une spectaculaire offensive sensorielle. On peut appliquer ce principe à un intérieur agrémenté d'une décoration maximaliste dans lequel on dispose un vase. Dans une pièce riche d'objets, de tableaux, de couleurs, où les éléments se bousculent, comparables en cela à une végétation luxuriante, un bouquet d'orchidées *Phalaenopsis*, par exemple, tiendra son rang sans faillir. (M)

Chaque fin de semaine, une personnalité raconte son histoire du goût au micro de Géraldine Sarratia. Le podcast "Le Goût de M" est disponible sur toutes les plateformes et chaque vendredi sur la page lemonde.fr/le-gout-de-m



VINCENT DEDIENNE.

LE COMÉDIEN, EN TOURNÉE AVEC SON NOUVEAU SEUL-EN-SCÈNE, "UN SOIR DE GALA", EST L'INVITÉ DU PODCAST "LE GOÛT DE M".

« Enfant, j'adorais les jeux de société dont on voyait les pubs à Noël. Je voulais tout avoir : le Monopoly, La Bonne Paye, le Docteur Maboul... Ça a été mes premières écritures et mises en scène : comment jouer au Cluedo alors que tu es seul et que tu sais que c'est Madame Pervenche qui a fait le coup ? »

« Du moment où j'ai vu Muriel Robin apparaître à l'écran, vers 7 ou 8 ans, j'ai voulu faire le même métier qu'elle. Je voyais que c'était hilarant, que ça allait à toute allure. Et je pressentais à quel point elle voulait nous faire oublier qu'elle était au bord d'un gouffre et que donc on l'était aussi. »

« Quand je regarde *Les Chansons d'amour*, j'ai envie d'être dans la fiction avec ce trio amoureux à chanter les chansons d'Alex Beaupain. J'aime les films de Christophe Honoré, de Xavier Dolan, les chansons de Vincent Delerm. J'aime sentir que mon cœur adolescent bat encore. » (M)

Dans l'album de... Raymond DEPARDON.

LE PHOTOGRAPHE EXPOSE JUSQU'AU 17 JUILLET SES IMAGES D'ALGER À L'INSTITUT DU MONDE ARABE. IL SE SOUVIENT DE SON PREMIER REPORTAGE DANS LA CAPITALE ALGÉRIENNE, DANS UN PAYS EN PLEINE GUERRE, ALORS QU'IL N'AVAIT QUE 19 ANS.



“J'ÉTAIS EN ALGÉRIE EN 1961, une période très curieuse, tendue, malaisante. J'avais 19 ans, j'étais salarié de l'agence photo Dalmas depuis quelques mois. Tous les photographes expérimentés refusaient de couvrir le conflit. Ils en avaient assez, ils se plaignaient d'une ambiance difficile, l'OAS faisait régner la terreur. Les membres de la

communauté européenne vivant sur place brisaient les appareils photos, alors qu'ils auraient pu nous interpellier pour partager leur point de vue. Nous avons donc été très peu de professionnels à documenter cette époque.

Je suis arrivé à Alger alors que la majorité des Français avait déjà répondu favorablement à l'indépendance du pays et que

les choses étaient pliées. J'étais très jeune, je n'avais pas fait d'études, je connaissais à peine Paris et l'arrivée à Alger en bateau a été comme une hallucination : 10 kilomètres de blancheur s'étalaient devant moi, avant que j'aie la surprise d'artères entièrement construites d'immeubles haussmanniens, comme une rue de Rivoli bis. J'étais assez

seul, à l'hôtel et dans la rue, livré à moi-même, comme au moment où j'ai pris cette photo sur la corniche. C'est l'une des rares photos de jeunes de mon âge... Et on y perçoit un certain malaise. Je regrette aujourd'hui de ne pas avoir engagé la conversation, de ne pas leur avoir dit que j'étais juste en visite, que je ne voulais pas vivre chez eux ni leur imposer quoi que ce soit. Nous aurions pu être copains, nous aurions pu parler des films que l'on aimait, de football... Au lieu de cela, on se regardait en chiens de faïence. Quel dommage ! Moi qui ai grandi avec la décolonisation, on m'a envoyé tout jeune en Côte d'Ivoire, au Tchad, en Rhodésie (aujourd'hui le Zimbabwe)... Des pays où je me suis retrouvé un peu par hasard, au cœur d'un moment de l'histoire qui m'a dépassé et dont je n'ai pas exactement mesuré les enjeux, ni historiques, ni personnels. J'étais à un moment charnière de ma carrière, et je ne me rendais pas compte à quel point le bassin méditerranéen et l'Afrique allaient jouer un rôle incroyable d'accélérateur de ma vie de photographe.” (M) Propos recueillis par Marie GODFRAIN

EXPOSITION « SON CEIL DANS MA MAIN. ALGÉRIE 1961-2019 », À L'INSTITUT DU MONDE ARABE, 1, RUE DES FOSSÉS-SAINT-BERNARD, PARIS 5^E. JUSQU'AU 17 JUILLET. IMARABE.ORG
SON CEIL DANS MA MAIN, DE RAYMOND DEPARDON ET KAMEL DAOUD, IMAGES PLURIELLES, 224 PAGES, 35 €.

EAKAN



Pour la Saint-Valentin, quoi de mieux pour dire je t'aime que le **mini solitaire Eve D'EAKAN**. En or rose 18 carats, Eve est sertie d'un diamant central de 0,15ct en forme de cœur et son corps de bague est pavé des deux côtés de diamants blancs taille brillant. Une pièce de joaillerie poétique et délicate, entièrement réalisée à la main dans les ateliers Eakan du sud de la France. Comme chaque bijou est unique, il est possible de faire graver une date ou un mot à l'intérieur de la bague. En version collier ou bague, Eve est le présent idéal pour célébrer l'amour mais aussi tous les événements de la vie.

www.eakanjoaillerie.com

OMEGA

En hommage à son rôle de Chronométrier Officiel – un titre endossé pour la 30^e fois de son histoire –, l'Horloger suisse a conçu la **Seamaster Aqua Terra «Beijing 2022»**. Le boîtier de 41 millimètres et son bracelet ont été carénés dans de l'acier inoxydable, quant au cadran, céramique blanche et finitions aux motifs de givre. Les aficionados de sports qui porteront leur dévolu sur cette Seamaster la découvriront dans un boîtier dédié aux Jeux Olympiques et accompagnée de la carte de garantie de 5 ans exclusive à OMEGA. Plus qu'un souvenir de l'événement unique, c'est le moyen tout trouvé pour égrener les heures en attendant la cérémonie d'ouverture ! Les J.O d'hiver de Pékin se dérouleront du 4 au 20 février 2022.

www.omegawatches.com/fr/shopnow



LA FALAISE QUI ROUGIT

Rillettes de bulots de la Baie de Granville, terrine d'agneau des Prés-Salés du Mont-Saint-Michel... la jeune marque normande **LA FALAISE QUI ROUGIT** élabore des



conserves artisanales pour l'apéritif en sélectionnant localement ses matières premières avec un engagement simple : fédérer autour d'une alimentation conviviale, plus saine pour la planète et les Hommes. Déjà 10 recettes disponibles !

www.lafalaisequirougit.fr

ATELIER JEAN PERZEL

Créée par **JEAN PERZEL** en 1927 et considérée comme la plus prestigieuse des lampes de collection des années 1930, la **lampe REF 162** a été utilisée par les grands architectes et décorateurs de cette époque tels Jacques Emile Ruhlmann, Jules Emile Leleu, Le Corbusier ou encore Michel Roux-Spitz. Composée de quatre cylindres en verre optique émaillé extra-blanc, diffusant une lumière d'une puissance exceptionnelle sans aucun effet d'éblouissement, cette lampe peut éclairer une pièce à elle seule. Elle est exposée au musée des Arts décoratifs

www.perzel.fr



EMINENTE*



EMINENTE incarne la renaissance du rhum Cubain du XIX^{ème} siècle, élaboré au cœur d'une île que ses habitants surnomment « **Isla del Cocodrilo** », sa forme peu commune évoquant celle de son crocodile endémique. Imaginé par César Martí, plus jeune Maître Rhumier de Cuba, Eminente est un rhum riche et structuré, puisant son inspiration dans les eaux-de-vie de canne cubaines aussi appelées « **aguardientes** » et

caractérisées par leur complexité aromatique.

Prix moyen caviste 49 €.

www.eminente.com



LOUIS VUITTON